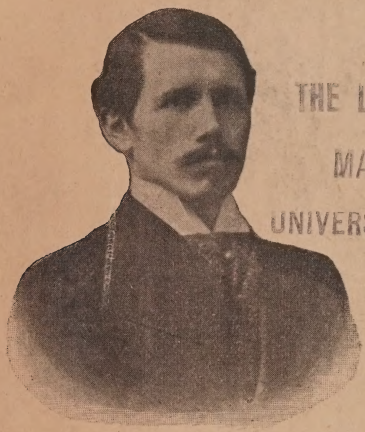
845S49
K.B27
cop. 2

ION DES POÊTES FRANÇAIS DE L'ÉTRANGER
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION LITTÉRAIRE DE M. GEORGES BARRAL.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

FERNAND SÉVERIN

POÈMES INGÉNUS



THE LIBRARY OF THE
MAR 11 1932
UNIVERSITY OF ILLINOIS.

FERNAND SÉVERIN
né en 1867, à Grand-Manil (Belgique)

Précédés d'un Discours sur les *Frances littéraires de l'Etranger*
PAR
GEORGES BARRAL.

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine, 33
1899
Tous droits réservés.

APPEL AU PUBLIC FRANÇAIS.

La *Collection des Poètes français de l'étranger*, fondée le 15 octobre 1897, a pour but de rassembler et de propager les auteurs ayant adopté notre Verbe dans chaque pays de l'univers, afin de vêtir leurs ouvrages d'une parure de beauté et de pérennité. Ces écrivains forment des oasis de lettres françaises. Parsemées sur presque tous les points du globe terrestre, elles constituent une véritable extension intellectuelle de notre pays, des territoires appartenant *littérairement* à la France. Paris, capitale cérébrale du monde et point sonore de l'humanité, se devait de leur ouvrir le débouché de ses esprits, à l'égal de ses autres enfants des départements et des colonies.

Depuis le volume d'ouverture, la *Nuit* d'Iwan Gilkin, notre marche a été signalée par des étapes toujours marquantes. Successivement ont été publiés : la *Cithare* et le *Collier d'Opales* de Valère Gille, les *Héros et Pierrots* d'Albert Giraud, puis le *Cerisier fleuri* et le *Prométhée* d'Iwan Gilkin. Les apparitions de ces brillants recueils ont soulevé, chaque fois, des sentiments unanimes d'admiration, et je dois l'avouer encore, ils ont causé des mouvements de surprise. « Quelle joie patriotique, m'a écrit notamment un de mes correspondants, je ressens en constatant que notre langue, notre chère langue française est cultivée à l'étranger avec cet éclat extraordinaire ! Comme vous avez bien fait de nous initier aux œuvres de tous ces ignorés d'hier qui, demain, seront célèbres chez nous ! »

Je continue la série de nos publications — toutes de choix — en offrant aujourd'hui au goût éclairé de nos lectrices et lecteurs les *Poèmes ingénus* d'un des meilleurs poètes de la Belgique contemporaine. Leur auteur Fernand Séverin, est né à Grand Manil, dans la province de Namur, en 1867. Professeur à l'Athénée royal de Louvain (les Athénées belges correspondent à nos Lycées nationaux), il charme ses rares loisirs par le culte de la poésie, essaimant, à la manière passée de notre merveilleux José-Maria de Heredia, ses poésies délicates et mélancoliques, dans les feuilles périodiques de sa patrie. Sans y penser et sans les désirer, les suffrages de ses concitoyens sont allés le trouver, simples et discrets. Nous sommes heureux de pouvoir les faire consacrer en France, en présentant à notre puissant public, dispensateur définitif de la gloire, la gerbe diamantée des compositions éparses et nouvelles de ce poète exquis.

En effet, les trois parties des *Poèmes ingénus* de Fernand Séverin modulent délicieusement l'amour aux aveux chastement chuchotés et chantent harmonieusement les douces rêveries d'une âme sereine et solitaire. Dans les deux premières, l'inspiration est païenne ; dans la troisième le sentiment chrétien domine. L'élégance et la pureté de la versification, la tendresse et la sincérité du fonds, séduiront les intelligences distinguées de notre époque, beaucoup plus nombreuses qu'on le pense, et

qui sont avides de beauté virginale et de radieuse sensibilité. La triple série de ces nobles poèmes (1887 à 1899) synthétise le poétique fruit de toute une jeunesse vouée au grand art. Ajoutons que Fernand Séverin appartient à la féconde lignée parnassienne de la *Jeune Belgique*, cette intrépide revue qui, durant vingt années, a bataillé avec tant d'ardeur pour la tradition française.

Ai-je besoin de réclamer de mes concitoyens le renouvellement de leur appui ? Je ne le pense pas. Ils savent désormais que notre langue est sans cesse battue en brèche par les efforts constants et réciproques de l'Allemagne et de l'Angleterre. C'est donc faire acte des plus utiles et des plus pressants, que d'encourager les vaillants de lettres qui, *chez eux*, la cultivent avec tant de maîtrise.

L'Académie française, en couronnant publiquement le 17 novembre 1898, la *Cithare* de Valère Gille, a formulé avec raison par la voix retentissante de son illustre rapporteur, M. Gaston Boissier, l'engagement suivant : « L'Académie sent bien qu'elle a ici un devoir à remplir. Il faut qu'elle tende la main à ces amis, à ces Français du dehors qui n'ont pas désespéré du génie de la France, et, malgré ses malheurs, lui restent fidèles. C'est un devoir auquel elle ne manquera pas. »

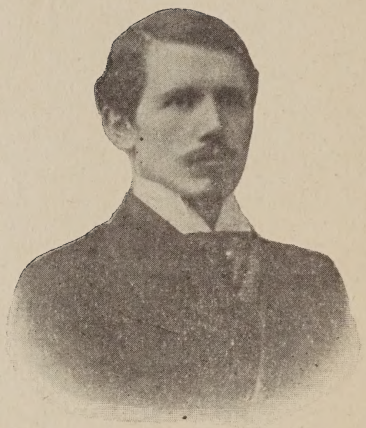
Je demande à tous mes compatriotes — sans exception d'opinions — de se rendre à cet appel émané de si haut. En acquérant et en répandant autour d'eux, les volumes vraiment remarquables de la *Collection des poètes français de l'étranger*, ils contribueront, d'une façon certaine et décisive, au développement de l'influence de notre France bien-aimée dans le monde entier.

J'ai accepté la direction littéraire (et désintéressée) de cette entreprise, car j'ai senti, que tout en faisant œuvre belle, je pouvais donner l'exemple d'un patriotisme habile et exercer la pratique d'une politique efficace. Que mes concitoyens en reçoivent l'assurance d'un homme, observateur assidu et voyageur impénitent, qui resté indépendant, oublieux de fonctions et de récompenses, n'a jamais eu d'autre ambition que celle de travailler avec ténacité à la véritable prépondérance de notre patrie. Toutefois, qu'ils lui pardonnent de souligner sa signature des deux seules qualités dont il tienne à se réclamer auprès d'eux, parceque ces titres remémorent — amèrement, mais utilement, — l'un, la plus héroïque de nos défaites historiques, — l'autre, la plus douloureuse de nos mutilations territoriales.

GEORGES BARRAL,
Auteur de « *l'Épopée de Waterloo* »
Membre de l'Académie de Metz.

Paris, Matin de Noël 1899.

POÈMES INGÉNUS



Des dédains m'ont brisé ; j'en châtierai les fleurs !
Je vous effeuillerai, roses des rosiers mièvres ;
Vos lèvres, trop souvent, m'ont parlé de ses lèvres

— Le vain courroux d'enfant, que trahissent des pleurs !
Tu m'as flétri le cœur, cher cœur de l'inconnue,
Mais je n'ai pas cessé d'espérer ta venue.

Fernand Severin

COLLECTION DES POÈTES FRANÇAIS DE L'ÉTRANGER
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION LITTÉRAIRE DE M. GEORGES BARRAL.

FERNAND SÉVERIN

POÈMES INGÉNUS

THE LIBRARY OF THE
MAR 11 1932
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Précédés d'un Discours sur les *Frances littéraires de l'Etranger*

PAR

GEORGES BARRAL.

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine, 33

1899

Tous droits réservés.

845 S49
KB 57
cop. 2

ORDO

DES ÉLÉMENTS CONSTITUANT LE PRÉSENT RECUEIL

DES *Poèmes ingénus* DE M. FERNAND SÉVERIN.

REMOTE STORAGE

I. Couverture ton orangé. Le recto est orné du portrait de l'auteur. Le verso mentionne les Publications récentes de la Librairie Fischbacher. (Le relieur éventuel de ce volume est invité à ne point supprimer ces pages, selon l'antique et déplorable coutume, car elles forment des documents utiles à consulter plus tard.)

II. Appel au Public français par M. Georges Barral . . . . . hors page.

III. Faux-titre des *Poèmes ingénus* de Fernand Séverin. . . . . idem.

IV. Portrait de Fernand Séverin exécuté en 1899 avec autographe et signature . . . . . idem.

V. Titre intérieur des *Poèmes ingénus* avec fleuron de la Librairie Fischbacher . . . idem.

VI. Discours sur *Les Frances littéraires de l'Étranger* par Georges Barral. . . . . I à XLIV

VII. Faux-titre des *Poèmes ingénus* de Fernand Séverin. . . . . XLV et XLVI

VIII. Les *Poèmes ingénus :*

PREMIÈRE PARTIE. — *L'humble trésor* Dédicace à Iwan Gilkin I

DEUXIÈME PARTIE. — *Un chant dans l'ombre.* Dédicace à Charles van Lerberghe . . 61

TROISIÈME PARTIE. — *Les matins angéliques.* Dédicace à Ernest Verlant 135

31 Mar 32
Ill. Univ. - French dept. 3
794193

IX. Nomenclature des pièces composant les trois parties des *Poèmes ingénus* 179
X. Acte de naissance typographique des *Poèmes ingénus* de Fernand Séverin et fleuron du maître-imprimeur N. Dekonink 182

LES

FRANCES LITTÉRAIRES

de l'étranger.

—

Prélude.

Entrée en matière. — Exposé du sujet.

Pro linguâ
—
Patriæ totus et ubique

Si vous consultez un de nos atlas contemporains, pourtant si perfectionnés depuis une vingaine d'années surtout, vous noterez une lacune importante. Vous y trouverez à foison des cartes spéciales et très détaillées, consacrées non seulement aux particularités infinies de la géographie physique, politique et administrative, mais encore indicatives des richesses agricoles, industrielles et minières, des routes terrestres, des chemins de fer, des voies navigables par canaux et fleuves, des commandements militaires, des forteresses, des douanes, des courants marins, des itinéraires maritimes, des câbles électriques et téléphoniques. Vous y feuilleterez sans répit, si vous le voulez, des cartes agricoles, astronomiques, botaniques, ethnographiques, géologiques, minéralogiques, zoologiques. Vos yeux se perdront sur les lignes isothères, isothermes, climatologiques, magnétiques... Que sais-je ! Mais il n'y découvriront point la figuration d'une mappemonde ou d'un planisphère signalant les localités de l'univers où l'on parle notre langue.

Cependant, il existe sur presque tous les points de notre planète, dans nombre de pays, dans quantité de villes, des foyers, où se sont conservés le culte et la culture du *français,* à côté des langues nationales ou officielles. Ce sont des *petites Frances littéraires,* des petites républiques de lettres dont la grande

France doit être la mère-patrie intellectuelle et Paris la capitale cérébrale. Elles brillent, en Allemagne, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en Autriche-Hongrie, en Belgique, en Hollande, dans les Pays scandinaves, en Russie, en Suisse, sans oublier, naturellement, les contrées latines comme l'Espagne, l'Italie, le Portugal, la Roumanie, sans omettre de même notre ancienne Alsace-Lorraine. Vous les voyez scintiller aussi, dans les deux Amériques, principalement au Canada, à la Louisiane, dans les Républiques centrales et méridionales, au Mexique, à Cuba, à Haïti, à Saint-Domingue, à la Martinique et à la Guadeloupe. Elles sont parsemées en Afrique, (dans nos Frances algérienne et tunisienne, cela va sans dire, et notre colonie de Madagascar, mais encore en Egypte, dans l'immense Congo belge et aussi à l'île Maurice (notre ancienne île de France) ; de même enfin vous les décelerez en Australie, en Asie, et dans maints comptoirs perdus dans l'Océanie. C'est cet atlas *linguiste* du *français* que je veux dresser à grands traits dans ces pages introductives pour l'édification de mes compatriotes, beaucoup trop ignorants de tout ce qui se passe à l'extérieur. Ces oasis de belles-lettres françaises, disséminées dans l'univers, constituent bien pour notre pays des extensions littéraires, des prolongements intellectuels de sa nationalité. Pour la seconde fois, j'emploie cet adjectif *intellectuel*, malgré l'impropriété du terme. M. Bergeret — M. Anatole France, veux-je dire — n'a-t-il point écrit : « C'est du fichu français. *Intellectuel* voulant exprimer ce qui appartient à l'*intellect*, ne peut s'appliquer qu'à une faculté de l'esprit. Ceux qui ont imaginé d'en faire une qualité de personne ou de chose ne savaient pas bien leur langue. » (1) De même plus haut, pour

(1). — Anatole France : *Les droits de l'intelligence. Echo de Paris* du 8 novembre 1898. — M. Jules Lemaître, de l'Académie française, a jugé aussi ces deux expressions : « La marque de M. Emile Faguet, comme critique, est d'être avant tout et presque uniquement, préoccupé et amoureux des idées, d'être un pur *cérébral*, un pur *intellectuel*, dirais-je, si ces mots étaient mieux faits, et si un mauvais usage n'en avait corrompu et obscurci le sens. » *Figurines* : M. Emile Faguet. *Echo de Paris* du 11 décembre 1898.

bien peindre ma pensée, j'ai détourné le mot *cérébral* de son sens médical, m'autorisant de Victor Hugo qui a formulé avec raison cet aphorisme : « Londres, Berlin, Pétersbourg, Madrid, Rome, Vienne et New-York ne sont que des villes : Paris seul est un *cerveau*. » Paris, de plus, est le point sonore des cinq parties du monde, le lieu central où bat le cœur des peuples, a dit encore l'immortel chantre de la *Légende des siècles*. (1) Un douloureux procès en a fourni la preuve récente et irréfragable. L'univers entier a souffert de nos déchirements, parceque la France a la faculté éclairante et qu'il ne faut point pour le profit universel, que ses rayons s'éteignent. Jusqu'à présent aucune catastrophe politique, religieuse ou militaire, n'a pu lui enlever ce don mystérieux, car c'est sa tâche historique d'être un enseignement pour les autres peuples, une école préparatoire du progrès, le laboratoire expérimental où s'élaborent les faits, d'être la cuve d'or où bouillonnent et se triturent toutes les idées, toutes les revendications, avant qu'elles se déversent sur l'humanité. C'est aussi son lot de se sentir torturée au fin fond de ses entrailles, d'être adorée et haïe, adulée et insultée. Mais la tempête apaisée, l'étoile resplendit toujours...

C'est donc l'atlas *intellectuel* des contrées où notre flamme cérébrale pénètre que je veux dresser ici, en géographe littéraire. Pour conduire le lecteur à travers ces dépendances morales de notre pays, je ne lui ferai pas l'injure de réclamer sa bienveillance. Je lui demande seulement d'être animé par un patriotisme éclairé. A l'heure solennelle où les intérêts économiques évoluent à prompte allure, il tient à nous d'assurer la prépondérance de notre fortune commerciale et industrielle par l'action combinée de la langue et des œuvres de la pensée.

(1). — VICTOR HUGO. Conférez : *Les Misérables, Quatre-vingt-treize, Histoire d'un crime, Paris*, etc.

I

Formation et diffusion de la langue française dans les deux mondes.

Avant de décrire l'empire intellectuel de la France, il est nécessaire d'indiquer, au moins brièvement, les débuts de l'expansion de notre langue. Postérieurement au XVIIe siécle, où le mouvement s'accentue énergiquement, notre pays impose déjà ses modes, ses mœurs et son Verbe. C'est à l'époque des croisades, que l'expatriation de nos idées prend son essor. A cet instant précis de l'histoire, notre langue existe déjà, car le mot de *jargon* ne saurait d'aucune manière être appliqué au français des XIe, XIIe et XIIIe siècles. Nous devons l'appeler *ancien français*. A cette date, notre langue n'est pas fixée il est vrai — une langue vivante ne l'est jamais, elle est comme la mer, elle oscille sans cesse — mais elle est absolument constituée. Elle est née de l'afflux des dialectes des différents peuples germains mêlés à la langue latine pour former la langue romaine, mère du français actuel. La plupart des historiens se sont complus à décrire les invasions successives que les nombreux idiomes du Nord depuis le Ve siècle ont opéré dans la Gaule septentrionale avec les peuples barbares qui les parlaient.

Sous Gallien, ce sont les Francs qui commencent cette série d'irruptions qui s'est perpétuée, par la force brutale et conquérante, jusqu'aux temps modernes, et qui se continue aujourd'hui même sous une autre forme plus adoucie, avec cette inconcevable opiniâtreté que le Nord met à se ruer sans cesse sur le Midi. « Partis du fond de leurs forêts germaniques, les Francs luttant avec les fortunes diverses, mais gagnant toujours du terrain, inondent la Belgique au commencement du Ve siécle, s'établissent en 480 à Tournai et se fixent à Cambrai en 500. Par intervalles, ils poussent comme un flot au cœur de la France

actuelle, pour refluer vers le Nord, mais restant maîtres chaque fois d'une partie du sol envahie ». (1)

Ainsi entourée au Nord par les Francs ripuaires qui devaient nous imposer leur nom, la Gaule est envahie à l'Orient par les Germains. Des deux côtés, le courant des barbares pénètre profondément. La pureté de la langue latine se trouble peu à peu. Bientôt, il ne lui reste plus pour asile que les églises et les monastères où malgré tout, à la longue aussi, la corruption ira l'atteindre pour en faire la *basse latinité*. Dans le peuple, petit à petit, le latin fait place à une langue vulgaire, aux terminaisons barbares, qui, insensiblement, ira en s'épurant pour devenir la langue de Rabelais, de Montaigne, de Malherbe, de Boileau, de Pascal, de Molière, de Racine, de Voltaire, de J. J. Rousseau, d'Hugo, de Renan, de Sully-Prudhomme, de Verlaine, d'Iwan Gilkin, d'Albert Giraud, de Valère Gille.

En Orient, nos croisés laissent un écho durable de notre langue. Pendant le XIVe siècle, au milieu des désordres de la Maison Royale de France, et malgré nos graves défaites militaires, (Courtrai en 1302, l'Ecluse en 1339, Crécy et Calais en 1346, Poitiers en 1356), la langue française s'affirme et se répand. Elle s'affirme à l'intérieur par la fondation du Collège de Navarre créé par Jeanne de France en 1304, l'Institution des Jeux floraux à Toulouse en 1323, la fondation de la Bibliothèque royale en 1364, et surtout par les chroniques de Joinville mort en 1318, de Froissart mort en 1400, que l'imprimerie dans un demi siècle mettra au jour. Elle se répand à l'extérieur par nos incursions heureuses ou malheureuses dans les Flandres, l'action des deux Louis d'Anjou en Italie, comme rois de Naples, le séjour de la papauté à Avignon, et fait paradoxal, mais vérifié, par l'invasion même des Anglais et leur long séjour en France. De ces derniers nous ne prenons rien de leur langue, mais de la nôtre ils emportent chez eux, le goût et beaucoup de mots et d'expressions courantes.

(1) — André van Hasselt : *Essai sur l'histoire de la poésie française en Belgique,*

Au XVe siècle, le mouvement extérieur de diffusion continue, malgré Azincourt (1415), la descente des Anglais en Normandie et en Picardie, la prise de Rouen et de Laon (1419), les progrès de l'invasion anglaise qui réduisent momentanément à rien le royaume de France, le Sacre de Henri VI d'Angleterre à Notre-Dame de Paris (1431). L'avénement de Louis XI (1461), l'annexion à la France du magnifique duché de Bourgogne, de la Picardie et de la Bretagne, les campagnes de Charles VIII en Italie jusqu'aux Abruzzes, celles de Louis XII dans le Milanais, tous portent et consolident au Nord et au Midi, à l'Ouest et à l'Est de l'Europe, l'habitude de notre langage. Notons que c'est le siècle du poète Villon, de la naissance de l'imprimerie, de Jeanne d'Arc, de Luther, de la découverte de l'Amérique, des Médicis. — Siècle tragique. Grand siècle.

Le XVIe siècle est marqué par l'amirable floraison des lettres à la cour de François Ier, l'éclat de la poésie, la publication du célèbre manifeste de l'école de Ronsart, en 1549. *La Défense et l'Illustration de la langue françoise* par Joachim du Bellay. A la suite de l'abominable Saint-Barthélémy (24 août 1572), nos huguenots commencent à partir pour l'étranger; ils y introduisent nos industries et nos usages, mais aussi et surtout notre langue. Ils y préparent la voie à Descartes qui deviendra au siècle suivant l'hôte de la Hollande, le précepteur de Christine de Suède; ils tracent le chemin à Saint Evremond qui exilé, acclimatera à Londres les éléments de la langue classique. Dans ce glorieux XVIIe siècle, qui voit la fondation de l'Académie française, cette fille ainée de l'Institut de France, Colbert fait des libéralités non seulement *aux personnes de lettres de France, mais encore aux étrangers.* (1) De 1664 à 1679, sur les sommes annuelles employées par Louis XIV de l'avis de son grand ministre, à des libéralités à l'égard des écrivains et des savants, un tiers environ, est appliqué à ceux de l'extérieur. Cependant le roi Soleil n'était point un liseur comme son aïeul Henri IV qui,

1) — MÉNAGE : *Menagiana*, (tome 1. p. 289.)

selon ce que rapporte Joseph Scaliger « se faisait communiquer le *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, après le diner, et le lisait pendant une demi heure chaque jour. » Mais si Louis XIV ne lisait pas, il multipliait à Versailles les spectacles littéraires (ce qui est une manière de lire), et il se plaisait à interroger ses familiers sur les productions courantes de la littérature. Parmi ces derniers, le duc de Vivonne, frère de la marquise de Thianges et de la marquise de Montespan lui donna un jour une leçon. Maréchal de France et courtisan, c'était aussi un des hommes de la cour qui avait le plus de goût et de lecture. Louis XIV qui l'interrogeait sur la poésie, lui dit tout d'un coup : « Mais à quoi vous sert de lire ? » Le duc de Vivonne qui avait de l'embonpoint et de belles couleurs, répondit sans se troubler : « La lecture fait à mon esprit ce que les perdrix de Votre Majesté font à mes joues. » (1) La leçon profita, car quelques années plus tard, on vit chaque soir Louis XIV lire, en compagnie de sa sombre épouse morganatique, l'austère Françoise d'Aubigné, Veuve Scarron, marquise de Maintenon. Le mal parfois engendre un peu de bien, par contraste sans doute. Les réfugiés français en cherchant après la révocation de l'édit de Nantes, (l'œuvre néfaste dont se glorifiait cette dernière), un asile en Angleterre, y augmentèrent l'habitude de notre langue, en créant des foyers de culture française. En effet les protestants de notre pays y fondèrent une série de journaux et de revues périodiques. Aidés par le génie de grands journalistes, comme Bayle, Basnage de Beauval, Jean Leclerc, Prévost, de Muralt, ils répandirent à profusion les notions des lettres et des sciences anglaises, en se servant de notre langue. Ce fut très habile et très fructueux pour nous.

Au XVIIIe siècle, le mouvement de diffusion s'accroît avec une rapidité telle que Voltaire peut écrire une première fois en 1737 : «La langue française est devenue la langue de l'Europe.» En 1766, il répétera avec plus de vérité encore : « Jamais notre langue n'a été aussi étendue dans le monde entier qu'aujourd'hui. » Il

(1) — VOLTARE ; *Siècle de Louis XIV* (chap. XXVI).

ajoutera à cette date en écrivant à M. de Mairan, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences : « J'ai vu des Huns, moi qui vous parle ; j'ai eu chez moi de petits Huns, nés à trois cents lieues de l'est de Joloskoï, qui ressemblaient comme deux gouttes d'eau à des *chiens de Boulogne,* et qui avaient beaucoup d'esprit. Ils parlaient le français comme s'ils étaient nés à Paris ; et je me consolais de nous voir battus de tous côtés, en voyant que notre langue triomphait dans la Sibérie. Cela est, par parenthèse, bien remarquable. » (1)

En effet, du jour où tous ces *Huns,* (Voltaire entendait par cette expression générique et railleuse, les Allemands et les Russes), sont entrés en rapport direct avec nous, ils ont compris qu'ils en étaient séparés par l'obscurité de leur idiome. Ils ont senti le besoin impérieux d'un dialecte international, et ils ont adopté le français. C'est alors que Frédéric-le-grand devient un homme de lettres français, et que Catherine II fait venir à l'Ermitage, Diderot, pour apprendre de lui les secrets de notre langue parlée et écrite. En 1784, Rivarol pourra composer avec raison son admirable Discours sur *l'Universalité de la langue française,* avec infiniment plus d'écho qu'Henri Estienne, en 1579, avait publié son non moins superbe plaidoyer : *De la précellence du langage françois.* La Révolution et la Convention nationale vont continuer les traditions en pensionnant les littérateurs et les savants étrangers. Napoléon, à son tour, en soldat armé et éclairé de 1789, sera un magnifique protecteur des lettres et des sciences, en France et dans les pays conquis. Liseur passionné contrairement à Louis XIV, il lira chaque jour, partout, pendant la paix et la guerre, aux Tuileries, comme sous la tente. Dans ses fréquentes visites aux Invalides, son premier soin sera de se rendre à la Bibliothèque, d'indiquer les ouvrages qui font défaut, et qu'il ordonne d'acquérir, et d'encourager ses vieux compagnons de guerre devenus oisifs, à remplir leurs heures inactives par la lecture, *délice des grandes âmes,* leur

1) VOLTAIRE : *Correspondance. Cf. passim.*

dit-il. Il se fera produire aussi les livres nouveaux publiés en Allemagne, en Angleterre, en Italie, et il aura l'insigne honneur, devant la postérité, de décorer Gœthe et Wieland. (1)

Les deux Restaurations, le Gouvernement de 1830, la République de 1848, le Second-Empire et la République de 1870 (jusqu'ici) ont peu agi pour la diffusion extérieure de notre langue. Il est vrai que la popularité de nos écrivains, poètes et prosateurs, et l'importance de leurs œuvres ont plus fait pour maintenir au loin le culte du français que n'aurait pu le faire n'importe quelle mesure prise par les chefs de ces gouvernements. Aussi, en 1836, en Russie, Pierre Tchadaïef mandait au poète Pouchkine : « Mon ami, je vous parlerai la langue de l'univers. Elle m'est plus familière que la nôtre. » Et il lui écrivait en langue française, à leur vive joie réciproque.

II

Clarté et beauté électives du français comme langue universelle comparativement aux autres langues vivantes.

De l'exposé qui précède, il découle clairement qu'il est inutile de s'épuiser dans la recherche ou l'invention d'un langage universel, puisque la langue française, après un long stage, a été adoptée, officieusement tout au moins, par la diplomatie, les lettrés, les savants du monde entier. Le français s'est édifié et perfectionné au feu des chefs d'œuvre qu'il a produits. Tous les peuples sont disposés à l'adopter comme seconde langue, à titre d'idiome international, à côté et comme auxiliaire ou ambassadeur du leur. Toute création de volapük de l'abbé Schleyer, d'espéranto du docteur Zamenhoff, est barbare, enfantine et

(1) Voyez à ce sujet la magnifique étude d'Eugène Despois sur *Napoléon et la littérature de son temps* dans *Les lettres et la liberté* (Charpentier, Editeur à Paris). — Voyez aussi les *Messages et Discours politiques de Napoléon* publiés par Georges Barral. Notamment l'introduction p. 12. (Ernest Flammarion Editeur à Paris).

inutile. Au reste, toutes les tentatives d'un dialecte artificiel ont échoué piteusement. Une langue naturelle et vivante sera toujours plus facile à apprendre qu'une langue inventée laborieusement, quoique ingénieusement. « C'est grâce à son heureuse fixité que le français a fait le tour et la conquête du monde. On peut le rafraîchir et l'élargir ; le torturer et le défigurer, non point. Nous possédons avec lui le précieux instrument d'une langue universelle. Gardons-le. » (1)

Cette suprématie incontestable de notre langue est née de l'évolution lente mais continue qu'elle a subie la première entre toutes, au milieu des événements de l'histoire passée. Nous en avons présenté plus haut les principaux développements à travers les siècles de notre ère. Pour que la langue française put devenir la langue d'élection et de dilection des peuples, tout y a collaboré, comme l'écrit Voltaire, qu'il est impossible de ne pas citer en pareil sujet, lui, l'un des fondateurs de notre Verbe. C'est donc avec raison qu'en 1737, il donne sur les conclusions de son *Siècle de Louis XIV,* l'appréciation suivante :

« La langue française est devenue la langue de l'Europe ; tout y a contribué : les grands auteurs du siècle de Louis XIV, ceux qui les ont suivis ; les pasteurs calvinistes réfugiés, qui ont porté l'éloquence, la méthode dans les pays étrangers ; un Bayle surtout, qui, écrivant en Hollande, s'est fait lire de toutes les nations; un Rapin de Thoyras, qui a donné, en français, la seule bonne histoire d'Angleterre ; un Saint-Evemond dont toute la cour de Londres, recherchait le commerce ; la duchesse de Mazarin à qui l'on ambitionnait de plaire ; Mme d'Olbreuse, devenue duchesse de Zell, qui porta en Allemagne toutes les grâces de sa patrie. L'esprit de société est le partage naturel des Françaises. C'est un mérite et un plaisir dont les autres peuples ont senti le besoin. La langue française est de toutes les langues, celle qui exprime avec le plus de facilité, de netteté et de délicatesse, tous les objets

(1) VIRGILE ROSSEL : *Histoire de la littérature française hors de France*, page 280. — Fischbacher, éditeur à Paris.

de la conversation des honnêtes gens ; et par là, elle contribue, dans toute l'Europe, à un des plus grands agréments de la vie. »

On sait qu'au siècle dernier, on nommait *honnêtes gens*, les gens éclairés. Aujourd'hui, le nombre des esprits instruits a beaucoup augmenté partout. La proportion des personnes cultivant le français dans le monde entier devrait donc s'être accrue. Il n'en est rien. Depuis trente ans, nous avons subi un déchet considérable. Avant 1870, on comptait à l'étranger dans les classes lettrées à peu près 50 pour cent employant notre langue. Actuellement ce chiffre est tombé, en moyenne, à 20 pour cent. Je vais apporter quelques documents précis à l'appui de ce que j'avance. Choisissons comme exemple deux nations, au nord et au midi, là où notre langue est en faveur et forme chez l'une le dialecte officieux, si non officiel.

En 1880, la Belgique possédait une part presque égale d'habitants parlant le français ou le flamand. Au 31 décembre 1898, la statistique nous fournit la situation suivante :

Belges parlant français	3.060.511
Belges parlant flamand	3.609.221
Total égal à la population de la Belgique.	6.669.732

Sur ce total général, il faut défalquer près de 59.000 habitants qui parlent exclusivement l'allemand, et dont 9.000 peuplent Anvers. Donc, en vingt années, le contingent français a perdu *plus de six cent mille adhérents*.

En Egypte, la langue française implantée par le général Bonaparte, en 1798, et qui était arrivée à être dominante dans le pays, perd sans cesse du terrain. La faute grave que nous avons commise en 1882 est en train de devenir irréparable. A cette dernière époque, on se souvient que Gambetta qui était alors au pouvoir insistait auprès de ses collègues pour qu'on intervint, soit en s'opposant aux ambitions britanniques, soit en s'alliant à l'Angleterre pour partager avec elle le protectorat égyptien. C'est ainsi que j'ai entendu le grand patriote s'exprimer au Palais Bourbon dans l'une des soirées intimes qu'il y donna à ses amis

durant sa présidence législative. A notre détriment, la politique de l'abstention a prévalu. Sept années après la défaite d'Arabi par les troupes de la Grande-Bretagne, en 1889, on comptait encore dans les écoles égyptiennes sur 100 élèves : 74 étudiant le français et 26 seulement étudiant l'anglais. A l'heure où j'écris ces lignes, les chiffres sont renversés. Sur cent élèves adonnés aux langues étrangères : 33 apprennent le français et 67 se consacrent à l'anglais. Les Anglais affichent même hautement la prétention d'éliminer bientôt complètement notre langue du pays des Pharaons.

Dans les calculs que l'on a établis au récent Congrès de Washington (le plus savant qui ait eu lieu), on a constaté que le quart au moins des lettres confiées aux divers services postaux étaient écrites en langue anglaise.

De par le monde, il y a actuellement, un échange de correspondances dont le nombre s'élève à près *d'un milliard par jour*. Sur cinq cent millions de lettres écrites dans les dix-neuf principaux dialectes (en élaguant les asiatiques) on a obtenu les résultats suivants :

1° 150.000.000 sont écrites en anglais ;
2° 90.000.000 sont écrites en russe ;
3° 75.000.000 sont écrites en allemand ;
4° 55.000.000 sont écrites en français ;
5° 45.000.000 sont écrites en espagnol ;
6° 35.000.000 sont écrites en italien ;
7° 12.000.000 sont écrites en portugais.

Les trente-huit millions de lettres restantes sont écrites dans les douze dialectes suivants : hongrois, hollandais, polonais, bohémien, gaélique, roumain, suédois, finlandais, danois, norvégien, flamand, grec. Il s'écrit presque autant de lettres en *grec* qu'en *flamand*. Cette constatation va réjouir le parti *flamingant* de Belgique.

La supériorité numérale de la correspondance anglaise tient à l'usage très répandu de l'anglais dans le commerce. Ainsi aux Grandes Indes, il s'échange par an trois cent millions de lettres

et d'envois postaux rédigés en anglais, bien que trois cent mille habitants seulement y parlent cette langue.

Si l'anglais est devenu et tend à rester la langue véhiculaire des affaires commerciales, le français s'est constitué et doit demeurer la langue angulaire de la pensée et de l'imagination. C'est ce qui fait sa force et son honneur, et de ces deux chefs il peut contrebalancer la puissance mercantile de l'Angleterre par la seule autorité de l'intellectualité de la France. Pour cela, son outil est admirablement préparé. Il est devenu souple, aisé, il frappe juste, en laissant des éclats, si limpides et si purs, qu'il sert d'instrument aux actes diplomatiques entre la plupart des peuples de la terre et qu'il a formulé, dans sa flexion brève et rapide, les devises inspiratrices des grandes nations. De plus en plus, les langues étrangères lui empruntent des mots, des expressions, des lambeaux de phrase. Rien aussi n'est plus varié que notre Verbe, qu'on a accusé à tort d'être pauvre et uniforme. Il suffit pour le constater de lire nos principaux prosateurs et poètes, depuis Mathurin Regnier et Pascal jusqu'à Hugo et Verlaine. Notre littérature a produit tant de chefs d'œuvre qui ont pénétré chez tous les peuples, qu'on peut dire que la conscience des Français a aujourd'hui une affinité élective avec toutes les races.

Souvent, on m'a dit : « Vous qui avez été un voyageur entêté et patient, communiquez-nous donc, une bonne fois, une appréciation sincère, éloquente, définitive, sur notre langue et notre caractère, cueillie au cours de vos pérégrinations lointaines. La voici. Je l'ai trouvée à la date du 23 août dernier, dans le *Soir de Bruxelles*, sous la signature de René Gange qui sous son aspect masculin dissimule une personnalité féminine de Belgique, des plus remarquables. Je la donne *in-extenso* à titre de document exotique, d'opinion synthétique.

« Pareille à un incandescent brasier, la France projette une chaleur de fièvre ardente, des lueurs d'incendie tout autour d'elle. La France fait vibrer tout l'univers. Des questions d'humanité, de vérité, de justice sont agitées ailleurs aussi : elles ne passent pas les frontières, engluées en des idiomes qui ne permettent pas l'universelle expansion.

» Il y a une harmonie entre les nations de la terre. Elles aussi forment un *tout* où chacune a ses fonctions propres. Mais la France se communique, se livre, se distribue. Le monde entier l'étudie, l'analyse, la commente. Elle veut bien être disséquée, elle y consent. Que lui importe? Elle est le miroir où les autres peuples regardent la vie. Attirer l'intérêt à soi, tout l'intérêt, l'intérêt jusqu'à la passion ; aucune autre nation jamais n'a su faire cela comme elle.

» L'*Affaire !* — Voilà qu'on se bat pour elle jusqu'en Belgique, voilà qu'aux pays saxons, elle divise le public en deux camps, cependant que des événements tout pareils, en Russie, en Autriche, n'ont pas éveillé le moindre écho. La langue française que nous écrivons, que nous avons balbutiée lorsque poussaient nos dents de lait — claire comme l'aurore, limpide comme le cristal, incisive comme l'acier, nette et franche comme l'œil d'un enfant, alerte et joyeuse comme le chant du coq, *c'est elle qui rallie les peuples !*

» Voyez donc : ils n'ont plus d'autre affaire que l'Affaire ! Cependant, il y a des mois à peine, la Grèce se débattait, ensanglantée ; l'Espagne s'épuisait dans sa lutte contre le Yankee ; puis l'Italie retentissait du toscin des émeutes et le gouvernement faisait abattre le peuple dans les rues, le gouvernement d'oppression, de gaspillage et de folie. Plus récemment la Russie organisait un congrès du désarmement et l'Angleterre, fidèle à sa politique de brigandage, se préparait à *soumettre* le Transvaal. Puis, soudain, l'amère ironie de la Finlande, menacée de l'invasion des troupes russes, venait démontrer qu' « en politique il n'y a pas de justice ». Tout cela un instant attirait l'attention — mais l'*Affaire* planait toujours à l'horizon, la grande *Affaire*, l'unique *Affaire*. Napoléon Ier, dans toute sa gloire, n'a pas vu son nom jeté aux échos de l'Europe et du monde autant de fois — oh non ! — que celui qui pleurait dans la case de l'île du Diable. »

Ce portrait qui nous exalte et qui considère la langue française, comme *la langue sacrée* des Nations, est exact au surplus. Il ne faudrait pas toutefois qu'il nous grisât. Nous devons faire

des efforts constants pour conserver cette suprématie morale dans le monde, de façon à justifier la suprême prédiction de Napoléon faite à la date du 31 mars 1815 : « ... Dans cent ans, la puissance commerciale et matérielle sera au pouvoir de la Russie établie à Constantinople et de l'Angleterre, maîtresse de l'Afrique. La France sera toujours le phare avancé du progrès, le pays généreux. Pour l'honneur de l'humanité, elle ne peut disparaître ; mais son rôle sera surtout pacifique, spirituel et philosophique. » (1) Puisque les conquêtes territoriales nous semblent désormais interdites en Europe, étendons notre domination intellectuelle partout et dressons le bilan de notre empire littéraire dans les cinq parties du monde, pour le bien connaître et l'agrandir.

III

Les oasis de lettres françaises dans l'univers et les bons Français de France à l'étranger.

Ainsi que je l'ai établi au début de ce plaidoyer *pro linguâ,* il y a de par le monde de nombreuses colonies françaises spirituelles qu'il faut précieusement rattacher à la métropole, parce que, en les terres étrangères, elles maintiennent vivantes l'universelle expression de l'être intellectuel français. Il est indispensable d'indiquer, avec quelques détails, les endroits précis où, sur le globe, vivent ces Frances littéraires, de présenter quelques-uns de leurs principaux auteurs actuels, de mentionner les autres, de dévoiler un peu de leur histoire intime et de leurs idées, de montrer comment la flore française se nourrit et s'épanouit au dehors.

Immédiatement au nord, séparée par une frontière idéale, mais dans son ensemble plus différente de nous qu'on ne le croit, de mœurs, de climats et d'intellectualité, se trouve la

(1). Voyez les *Prophéties de Napoléon* par *Georges Barral* in *Nouvelle Revue* de Mme Juliette Adam — livraison du 15 mai 1898.

Belgique. Depuis les quatre journées fameuses de septembre 1830, cette petite nation s'est transformée. Sa population a doublé, son commerce a extrêmement grandi, son industrie est devenue très prospère, son agriculture a mieux résisté que la nôtre au changement économique des relations internationales, ses artistes ont perpétué glorieusement les traditions de leurs illustres ancêtres (1), ses compositeurs de musique s'affirment de jour en jour, (2) et sa littérature qui compte des aïeux point du tout à dédaigner, (3) poursuit depuis 1880, une rénovation merveilleuse. De plus, elle a conquis par la persévérance inlassable et la clairvoyance géniale de son deuxième roi Léopold II, un immense empire colonial, qu'elle est en train de civiliser méthodiquement, au plus certain profit de sa future puissance matérielle et morale.

Notre langue compte en Belgique depuis vingt ans, moins d'adhérents effectifs, cela est vrai, par suite de l'action des revendications flamandes ; mais son influence n'a point cessé de croître, sa forme s'est épurée, embellie et le génie littéraire est en germe chez elle. Il ne faut pas oublier que cette petite nation, comme une île, est battue par les flots de deux influences, de deux langues. Elle n'est point isolée, comme la Hollande, le Dane-

(1) Hubert et Jean van Eyck, Memling, Quentin Metsys, van Orley, Floris, les deux Teniers, les deux Pourbus, les trois Breughel, Rubens, Jordaens, van Dyck, Zegers, de Crayer, Paul Brill, André Lens, les deux van Brée, Navez, Wappers, de Keyser, Gallait, Leys, de Braekelaer, Verlée, Verboeckhoven, Madou, Degroux le père, Alfred et Joseph Stevens.... — Quelle longue lignée de gloire de 1366 à nos jours! N'oublions pas les statuaires Kessels, Godechartle Geefs, Jacquet, Simonis, Fraikin — tous moins brillants, mais qui prennent une triomphante revanche avec Jef Lambeau, Constantin Meunier, Vinçotte Van der Stappen, Dillens etc.

(2) Depuis les anciens Tinctoris, Rolland de Lassus, Gretry et Fétis, nommons les contemporains : Gevaert, Limnander, Albert Grisar, Miry, Jouret, Vieuxtemps, Servais, Lemmens, Peter Benoit, Samuel, Tinel, Radoux, Gilson, Jan Blockx Huberti, Mathieu, Van den Eeden, etc.

(3) Antoine Clesse, Lesbroussart, Stassart, Théodore Juste, van Bemmel, Emile de Laveleye, Louis Hymans, Benoit Quinet, Octave Pirmez, Charles de Coster, Charles Potvin. Je cite pêle-mêle les morts et les vivants.

mark, la Suède, la Norvège, l'Espagne, l'Italie, la Grande-Bretagne. Elle est resserrée, comme dans un étau, entre la France et l'Allemagne, observée de près par l'Angleterre. Elle a donc à lutter sans cesse contre des éléments variés, contraires, hostiles même, et il ne faut point s'étonner de sa diversité, de son caractère souvent inquiet, ombrageux, farouche. Au bout du compte, c'est une amie pour nous, et l'on verra plus loin de quel éclat brillent ses poètes actuels de *langue française*.

Plus loin dans le nord, la Hollande conserve toujours, notamment à La Haye, sa belle société de culture française, née presque avec son indépendance politique et religieuse, en 1579. Plus loin encore, enfoncées dans les brumes septentrionales, les contrées scandinaves du Danemark, de la Suède et de la Norvège demeurent ouvertes à notre langue et à notre influence littéraire. Quelques bons poètes et prosateurs y entretiennent par leurs écrits le feu sacré de notre langue. A l'est, l'Allemagne, avant et depuis Frédéric II, en comptant ce dernier, a fourni un remarquable contingent aux lettres françaises. Il suffit de citer Alexandre de Humboldt, Henri Heine, Boerne, Karl Hillebrand, etc., et de rappeler que ce sont le poète J Laforgue, et ensuite le diplomate éminent, ancien chef de cabinet de Gambetta, aujourd'hui ministre de France à Bruxelles, M. Gérard, lecteurs de l'impératrice Augusta qui répandirent à la Cour de Berlin et firent connaître à l'impératrice Victoria-Augusta, mère de l'empereur Guillaume II, les œuvres de nos écrivains contemporains et de nos artistes. Aujourd'hui, dans les principales villes des vingt-six Etats qui constituent l'empire allemand, on trouve des foyers persistants de lettres françaises, notamment à Berlin, Munich, Dresde, Magdebourg. Et parmi les poètes, notons un auteur plein d'avenir Paul Gérardy, né à Saint-With (Prusse Rhénane) en 1870.

Plus bas, au sud de l'Allemagne, et au milieu de notre frontière orientale, se trouve la Suisse, placée depuis plusieurs siècles à la jonction de peuples divers pour servir d'intermédiaire entre le génie français et le génie allemand, de salon d'attente où s'ébattent et se préparent les écrivains *français* les plus

enviables de notre communauté intellectuelle. Il est difficile de citer tous les noms ; cependant je ne puis continuer sans transcrire au hasard : Virgile Rossel, Edouard Rod, Louis Dumur, Edouard et Philippe Godet, Charles Fuster, Adolphe Ribaux, Ernest Tissort, Chenevière, Edmond Tavan, L. Duchosal, Henry Warnery, etc., sans oublier les Pressensé et les femmes comme feue la comtesse de Gasparin, Mlles Gladès, Kaiser et d'autres. A Berne, à Bâle, à Genève, à Lausanne, la parole française domine et inspire les plus beaux écrits.

Même en Bohême (à Prague), en Hongrie (à Buda-Pesth), en Pologne (à Varsovie), en Turquie d'Europe (à Constantinople), des esprits distingués s'adonnent à la culture des lettres françaises. En Autriche, en Russie, en Roumanie, en Italie, en Espagne, au Portugal, notre langue compte les adeptes les plus brillants : Mme Mea Reichard à Vienne, Mme Joséphine de Zaleska à Petersbourg, l'historien Alberto Lumbroso à Rome, le poète Guido Menasci à Livourne, le prosateur Adolfo Corrado à Barcelone. A Bucarest, la reine Élisabeth, sous le nom de Carmen Sylva, les princesses Aurélie et Marie Ghica, Mmes Dora d'Istria, Julie Hasdeu, Cantacuzène-Altieri, Mlle Vacaresco, Mlle Hélène de Golesco et son frère M de Golesco (résidant tous les deux à Bruxelles), le prince Bibesco, MM. Bengesco, Kalindero, Floresco, Conta, G. Stourdza, etc , forment une pléïade étincelante d'écrivains français de Roumanie. Dans les Iles Britanniques, malgré les exagérations du jingoïsme anglais et l'hostilité sourde que tous les fils de la rapace Albion nourrissent contre la France, de génération en génération, depuis plus de cinq siècles consécutifs, notre Verbe est honoré et pratiqué par des littérateurs de mérite. A Londres, il y a un foyer intellectuel français assez ardent ; de même à Dublin, à Glascow, à Liverpool, à Edimbourg. Dans la célèbre université de cette dernière ville, une chaire de littérature française et de philologie romane a été créée. Elle est occupée par M. Charles Saroléa, un lettré liégeois du plus haut mérite, qui a fondé aussi la *Revue française d'Édimdourg* « pour servir de pont littéraire sur la Manche et prendre à tâche de rétablir entre

l'Angleterre et la France un contact trop négligé depuis vingt-cinq ans ».

Si nous pénétrons dans les deux Amériques, que voyons-nous ? Le spectacle est inattendu, car malgré l'étonnant développement de la race anglo-saxonne et l'adoption de l'anglais comme dialect national dans le nord, malgré la décadence des races latines au centre et au sud, notre langue a conservé une belle vitalité. Au Canada, dans les principales villes (Québec, Ottawa, Montréal, etc), brillent les écrivains et les poètes *français* les plus remarquables. Je n'en fais pas l'énumération, car elle serait très longue, et la présente notice n'est point un cours de littérature. Cependant, parmi eux, je dois citer Louis Fréchette, dont l'Académie française a couronné les poésies. Avec Valère Gille (de Belgique), ce sont les deux seuls poètes français de l'étranger que notre illustre aréopage littéraire a distingués jusqu'à ce jour. Aux États-Unis, les journaux composés dans notre langue sont assez nombreux, malgré le petit nombre relatif de nos compatriotes établis dans ces vastes régions. On en trouve à New-York, à San-Francisco, dans les provinces du New-Brunswick, de l'Ontario, du Rhode-Island, du Kentucky. Ce qui prouve que les Yankees s'intéressent à notre langue. Dans les contrées méridionales, notamment dans la Louisiane, à la Nouvelle-Orléans et à ~~Saint-Louis~~, le *français* est l'idiome le plus employé. Le fait est tout naturel et s'explique par notre séjour prolongé que nous y avons accompli durant les XVIIe et XVIIIe siècles.

Dans toute l'étendue de l'Amérique du Sud, depuis le Guatémala jusqu'au détroit de Magellan, notre langue est en faveur. Au Mexique, au Brésil, au Pérou, au Chili, en Bolivie, à la Plata, à la République Argentine, nos journaux, nos revues, nos livres sont recherchés et lus par la société éclairée, et dans les grandes villes de ces régions favorisées du ciel, des poètes et des écrivains du cru chantent et décrivent les beautés de la nature qui les entoure, dans un style français assez correct.

En Australie, malgré l'influence anglaise, principalement à Sydney, Melbourne, Adelaïde et Brisbane, le français est pratiqué, ainsi que dans nombre d'îles et de colonies disséminées

dans l'océan Pacifique, l'océan Indien et l'Atlantique. Mais nous devons mentionner tout spécialement l'île Maurice (notre ancienne île de France que les Anglais nous ont ravie en 1810, puis escamotée définitivement en 1815), parce que le culte de notre langue y est demeuré quand même en grand honneur. Dans ses principaux centres de population, notamment à Port-Louis, vivent des poètes mauriciens de la plus belle allure française. Parmi les plus remarquables, il faut citer Charles Baissac, Volsy Delafaye, Fernand Duvergé, Léoville, L'homme. Ils sont restés dans la vraie tradition française, se souvenant que durant près d'un siècle (de 1712 à 1815) ce pays nous appartint et que la vision des sites qu'ils habitent a inspiré les plus belles pages de la prose française sous la plume de Bernardin de Saint-Pierre, dans l'immortel roman de *Paul et Virginie* (1). Nommons encore, non loin de là, l'île de la Réunion (ancienne île Bourbon) illustrée et stimulée par le grand souvenir de la naissance de Leconte de Lisle en 1820.

Notons aux grandes Antilles, Haïti et Saint-Domingue, où les hommes de couleur qui dirigent ces îles luxuriantes, adorent la France et conservent un respect sacré au culte de sa langue. Les livres, les journaux, les revues, la correspondance y sont rédigés, comme toutes les conversations s'y tiennent en français, les lois y sont promulguées dans notre dialecte. De jeunes littérateurs s'y essaient actuellement dans des œuvrettes pleines de saveur. Dans l'intérêt de la vérité historique, nous devons ici rendre hommage à la mémoire de la délicieuse Pauline Bonaparte, qui pendant le séjour qu'elle fit dans ces pays avec son premier mari, le général Leclerc, y tint une véritable cour d'amour. On s'en souvient toujours là-bas. Nous ne devons pas être ingrats, et il est juste d'enregistrer l'action que cette

(1) Un livre charmant portant le titre *Au pays de Paul et Virginie*, a été composé par M. Jules Leclercq, voyageur intrépide et de plus écrivain *français* de Belgique des plus purs et des plus distingués. En couronnant cet ouvrage l'Académie française a ratifié le sentiment général. (Plon et Nourrit, Editeurs à Paris.)

charmante princesse a exercée aux Antilles en 1801 et 1802, comme plus tard en Italie, pour la propagande et le bel usage de la langue française. Dans la même région géographique, il faut citer aussi la Guadeloupe, et surtout la Martinique embellie par la poétique mémoire de l'impératrice Joséphine, qui y est née et y a passé son enfance.

Observation notable et réjouissante, tous ces prosateurs, tous ces poètes qui alimentent la flamme française sur tous les points du globe, ont échappé à l'influence décadente des symbolistes et autres *Mallarmistes*. Tous peuvent compter parmi les représentants de cette fine fleur de la culture française parnassienne, fille des Romantiques, petite-fille des Classiques, arrière descendante des néo-latins du siècle de Marot et de Ronsard. La clarté française peut seule s'acclimater partout aussi bien sous le ciel embrumé du nord que sous les horizons ensoleillés des contrées méridionales. Ce qui n'empêche pas les uns et les autres de nous apporter un accent nouveau, un frisson inconnu. Les uns dans le nord, en mêlant un peu d'esprit germanique — la profondeur de la pensée — à la grâce de la forme française. Les autres, dans le midi, en ajoutant à sa limpidité et à son élégance un peu d'éloquence et de fougue. Chez les premiers, notre langue se dépouille de notre coutumière frivolité ; chez les seconds, elle prend plus d'ampleur et de couleur.

De tous ces littérateurs de langue française des deux mondes, ce sont ceux de Belgique et de Suisse qui ont le plus d'éclat et d'importance. La Belgique tient le premier rang dans ces prolongements de notre communauté littéraire. C'est sur ses très beaux poètes que nous devons retenir le lecteur, d'autant plus que la *Collection des Poètes français de l'Etranger* a débuté en publiant les œuvres des mieux doués parmi ses enfants. Depuis l'année 1880, la floraison poétique, la plus remarquable, s'y épanouit avec une opulente régularité. La génération contemporaine (1) est très supérieure aux générations immédiatement

(1) Citons au hasard de la plume, en nous excursant d'omissions involontaires : Edmond Picard, Camille Lemonnier, Octave Maus, Vanderkindere, Iwan

antérieures, ce n'est pas que ces dernières soient à délaisser, car elles comptent de très estimables représentants.

En descendant dans le passé nous voyons qu'au moyen-âge, les principales villes des Flandres et du Hainaut possédaient des confréries poétiques ou littéraires établies sous les noms de *Chambres de Rhétorique,* de *Puys* de *Puys verts* ou *Cours d'amour.* Cette expression de *Puys* qui a été détournée de son sens pour produire ce sot proverbe *c'est un puit de science* (1), vient du latin *podium,* (estrade), parce que les juges des concours de poésie ou d'éloquence étaient placés sur une sorte de théâtre. Les confréries d'Anvers, de Bruges, de Diest, de Gand, de Tournai, de Valenciennes, remontent au douzième et au treizième siècle. Les Provençaux seuls ont devancé ces belles institutions dues aux troubadours du midi. Malheureusement on ne sait presque rien de la vie des trouvères ou chantres du nord, tandis que les moindres circonstances de l'existence des premiers ont été transmises par de pieux biographes méridionaux. Cela tient

Gilkin, Albert Giraud, Valère Gille, Arnold Goffin, Ernest Verlant, Fernand Séverin, Maurice Maeterlinck, Albert du Bois, Théo Hannon, Emile Verhaeren Emile Valentin, Maurice de Waleffe, Jules Leclercq, Robert et Maurice Sand, Ernest Discailles, Ernest Gossart, Lucien Solvay, Emmanuel Vossaert, Charles Tardieu, Henry Maubel, Francis de Croisset, Eugène Demolder, Eugène Bacha. Roland de Marès, Paul et Henry Hymans, Charles van Lerberghe, Jules Garsou Jules Sotiaux, Paulin Brogneaux, l'abbé Theys, l'abbé Moeller, le chevalier Edouard Descamps, Paul Mussche, Maurice Desombiaux, les deux Destrée (Jules et Olivier-Georges) José Hennebicq, Ray Nyst, Thomas Braun, Albert Mockel, Jean Delville, Franz Ansel, Georges Rency, Louis Dumont-Wilden, Eddy Levis, J. H. Rosny, Gustave Van Zype, Edmond Cattier, André Ruyters, l'abbé Hoorwaerts, Grégoire Le Roy, Louis Delattre, Georges Eekhoud, Max Elskamps, George Garnir, Charles Viane, Gaston Heux, Léopold Rosy, Paul André, Julien Roman, Georges Marlow, Auguste Vierset... etc.

Citons aussi les *tout* jeunes de la *Revuette* (les aînés ont à peine dix-huit ans, Seinsevin, Charles Rifflart, Thys, fils du colonel J. B. Thys, l'un des glorieux organisateurs du Congo belge. — Et les femme de lettres : Mmes Clémentine Louant, Jeanne Tordeus, René Gange, Alice Bron, J. de Tallenay, Ernestine van Hasselt, Blanche Rousseau, Marguerite Van de Wiel, Marie Popelin, Louise Leroy, Elisabeth de Condé, Marie de Villermont....J'en oublie !

(1) — Il aurait fallu dire : *C'est un puys ou une estrade de science.*

à ce que la plupart des troubadours furent des hommes illustres par la naissance, assis sur un trône ou ses marches, tandis que les trouvères, humbles enfants de leurs œuvres ne prirent aucun soin pour perpétuer leur renommée acquise. (1) Ajoutons que c'est d'un belge que Clément Marot, lui-même, apprit au quinzième siècle les règles d'une bonne versification et les premiers principes, de l'harmonie dans les vers. Ce fut, en effet, Jean Le Maire (né à Bavai dans le Hainaut) qui lui enseigna les règles nouvelles de la césure, de l'élision, de l'alternance des rimes féminines et masculines et la proscription du hiatus. (2) L'histoire de l'ancienne littérature française en Belgique serait instructive à écrire. Malheureusement il en est des peuples, comme des familles qui tombent dans l'obscurité après avoir produit une lignée d'illustrations. Sous les dominations espagnole, autrichienne et française avouons-le aussi, les lettres subirent en Belgique une décadence marquée, presque une éclipse complète. Cela tient à ce que la tyrannie est ombrageuse, et que, si elle protège les peintres et les sculpteurs — parfois, pas toujours, — les savants et les hommes de lettres lui font peur. Ces gens-là remuent trop d'idées, sont trop partisans des innovations et des découvertes.

Lorsque Alexandre Dumas père vint à Bruxelles en 1852, à la suite des proscrits du coup d'état du 2 décembre 1851, on lui apporta les *Primevères* d'André van Hasselt. En ouvrant le volume, paru en 1831, il lut cette annotation : « Premier recueil de poésies, imprimé en Belgique » Cela l'étonna d'abord, et après réflexion, il reconnut l'exactitude du fait et rechercha les causes de cette longue stérilité des auteurs belges, après avoir brillé d'un bel éclat dans le firmament des lettres. Il en trouva

(1) — Voyez Auguis auquel nous empruntons ce jugement très juste inséré dans sa *Bibliothèque choisie des poètes français depuis le XIIe siècle jusqu'à Malherbe*.

(2) — Clément Marot a dit de lui avec un hiatus ! :

Jean Le Maire belgeois
Qui eut l'esprit d'Homère le grégeois.

les raisons facilement et les exposa de la façon suivante, très péremptoire : « Bruxelles n'a pas toujours eu sa nationalité ; mais elle a toujours eu sa langue, et raille qui voudra la langue belge, je renverrai le railleur au prince de Ligne. Jamais plume plus française n'a fait étinceler la prose aux mains d'un étranger. Quand le prince de Ligne écrivait ses lettres et ses pensées, la Belgique appartenait à l'Autriche et l'illustre écrivain qui devait avoir Mme de Staël et Malte-Brun pour éditeurs, était bel et bien un général Autrichien. La Belgique devient française en 1795. De 1793 à 1814, elle reste entre nos mains. Que donne-t-elle dans cette période de vingt-et-un an ? Quelques charmantes fables du baron de Stassart, quelques gracieuses poésies de Lesbroussart, voilà tout ! Ah ! il est vrai que, comme la France, qui ne donne pas grand chose non plus dans cette période, à part bien entendu Châteaubriand et Mme de Staël, il est vrai qu'elle prête un million d'hommes à Napoléon pour l'aider à faire la conquête de l'Europe. Dans ce million d'hommes, il pouvait bien se trouver trois ou quatre poètes. » (1)

A partir de 1830, la nationalité belge se constitue peu à peu ; puis elle évolue doucement, mais sûrement vers la lumière, et à côté de ses artistes, de ses orateurs et de ses hommes politiques très remarquables, (2) elle produit une première littérature de quelque valeur. En 1870, le mouvement s'accélère et en 1880 la belle semence ayant germé, la moisson se prépare, s'élève, mûrit. Aujourd'hui elle donne sa récolte dorée. Ecoutez, avec quelle clameur d'espérance sa nativité est annoncée par l'un d'eux, le plus brillant, le plus puissant des poètes contem-

(1) — Voyez L. Alvin : *Histoire du poète André van Hasselt*, p. 130.

(2) Citons au hasard (et nous en passons des plus éminents sans doute) : d'abord tous les membres du Congrès national de 1831, puis Léopold Ier et ensuite Rogier, Nothomb, Frère-Orban, Malou, Bara, Paul Devaux, van Praet, Eudore Pirmez, Woeste, le baron de Lambermont, les deux Banning, sans omettre aussi le roi Léopold II, subtil, entêté, négociateur plein de ressources, très charmeur. — Nommons aussi la longue suite des bourgmestres de Bruxelles : Emmanuel d'Hoogvorts, Rouppe, Henri de Brouckère, Anspach, Charles Buls et puis Emile De Mot, celui de l'heure présente.

porains de langue française. J'ai nommé l'auteur de la *Nuit,* du *Cerisier fleuri,* de *Prométhée.* « Quinze années !... Qu'il est loin ce beau jour de printemps 1881, où, à demi couché dans le wagon qui me ramenait, étudiant ambulant que j'étais, de Louvain à Bruxelles, je feuilletais curieusement les premières livraisons d'une petite revue littéraire qui venait de naître. Mon ami, Albert Giraud me les avait données, à la sortie du cours, en m'engageant à collaborer. Ils étaient là, éparpillés sur la banquette, dans un chaud rayon de soleil, les petits cahiers bleus qui portaient ce titre sonore : *La Jeune Belgique.* Je lisais, je lisais fiévreusement. C'étaient des vers de mes amis Giraud, Rodenbach, Verhaeren, des articles de Max Waller. Il y avait là aussi foule de signatures inconnues, mais les écrivains étaient sans exception, m'avait-on dit, de tout jeunes hommes, des étudiants, comme moi. Et ils faisaient des vers, de vrais vers !... Enfin ! C'était la réalisation de mon rêve de collégien : trouver quelques jeunes gens doués du don d'écrire et faire de la littérature, dans ce pays belge, si rebelle aux lettres, et fonder ensemble une revue libre de toute attache avec les générations précédentes, trop affreusement philistines, afin de créer un mouvement littéraire original, jeune et indépendant. La revue était là, toute faite ; il ne s'agissait plus que d'y écrire. On écrivit. Avec quelle ardeur, avec quel enthousiasme, avec quel fanatisme, ceux qui prirent part au début de la *Jeune Belgique* ne l'ont pas oublié et ne l'oublieront jamais. Dès l'abord, il fallut se faire de haute lutte, une place au soleil. Ce n'était pas facile. On ne se représente plus très bien aujourd'hui au seuil de l'an de grâce 1896, ce qu'il fallait d'audace et de ténacité pour *faire de la littérature* ici il y a quinze ans. » (1)

A cette même époque, un avocat déjà célèbre, jurisconsulte consommé, orateur disert, prosateur aux grandes envolées, poète délicat à ses heures, fondait *l'Art moderne,* toujours vivant

(1) Iwan Gilkin : *Quinze années de litterature. H. Lamertin, Editeur, à Bruxelles. Décembre 1895.*

et batailleur. M. Edmond Picard, son créateur, devenu aussi un homme politique d'avant-garde, saisi d'enthousiasme pour cette belle et vaillante jeunesse, la prit sous sa protection et lui désigna comme chef Camille Lemonnier. « M. Edmond Picard, ajoute un peu plus loin Iwan Gilkin, nous comparait aux généraux imberbes de la grande République (excusez du peu), et, tous les huit jours claironnait notre gloire future chez ses lecteurs ébahis. »

Les *Jeune Belgique,* comme on les désigna bientôt, saisirent toutes les occasions pour s'affirmer hautement et publiquement. Ils le firent au banquet Camille Lemonnier (27 mai 1883), qui dans l'histoire de la littérature belge marque le jour de sa renaissance; en 1886, à la cérémonie du monument élevé sur la tombe d'André Van Hasselt dans le célèbre cimetière de Laeken, où Georges Rodenbach prononça un discours, véritable manifeste littéraire vantant, à la façon des proclamations militaires de Napoléon, les triomphes de la nouvelle génération. Puis on vit toutes les livraisons de la *Jeune Belgique,* s'emplir de belles pièces de vers, de brillantes pages de prose, d'ardentes études de polémique littéraire et artistique. Enfin après bien des combats marqués par de nombreuses victoires, la maturité du talent étant acquise, le désir de ne plus s'éparpiller étant devenu un besoin, le moment de la production des grandes œuvres étant arrivé, on se sépara. La vaillante armée de la *Jeune Belgique* fut dissoute: chacun retourna dans ses foyers, chevronné d'actions d'éclats, à la fin de l'année 1897. A cette date précise, la *Collection des poètes français de l'Etranger* fut fondée pour recueillir et donner un plus vaste essor aux œuvres issues de cette longue vitalité. Les recueils publiés depuis deux années ont justifié pleinement les espoirs conçus. Ils légitiment même les plus ambitieuses visées. Mais ici, les événements nous touchent de trop près personnellement, pour ne point céder la parole à des tiers, étant juge et partie, dans l'examen de l'entreprise accomplie. Accueillie avec empressement par la presse française des deux mondes, et par les sommités littéraires de notre capitale, nous détachons quelques extraits des appréciations développées qui lui ont été con-

sacrées. Voici d'abord un jugement dû à la plume charmante de M. Paul Laur, professeur honoraire de l'Institut commercial de la Ville de Paris, bien placé pour donner son avis en pareille matière. Il l'a fait en intitulant son article *Une heureuse initiative.*

« Il y a des idées qui semblent très naturelles, que tout le monde a, qui flottent dans l'air, et qui pourtant n'aboutissent pas. Elles cherchent pendant des années le moyen de s'incarner, et puis, par hasard, elles trouvent leur homme, et les voilà qui font leur chemin dans le monde. On ne s'étonne pas, car on les attendait, et les voici qui s'affirment bien vivantes parmi le flot toujours plus impétueux des conceptions éteintes et des essais avortés. Or, existe-t-il une idée plus simple, plus naturelle que celle à laquelle le dramatique auteur de *l'Epopée de Waterloo* vient de donner des ailes ? Ma foi, je cherche et je n'en trouve pas. C'est toujours l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb. Parbleu, voilà-t-il pas une idée bien originale, disent les uns ? Faire lire aux Français de France et de Paris les œuvres écrites *en français* par les littérateurs des pays étrangers ! C'est très naturel. — Ah ! vraiment ? disent les autres ; mais encore, fallait-il en avoir l'idée, et l'idée arrêtée, savoir la mettre à exécution. Tout le mérite est là. Sans doute ! Mais laissez-moi dire qu'il n'est pas mince du tout ce mérite ! D'abord, pour fixer cette idée, et lui souffler la vie, il fallait un homme d'une érudition vaste, d'un goût sûr, d'une persévérance à toute épreuve. Cet homme s'est trouvé sous la belle personnalité de Georges Barral le dernier ami et le plus tendre disciple du très grand Claude Bernard. Et cette idée a plus de portée qu'on ne croit et ce que notre compatriote vient de faire est tout simplement pour nous autres Français casaniers, une découverte d'Amérique du plus haut intérêt littéraire et politique. Et je vais le démontrer le plus simplement du monde en faisant la genèse de cette tentative d'un nouveau genre. Non pas qu'il me l'ait confié, mais je devine à distance ce qui s'est passé dans son cœur, ce qui a jailli de son esprit.

» Ne s'est-il pas dit : Comment ! voila nos parisiens tout entichés de la littérature scandinave et russophiles. Ils s'éprennent

des beautés d'un monde polaire où la glace projette ses cristallisations sur la pensée et vont jusqu'à lui demander une forme d'art nouvelle résultant de la condensation du froid sur les mots, et encore il faut que le traducteur serve de truchement aux échanges et nous rapproche du pôle. A s'avancer ainsi vers le Nord, la pensée française ne se fige-t-elle pas un peu et ne perd elle pas de sa lumineuse chaleur, de sa faculté d'expansion, du chatoiement de ses couleurs? Que diable! Nous sommes fils du soleil; nous venons d'Italie, de Grèce, de Provence. La langue française est une langue à peplum, à diadème de fleurs, à reflets de soleil, à chansons de vin et d'amour. Elle va dans la clarté des aurores chaudes. Elle baigne ses métaphores dans les flots bleus du grand lac d'Europe. Elle chante aux pays des roses, et partout où elle passe, elle illumine les conceptions et fait naître par le charme de ses incantations la sainte ivresse du beau.

» Eh bien, laissons un peu reposer nos amours scandinaves, et lisons — sans traducteur — les œuvres de ceux qui sans être nés français, pensent et écrivent en français. L'âme de la France, la pensée française, c'est une entité qui peut vivre en différents lieux. Elle m'apparait comme une évocation qu'on doit placer au milieu de décors différents, sans qu'elle perde son individualité. La nationalité, toute de hasard, n'a rien à voir avec l'acabit du penseur qui pense en français, pourvu que sa pensée naisse *tout de go* et vienne au monde en français.

» Sont français tous ceux qui pensent en français. La langue est une patrie dont on ne peut vous exiler. On y vit. On y meurt. Tous ceux qui parlent la même langue vivent dans un même pays de pensée où il n'y a pas de frontières, dans une fraternité d'espérances et de compréhensions connues. Leur pensée s'enveloppe, comme un drapeau, de mots aux couleurs de la patrie d'intellectualité où est née l'essence de leur activité pensante. Il y a de par le monde des colonies françaises spirituelles qu'il faut tenir précieusement rattachées à la Métropole parce que, en des terres étrangères, elles maintiennent, vivantes et fécondes, toutes les expressions de l'être intellectuel français.

» Et ce doit être ainsi que notre ami Georges Barral, en avisé

lettré *parisien* de Paris, qui a eu le bonheur exceptionnel de beaucoup voyager, de beaucoup observer, a été amené à juger que c'était un devoir strict d'entretenir entre la France et les diverses contrées d'expression française, un échange constant d'œuvres littéraires. Jusqu'à présent, c'est notre Capitale qui a eu le privilège d'exporter les œuvres de ses écrivains, et elle a gardé ce privilège avec une certaine ingratitude et un dédain injuste. Ne serait-il pas temps qu'elle s'intéressât aux productions françaises de ces fidèles colons qui lui gardent, malgré tous les obstacles, une religion si convaincue, un culte si fervent ?

» Et alors Georges Barral, bravement, s'est mis en tête, avec la douce patience que nous lui connaissons tous, de nous présenter des ouvrages français nés hors des frontières françaises. Il a dû agir méthodiquement, et pour ses débuts, choisissant la si intéressante Belgique, si mal connue de nous — et pourtant si proche — il a eu la main heureuse en nous offrant les œuvres nouvelles d'Iwan Gilkin, d'Albert Giraud, de Valère Gille, trois poètes du plus grand mérite. Je suis, pour ma part, bien heureux de voir de quelle qualité sont les vers français que l'on fait en Belgique, et j'espère que ma curiosité sera partagée par beaucoup d'autres lecteurs de Paris et de nos départements. L'éditeur a montré du goût dans la présentation des recueils. Un beau portrait des poètes, une typographie correcte et élégante, un papier soigneusement collé et bien satiné, tout cela fait qu'on accueille les volumes avec plaisir et que l'on commence à lire dans d'excellentes dispositions. Et ma foi, on lit jusqu'à la fin les six volumes parus à ce jour, avec le plus grand plaisir. Elles sont cependant très différentes d'inspiration ces six œuvres, tout en restant bien françaises, les unes et les autres.

» Celle qui ouvre avec somptuosité la *Collection*, la *Nuit* d'Iwan Gilkin est la première partie d'une trilogie. L'auteur « avoue en tremblant — dans un court avertissement — qu'il tente d'accomplir sur un plan lyrique, le sublime pélerinage de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis. » Et le voilà en route. Sa Nuit : c'est l'Enfer. Il nous donnera plus tard les deux compléments. Nous souhaitons que cela soit bien vite. Iwan Gilkin, pour la forme est

parnassien ; par la conception, il procède évidemment de Baudelaire, mais avec plus d'étendue, plus d'humanité, moins d'aigreur. Il est surtout *lui* pour la pensée. La forme est impeccable ; le vers est ample, harmonieux, solide. (1) Il y en a de magnifiques. Le poète est en pleines ténèbres. Il crie sa souffrance, son doute et son ironie. Il dit à la lyre :

Ton vertige me soûle, et je sens que je suis,
Moi, noir poète, né pour la perte des âmes,
Un doigt d'ombre sur cette immense lyre en flammes !

» Mais on sent bien à la douceur de certains mots qui chantent malgré la pervertion voulue, que l'âme éprise d'idéal se sait en chemin vers des lumières prochaines, déjà scintillantes dans la *Nuit*. Lisez le volume en entier, et vous aurez la sensation que donnerait aux lèvres une coupe d'amertume au fond de laquelle une Divinité — la Poésie — a versé le doux miel des fleurs du rêve. La *Nuit* est une œuvre faite pour ceux qui voient douloureusement fuir l'ombre du temps, l'incertitude des choses, et qui, lassés, exhalent la colère de leur mélancolie en des songes et des harmonies où perce un oubli des peines passées conduisant à un besoin de repos dans l'obscurité, dans le silence, dans la mort.

» Et contraste charmant, ne voilà-t-il pas que peu après, ce

(1) — J. K. Huysmans, l'illustre auteur d'*En route*, maître styliste de France, a porté sur la *Nuit* d'Iwan Gilkin, un jugement identique : « Je viens de lire les hymnes infernales de votre *Nuit*. Le livre contient vraiment des pièces de premier ordre, des sonnets d'une forme impérieuse, impeccable, comme personne maintenant n'est de taille à en faire. L'*Amitié* est magnifique à ce point de vue, et le *Mauvais Jardinier*, le *Mensonge*, donnent la joie des choses décisives, pour jamais stables. Puis il en est un d'idée réellement charmante, bien neuve, et tissée si joliment. Je veux parler de ce délicieux *Dessert de fruits* une véritable trouvaille. Mais il faudrait citer aussi les grandes et sombres pièces, telles que l'*Eritis sicut Dii*, toute l'offrande empoisonnée de ce satanisme brûlant. L'idée de votre tryptique est belle, et c'est une fière tâche que vous annoncez. Puissiez-vous la mener à bien. En attendant, c'est bon de lire de fermes et puissants vers. Et dans un temps de niaiseries amorphes, sans pensées et sans rimes, cela régale.»

chantre sombre et tragique — pour nous reposer sans doute — nous apporte un recueil de vers si joliment baptisé *Le Cerisier fleuri!* tout le livre célèbre dans la forme la plus ravissante les pensées d'amour et de joie, rimées en français sur le mode anacréontique. Les strophes suivantes vous donneront le ton de ces poésies fugitives, toutes délicieuses et printanières, comme les fleurs de l'arbre qui les annoncent.

O mes lèvres, chantez ma joie,
Car un soleil
Jeune et vermeil
Au ciel de mon âme flamboie!

Il illumine
De cent couleurs
Tous mes pensers, comme des fleurs
Et ma poitrine
A mille couleurs.

Mon âme est pleine de roses
Et de lèvres souriantes
Où, de leurs ailes brillantes,
Voltigent des baisers roses.

» Enfin, surprise inattendue, du même poète, opulent et puissant, nous recevons un nouveau *Prométhée*, poème dramatique évolutif, sur lequel je compte publier une étude détaillée, un peu plus tard. En effet, une œuvre semblable, représentant un des plus nobles efforts de l'esprit contemporain, réclame une appréciation réfléchie. (1)

(1). — A propos de cette publication hors paire, M. Max Nordau, a écrit à son auteur : « Vous avez créé une œuvre de grande envergure et de très haut vol. Vous ne faites pas sourire en rappelant Eschyle et Gœthe, ce qui est enorme. Il y a des beautés de première qualité dans votre poème, qui resteront sûrement inoubliables à qui les aura lues avec sympathie. » — Voyez *Indépendance Belge* du 8 octobre 1899. — Voyez aussi dans le *Journal des Débats* du 26 décembre 1899, une substantielle appréciation de M. Henri Fiéren-Gevaert, disant notamment d'Iwan Gilkin : « Pour traiter de nouveau un tel sujet, il fallait un souffle puissant de pensée inédite. »

» Albert Giraud est un poète rare et hautain qui me semble doué d'une double personnalité. Dans la première partie de son recueil des *Héros et Pierrots,* il s'enferme dans la tour d'ivoire de ses pensées, et nous donne des poésies, grandes, belles, d'une ligne impeccable, dans lesquelles il chante les passions les plus hautes, mais aussi les plus personnelles. Dans la seconde partie consacrée aux classiques *Pierrots,* de l'immortelle farce italienne, c'est un jet perpétuel d'esprit, de saillies alertes, vives, imprévues, toutes formulées dans des rondels pétillants. Nous reviendrons sur ce recueil multiple, si curieux à plus d'un titre. D'un côté, en effet, nous avons un caractère impérieux et nostalgique — de l'autre une âme badine, presque gamine.

» Nous arrivons enfin aux deux derniers recueils parus dans cette *Collection* vraiment remarquable, unique en son genre; à la *Cithare* et au *Collier d'Opales* de Valère Gille. Dans le premier qui s'ouvre par une très belle pièce intitulée *Vers la Beauté,* le poète s'écrie :

Loin de ce siècle vil et des laideurs humaines,
En des temps disparus, dans un rêve enchanté,
Je t'évoque aujourd'hui, foyer de la beauté,
Ville-fleur, ville-femme, ô lumineuse Athènes !

» Et c'est la Grèce qu'il ressuscite, adorable et claire, avec ses paysages et ses dieux, ses mers, ses fêtes, ses victoires et ses deuils, la Grèce que nous avons tous aimée au seuil de la jeunesse et qu'il nous rend vivante à jamais, dans la musique merveilleusement berçante de ses beaux vers. Je mets au défi tout cœur de vingt ans que la vie n'a pas encore raccorni de lire la *Cithare* sans une émotion profonde. Et je sors de cette lecture, tout parfumé d'antiquité, tout revivifié par l'audacieuse jeunesse du monde, moi qui en ai soixante.

Aube, sourire immense, ô jeunesse du monde !
Je te salue, ô paix solennelle et profonde !

» Valère Gille, à l'exemple des grands poètes dont il est le fils et l'émule débute en chaque morceau par l'invocation grecque,

courte et puissante, saisissante et lumineuse. Ses pièces sont des tableaux délicats, fins, ambrés, pleins d'une lumière si pure, si *lumineuse*, que la Grèce tout entière nous apparaît dans sa splendeur première, telle que l'ont vue ses héros et ses poètes. Je ne puis résister au plaisir de citer la dédicace que le poète de la *Cithare* a placée en tête de son œuvre, avant que je puisse m'occuper du *Collier d'Opales*, incomparable florilège de poèmes d'amour. Voici cette dédicace : *Aux poètes Iwan Gilkin et Albert Giraud, à mes chers amis, en souvenir de notre campagne littéraire pour le triomphe de la tradition française en Belgique.* » — Voilà les sentiments qui se manifestent en pays belge pour la tradition française, et qu'il est si doux de lire en première page de beaux et bons livres écrits en pure et belle langue française.

» Ah! certes, Georges Barral a eu cent fois raison de nous inviter à accueillir en hôtes privilégiés, en frères bien-aimés ces poètes français, si français de cœur. Qu'il continue à faire des gerbes dans les moissons françaises des plaines étrangères. Qu'il aille au Canada, en Suisse, en Hollande, en Pologne, partout où notre langue se pense et s'écrit et qu'il nous les apporte. Partout où l'âme française respire, nous vivons. La France croît et vit avec sa langue. Et c'est une chose réconfortante au premier chef, que de voir la *tradition française*, comme dit Valère Gille, persister, s'étendre et florir dans les espaces terrestres. Béni soit le nom de Georges Barral qui nous procure de telles jouissances intellectuelles, de telles beautés, de telles satisfactions patriotiques. Si j'étais le Gouvernement, je n'aurais point assez de fleurs, de palmes et de rubans pour glorifier ses divins poètes. » (1)

En quittant toutes ces petites Frances littéraires qui illuminent les cinq parties du monde, je serais véritablement ingrat de ne point donner au moins un souvenir à tous les Français nos compatriotes, qui ont quitté le sol de la mère-patrie pour celui de l'étranger. Nous les négligeons beaucoup trop. L'Angleterre et

(1) Cf. passim : *Le National*, *La Saison de Nice*, années 1898 et 1899.

l'Allemagne se gardent bien de tomber dans les mêmes errements. J'en ai vu un peu partout (pas assez, c'est notre faute), éparpillés dans les grandes villes et les centres moins importants. J'ai observé qu'ils étaient isolés, souvent même perdus — presque éperdus — au milieu de l'indifférence ambiante et du délaissement de nos concitoyens. Cependant, ces colonies de Français allant de chez nous à l'étranger, sont extrêmement utiles, indispensables même pour entretenir les relations commerciales et industrielles, servir de digue à l'envahissement de la concurrence économique des autres peuples. Et puis, par le langage et l'exemple, ils servent de lien, d'école préparatoire à l'exportation et à l'acclimatation de nos idées et de nos produits. Cette endosmose ethnique est des plus efficaces, et nous devrions la préconiser et la soutenir constamment, en bons chimistes politiques.

Ce sont la Belgique, la Suisse, l'Angleterre qui comptent, proportion gardée, les colonies de *Français de France*, les plus considérables. Elles y font à peu près bon ménage, mais elles y sont loin d'être aussi agglomérées, que celles des Anglais, des Allemands, des Italiens même. A Bruxelles, à Liège, Anvers, Gand, nous formons une assez belle société, encore un peu en incubation. Quelques-uns de leurs membres y professent avec éclat les lettres françaises et l'art souverain de la diction. A Bruxelles, nous avons MM. Albert du Chastain et Emile Sigogne, deux fins littérateurs qui, depuis dix ans au moins, ont inspiré par leurs leçons, à des générations successives de jeunes gens et de jeunes filles du terroir, la curiosité de notre littérature, le désir et l'habitude de parler et d'écrire plus correctement notre langue. Très fêtés, très recherchés dans la haute société et même la bourgeoisie (en progrès intellectuel), ils ont certainement contribué, tous les deux, pour une bonne part, au progrès notable accompli dans le maniement du français en Belgique. M. Emile Sigogne est chargé dans ce moment du cours d'éloquence française à l'Université de Liége. M. Albert du Chastain, dans sa chaire libre qu'il transporte partout, au gré des nécessités, saisi toutes les occasions pour faire sonner notre langue, claire et nette, aux oreilles de ses élèves réguliers et à celles de

845S49
KB27
1899

Séverin, Fernand

Poèmes ingénus.

Paris, 1899.

(Collection des poètes français de l'étranger)

am (India)—Agriculture,
Report on season &

10/11

ses auditeurs de passage. En septembre dernier, dans le cadre des splendeurs rougeoyantes d'un magnifique automne, on l'a vu tenter à l'improviste, et avec succès, un essai de lecture en plein air, comme l'on fait du théâtre en plein champ, en Bavière, en Suisse, dans notre Poitou et dans notre Vaucluse. Aux confins de l'opulent parc de Virelles, près Chimay, chez une femme d'infiniment de cœur et d'esprit, Madame la Vicomtesse de Sousberghe, dans le voisinage d'âpres rochers, couronnés de pins séculaires, M. Albert du Chastain entouré de la plus brillante compagnie, a lu de sa voix chaude et timbrée, quelques-unes des plus éloquentes scènes du *Prométhée* d'Iwan Gilkin. Ce décor grandiose, ce ciel approprié, cette assistance de choix, furent bien trouvés ce jour-là pour recevoir dignement du titan vaincu les douloureuses plaintes, formulées dans les beaux vers de son plus récent poète, récitées par une voix française :

L'aube en ses bras nacrés étouffe les étoiles....
Tu te retires donc enfin, terrible nuit !
Sous les plis fuyants de tes voiles,
L'effroyable troupeau des angoisses te suit.
De flamboiements vermeils le ciel divin s'anime :
Ils annoncent le jour lumineux et sublime...

Pour la suite, je renvoie le lecteur à ce très beau poème dramatique, s'il est, ce que j'espère, avide de nobles sensations.

Ceux qui concourent ainsi au grand renom de notre France, ce sont les *bons et utiles français* de l'étranger. On en compte plus qu'on ne pense, et ils ont du mérite plus qu'on ne saurait dire, car ils savent que leurs efforts resteront à peu près ignorés de nos pouvoirs publics, et par suite nullement récompensés. De ces bons Français, Londres en possède toute une colonie, active, lettrée, qui ne cesse de concourir à la diffusion de notre langue en Angleterre. Ce sont en première ligne, M. Georges Petilleau, Président de la *Société Nationale des professeurs de français en Angleterre,* MM. Paul Blouet (Max O'Rell, le spirituel auteur de *John Bull et son île*), Henri Testard, A. Barrère,

A.-E. Vasselier, Augustin Filon, Gabriel Leprévost, de Fontanier, Bouvier, A. Huguenet, Allin, et bien d'autres.

Toutes ces forces agissantes sont encore éparses. Mais petit à petit, elles prennent de la cohésion. Du jour où nos ambassadeurs et nos ministres plénipotentiaires consentiront à en assumer la direction, à les unir, et à encourager, au nom de la France, les auteurs étrangers écrivant en français, nous serons bien près de fonder définitivement notre suprématie internationale. Mais pour cela encore, il faudrait que nos politiciens de Paris dédaignent moins le maintien de l'influence française par l'expansion de la langue et de la littérature. Il serait nécessaire de leur apprendre qu'une belle œuvre littéraire vaut une balle de coton, un sac de sucre, un chargement de fer, un wagon de fer, une spéculation financière (1). L'*Alliance française* fondée si heureusement par MM. Paul Cambon et Pierre Foncin, et qui commence à rayonner un peu partout, sera devenue dans quelque temps, une auxiliaire puissante. De même, les tournées théâtrales de nos grands artistes des deux sexes, de plus en plus fréquentes et facilitées par la multiplicité des voies de communication, contribuent de plus en plus à infiltrer le verbe français dans les foules des deux mondes. Dans ce moment, notre compatriote, M. Frédéric Munié, qui dirige si littérairement le Théâtre Molière, à Bruxelles, a traité, nous assure-t-on, pour une série de représentations à donner à Berlin en mars 1900, avec toute son excellente compagnie d'artistes dramatiques. Décors, accessoires, mobiliers, seront de l'expédition. Si la combinaison réussit, M. Frédéric Munié aura remporté une véritable victoire en réinstallant à Berlin un théâtre français comme il en existait un jusqu'en 1870. Sa double troupe

(1) Je vois de tous les côtés qu'on crée des *Banques des intérêts matériels*. Il serait aussi profitable d'organiser quelques *Banques des intérêts intellectuels*, il me semble. J'ai bon espoir de ce côté. M. Georges Cochery, alors ministre des finances n'a-t-il pas dit le 5 janvier 1898, à M. Edmond Rostand, à la fin d'une représentation de *Cyrano de Bergerac* : « Je suis très heureux qu'il y ait encore des poètes en France. » Bon signe précurseur. (*Note de l'auteur*).

jouera alternativement dans la capitale belge et dans la capitale de l'empire allemand. Excellente mesure à encourager, à subventionner.

Signalons aussi avec les mêmes éloges une innovation heureuse, introduite à Bruxelles, au Théâtre royal du Parc, sous la brillante et double direction franco-belge de MM. Victor Reding et Dharmant. Je fais allusion à l'installation de Conférences littéraires, organisées par M. Chomé, l'éloquent professeur de diction dramatique au Conservatoire Royal, confiées, en matinées hebdomadaires, à des écrivains et à des poètes français de Belgique pour disserter sur nos plus illustres poètes de France. C'est la première fois en Belgique, date à retenir, qu'un public belge — toujours méfiant à l'égard des siens — accourt en rangs serrés, pour écouter ses compatriotes. Il est vrai qu'il s'agit ici de MM. Emile Verhaeren, Valère Gille, Maurice de Waleffe, Ernest Verlant, Albert Giraud, Iwan Gilkin, Henry Maubel devant discourir sur Racine, Lafontaine, Alfred de Musset, le grand Corneille, Alfred de Vigny, Leconte de Lisle, Villiers de l'Isle Adam. Je désire seulement exprimer un regret. C'est de voir manquer à cette louable propagande littéraire, un orateur pour parler sur un poète de Belgique même, par exemple sur André Van Hasselt dont l'œuvre abondante est très belle et n'a point vieilli. Est-ce de la modestie, de l'oubli ou de l'ingratitude? Certes, le puissant auteur des *Quatre Incarnations du Christ* n'eut point fait mauvaise figure auprès des nôtres.

A Bruxelles encore, il existe un Bureau des Echanges internationaux, dont le siège est placé à la Bibliothèque royale de Belgique sous la surveillance de l'éminent et vénérable M. Fétis, conservateur en chef. Créé, il y a plus de vingt ans, il a vu son budget passer successivement de 4000 à 6000 francs et à 10000 francs, taux actuel. Son chef distingué, d'un esprit très libéral, est M. Nestor de Tière, l'éminent écrivain dramatique flamand, l'auteur si applaudi de *Roze Kate,* de *Wilde Lea,* de *Belsama,* etc. Fondé avant le nôtre, pour faire l'échange des publications gouvernementales de statistique avec tous les pays, il a élargi son cadre en admettant dans son service les livres de

science, puis des ouvrages littéraires, et — fait nouveau et symptôme indicatif — des recueils de poésies depuis le mois de juillet 1898. N'est-ce point là un exemple que notre ministère de l'instruction devrait suivre? Les poètes, comme les statisticiens, les savants, les littérateurs, sont des éclaireurs du progrès, donc aussi des instructeurs et des conducteurs d'hommes. En agissant ainsi, M. Fétis a bien servi la pensée humaine, la Belgique, son pays, et la France, le nôtre. En sachant profiter de toutes ces initiatives, de toutes ces bonnes volontés, en y applaudissant tout au moins, à défaut d'un aide plus substantiel, nous formerons à l'étranger un faisceau de forces françaises, que nos ennemis ou nos concurrents ne pourront pas détruire facilement.

IV

Rôle de la poésie et des poètes dans les civilisations.

Dans cette recherche et production des écrivains francais de l'étranger, on m'a demandé pourquoi j'avais choisi les poètes pour débuter. Ma réponse est bien simple. Ce sont ceux qui formulent la pensée humaine dans l'essence la plus durable et lui donnent à travers les siècles, l'immortalité. Dès la plus lointaine antiquité, c'est la poésie qui apparut la première, et les plus hauts chefs d'œuvre de l'esprit son dus à des poètes. Je n'ai pas besoin de faire l'énumération des noms ni des poèmes. Depuis les épopées sanscrites de Vyaça et de Valmiki (le *Mahabarrata* et le *Râmayana*) en passant par l'Iliade et l'Odyssée d'Homère, le *De naturâ rerum* de Lucrèce, la *Chanson de Roland*, le *Roman du Renard*, le *Roman de la Rose*, le *Paradis perdu* de Milton, jusqu'à la *Légende des Siècles* d'Hugo, les plus grands efforts de la cérébralité de l'homme sont fixés pour l'éternité par la poésie. Sur la marche de la civilisation à travers les siècles et les peuples, les poètes ont empreint une marque formidable. De nos jours, les progrès prodigieux de la science n'ont point fait tort à l'ima-

gination poétique. Bien au contraire. La science est le moyen dont le but est l'art, a écrit Leconte de Lisle, lequel, prêchant d'exemple, a triomphalement appliqué sa théorie de l'union de la science à la poésie. (1) Le rôle des poètes dans l'histoire de l'humanité est continu. Hugo l'a fort bien démontré en disant : « L'âme de ce qu'on appelle le poète est nécessairement mêlée à tout, au naturalisme, à la philosophie, à la science, aux hommes et aux évènements, et doit toujours être prête à aborder les questions pratiques comme les autres. » (2) Cela est si vrai que dans les grands mouvements populaires la puissance de la poésie et du poète apparait tout de suite. Souvenez-vous notamment de l'action bienfaisante de Lamartine, le 26 juin 1848, sur la place de l'Hôtel de ville à Paris. Souvenez-vous surtout, Français mes frères, de l'importance attribuée par Fichte le subtil philosophe allemand, à la poésie pour relever sa patrie du désastre de 1806, enflammant les génies des Uhland, Körner, etc. pour aboutir à la résurrection germanique de 1870 !

Le monde est mené par les poètes, n'en déplaise aux politiciens, la plupart de médiocre envolée. M. Izoulet, professeur de philosophie sociale au Collège de France, a prononcé ces paroles mémorables dans sa leçon d'ouverture : « Les poètes éveillent et déterminent les états d'âme d'où naissent les mœurs et les lois. Comme le nid se profile dans le rêve, avant de se construire dans les ramées, ainsi la cité s'ébauche dans la méditation des poètes-philosophes, avant de se parachever dans l'histoire. » Ce jour là, le 16 décembre 1897, notre incomparable Sully-Prudhomme était présent à la séance. Quand l'assistance l'aperçut, elle lui fit une longue ovation. La poésie est devenue une sorte d'éducation populaire. Je connais des ouvriers qui ont appris à lire dans le *Reliquaire* et qui ont conservé à François Coppée, son auteur, une tendresse pleine de gratitude pour leur avoir ouvert

(1) Voyez le très remarquable discours d'Henry Houssaye, successeur de Leconte de Lisle, composé pour sa réception à l'Académie française. (12 décembre 1895).

(2) Conférez Victor Hugo : *Le Rhin*, tome 1er.

l'esprit et le cœur. Dans les grands cimetières à Paris, dans l'abbaye de Westminster à Londres, les foulent s'arrêtent instinctivement devant les tombes des poètes. Au théâtre, ce sont les grands chefs d'œuvre en vers(le *Cid, Cinna,* les *Horaces,* le *Misanthrope, Phèdre, Britannicus, Hernani, Ruy Blas,* etc.) qui sont les mieux goutés et les plus applaudis. A l'Université dans les sévères discours de la Sorbonne, la poésie a été introduite, il y a quelques années, dans la distribution des prix du Concours général. A l'ébahissement de l'auditoire, on vit le professeur poète, M. François Fabié, l'original et charmant auteur du *Clocher,* de la *Poésie des Bêtes,* prononcer le discours officiel de circonstance, rimé d'un bout à l'autre :

Le vers français dans un discours à la Sorbonne !
Eh ! mon Dieu, pourquoi pas ? Et qu'a fait notre vers
Pour être, — ici surtout — regardé de travers ?
Est-il toujours mauvais ? la prose toujours bonne ?
Et, quand tout rajeunit dans l'antique maison,
Que la pierre neuve et fleurie
Au granit des vieux temps sur les murs s'y marie,
N'y peut-on marier la rime et la raison ?...

Loin de diminuer, l'action de la poésie a grandi. Dois-je encore invoquer le souvenir d'Alexandre-le-Grand, emportant dans ses expéditions lointaines, l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, renfermées dans un coffret d'or et de pierres précieuses. Il est certain que les conceptions du poète procurent à l'homme la faculté suprême et incomparable de s'élever, de se consoler, d'oublier, pour un instant dans l'idéal, les bassesses de l'existence courante. *C'est se rehausser vis-à-vis de soi-même que de pratiquer les poètes.* J'ai toujours retenu cette parole que me dirent un jour, du temps de ma jeunesse, deux illustres financiers et philanthropes, Émile et Isaac Pereire, aujourd'hui descendus dans la tombe. C'était en juin 1866. Je les avais rencontrés, tous les deux, sous les galeries de l'Odéon, où ils venaient d'acheter les *Vignes folles* d'Albert Glatigny et les *Festons et Astragales* de Louis Bouilhet. Ils se trouvaient d'accord avec

Alexandre-le-Grand et Napoléon encore plus grand, emportant, lui aussi, dans ses bivouacs, Homère, avec Ossian, Corneille, Racine, Molière. Il me souvient encore de l'illustre général Faidherbe, me disant dans son salon du boulevard Saint-Michel (en 1875), que la poésie avait toujours été la plus féconde de ses joies, et que dans sa cantine d'officier, durant ses campagnes de Sénégal et de France, il avait toujours placé quelques recueils de vers. Je veux rappeler encore les exemples des plus grands savants aimant et lisant des poètes, tels Alexandre de Humboldt, François Arago, Pasteur, Chevreul, Claude Bernard... Fréquemment, durant les dimanches matins des hivers des années 1876 et 1877, je vins m'asseoir au foyer de ce dernier, pour lui lire à haute voix Hugo, Musset, Gautier, Leconte de Lisle, Lafontaine. L'audition des vers reposait le grand esprit de l'illustre physiologiste, fatigué par les recherches expérimentales de la semaine. « Les poètes sont des *marchands de bonheur* » me disait-il, en me remerciant de ma peine. Souvenir cher et inoubliable !

Il est certain qu'aujourd'hui nous assistons à un mouvement littéraire des plus curieux. Nous voyons les intelligences se tourner de plus en plus vers la poésie, comme si elles voulaient s'arracher aux préoccupations du jour qui ne sont pas rassurantes. Toutefois, en présidant à la fondation de la *Collection des poètes français de l'étranger*, je ne fus pas sans éprouver quelques appréhensions sur la réussite de cette entreprise d'un genre tout neuf. Pensez donc ! Publier encore des vers, malgré la beauté et la quantité de ceux qui existent déjà. Des vers de l'étranger ! Les faire lire ! Double complication. Demander pour un instant l'apaisement des passions politiques et religieuses, déchaînées, si aigües chez nous, implorer le pardon des rancunes internationales. Eh bien ! j'ai eu raison de croire qu'on ne vivait pas seulement d'affaires commerciales, financières et industrielles, qu'on aimait encore à se réfugier dans l'art, la littérature, la poésie, la science. Au reste, n'est-ce point là l'idéal, par essence, celui qui repose, console, améliore, guérit.

Je souhaite que dans cette religion de l'esprit, notre pays fasse communier tous les peuples avec la même hostie. On a voulu — on veut encore — rabaisser la France. On n'y est pas parvenu. On n'y parviendra pas, parce qu'elle doit rester toujours, la belle, la grande, la généreuse France, la Patrie intellectuelle de l'humanité, comme Paris, ville unique et adorable, doit devenir la capitale du monde. C'est faire acte de diplomatie des plus habiles, croyez-moi, que d'aller chercher, au foyer même de leur existence et de leur inspiration, pour les sacrer chez nous, les vaillants des lettres qui chez eux, glorifient notre langue avec tant de maîtrise. (1) Alphonse de Lamartine a dit :

Ma patrie est partout où rayonne la France,
Où son génie éclate aux regards éblouis?

En se conduisant de cette façon, allant chez des peuples leur porter le patronage et les munificences de la France, la République reprendra à son plus sûr profit les traditions fécondes des Henri IV, Richelieu, Colbert, Louis XIV, ainsi que celles de la Convention nationale et de Napoléon Ier. On sait que ces grands politiques, édificateurs de notre ancienne domination intellectuelle, accordaient des libéralités aux gens de lettres et aux savants du dehors, pour les initier à se servir de notre langue, dans la composition de leurs œuvres littéraires et de leurs mémoires scientifiques.

En exaltant la poésie, je n'ai pas voulu faire, cela va sans dire, le procès de la prose. Je ne suis pas assez sot pour cela. Je sais tout ce que nous lui devons. Je connais tous les chefs-d'œuvre qu'elle a produits. Mais j'ai choisi la poésie pour débuter, parce que c'est elle — ainsi que je l'ai expliqué plus haut — qui con-

(1) Dans un maître discours prononcé le 2 mars 1898 au banquet du comité national du commerce et de l'industrie, M. Paul Deschanel a dit excellemment : « ...Nous devons établir un vaste réseau d'échange et de richesse entre le cœur de la France et son littoral, et par là, avec le monde. Nous devons conserver ainsi à notre pays le grand rôle que lui attribue sa position géographique, celui d'intermédiaire universel entre les peuples. »

crête le mieux la pensée humaine dans un moule définitif. Donc si Dieu me prête vie, et si mes compatriotes me continuent leur sympathie, nous compléterons cette entreprise, créée et poursuivie sans désir de gain personnel, inspirée par la seule passion du bien, en ouvrant nos portes à la prose. Cette fondation deviendra alors la *Collection des écrivains français à l'Etranger*, avec la section des poètes et celle des prosateurs.

En persévérant dans cette voie, si heureusement parcourue jusqu'ici, j'ai la ferme conviction que mes concitoyens et moi, nous contribuerons, d'une façon certaine et nouvelle, au développement de l'influence française à l'extérieure et que nous élèverons à la gloire de notre langue un monument unique en son espèce.

V

Conclusions.

Appel aux Français. — Péroraison.

Mais, je ne suis qu'une faible unité, il faut qu'on vienne à moi et qu'on m'aide. Simple initiateur, introducteur, metteur en scène, *Mover* comme disent les Anglais avec un laconisme énergique, je fais appel au bon vouloir de chacun, à la sympathie de nos hommes d'Etat, des Corps constitués, de nos Chambres de commerce si actives, si généreuses et si intelligentes. Je les supplie tous d'être persuadés que c'est par la langue désormais que nous devons faire des conquêtes et que protéger la poésie et les œuvres de l'esprit, c'est assurer la prospérité de notre commerce d'exportation et la solidité de notre industrie intérieure.

Dans des régions plus sereines, mais non moins éclatantes, notre Institut de France « destiné à suivre les travaux scientifiques et littéraires qui ont pour objet l'utilité générale et la

gloire de la République » (1) peut exercer à tous ces points de vue une influence des plus bienfaisantes et décisives. En couronnant les bons poètes et prosateurs *français* de l'étranger, il contribue à maintenir le feu sacré, et de plus il consent des libéralités dont le retentissement est énorme et se prolonge indéfiniment. De plus, la langue étant le précieux trésor d'un peuple, représente parmi les formes sociales et civilisatrices un des plus importants facteurs d'action morale et politique. L'existence d'un dictionnaire officiel confié à une assemblée intellectuelle, évoluant et maintenant la chaine des traditions, est le plus sûr garant de la persistance d'une nation. L'importance de l'Académie française est par conséquent sans rivale pour envisager et assurer au dehors l'éclat et la pérennité de la France « royne et empérière » des nations. (2)

Paris et Bruxelles,
Du 1er octobre au 15 décembre
1899.

GEORGES BARRAL.

(1) — Voyez *Loi organique* du 25 août 1795 au titre IV.

(2) — MICHEL DE MONTAIGNE : *Essais*. Voyez passim.

POÈMES INGÉNUS

I

L'Humble Trésor

A Iwan Gilkin,
l'excellent poète de *La Nuit*.

LA JOIE DES HUMBLES

Mon cœur est éperdu des étangs et des bois,
Comme s'il les voyait pour la première fois !
Mais je me sens troublé d'une étrange science,
Et mon cœur est pensif, malgré ce don d'enfance.

Et j'évoque un tableau de tout ce que je suis !
D'humbles gens de jadis, pâles de mes ennuis,
Et sans plus d'amertume en leur âme docile,
Revoient enfin les champs, aux portes de leur ville.
La nature est meilleure à qui l'a mérité !
Ils vont, comme en un songe, en sa sérénité,
Et les vallons, pour eux, sont pleins de primevères.
Après cet hiver morne en d'obscures misères,

Oh! l'haleine des fleurs au large des grands bois!
Pense à tes nuits, mon cœur, pense aux jours d'autrefois :
Ils ont fui, comme toi, la nuit de leur jeunesse,
Et c'est la même joie et la même tristesse...

Tant ils osent peu croire à ce bonheur nouveau!
Tant le pur et le clair baiser du renouveau
Ne leur semble toujours qu'une grâce accordée!
Voilà bien la campagne en voile d'accordée,
Mais dans leur horizon se dressera toujours
Le jaloux souvenir des clochers et des tours.

Ah! des fleurs, pour ces fronts que flétrirent mes fièvres,
Les plus fraîches des fleurs, comme de jeunes lèvres!
Tous ces pauvres d'esprit sont bien selon mon cœur!
Car j'ai souffert comme eux, et vous savez, Seigneur,
Si j'oubliai jamais ma seule destinée
Dans la félicité que vous m'avez donnée.

1890.

LA CHANSON D'UN PAUVRE

A peine réveillé de mes songes d'hiver,
O forêt, j'ai foulé tes premières rosées;
J'y promène mon front, clair des baisers de l'air,
Où des lèvres d'enfant semblent s'être posées.

Loin d'un exil sans fin, et fait de tant de nuits!
Ce sont des vents légers qui soufflent de l'aurore.
Que la ville est donc loin de mes yeux éblouis!
Que n'est-elle plus vaine et plus lointaine encore!

Hélas! tu n'oses croire à tout ce que tu vois,
Mon cœur déshérité, fait à trop de misères!
Est-ce pour moi, mon Dieu, l'haleine des grands bois?
Pour moi, toutes ces fleurs? Pour moi, ces primevères?

Je n'ose vous cueillir, fleur trop frêle, ma sœur;
Embaumez ce vallon qui m'a rendu mon âme :
Car me voilà troublé devant votre douceur,
Comme un adolescent sous les yeux d'une femme.

Elle chante, pourtant, la Voix, la bonne voix :
« Je suscite les fleurs pour que tu les effeuilles;
Retrouve en leur baiser ton baiser d'autrefois,
Et ceins un front fiévreux de la fraîcheur des feuilles.

Cœur frère du matin, regarde le matin ! »
Et mon cœur trop ailé pleure ses vaines ailes :
« Merci d'avoir paré les berges du chemin;
Mais que je me sens seul parmi ces fleurs nouvelles ! »

1889.

LA DAME AU VOILE

Nul ne vous aura vue, ô mère, en vos pensées;
Nul n'aura dépouillé de son divin secret
Ce grand voile de fleurs et d'astres qui vous vêt.

Mais les peines d'antan, quel chant les a bercées?
Une voix qui m'a dit les étangs et les bois!
Quelle voix les eût dits, si ce n'est votre voix?

Oh! malgré tout le beau mirage qui vous voile,
Et ce prestige amer d'un univers en fleur,
C'est un même désir qui gémit en mon cœur!

Et je pleure, et quel enfant pleure! « O Dame au voile,
Ne vous dérobez plus en des voiles jaloux
A l'obscur pélerin qui rêva tant de vous.

Toute pure, et toute en esprit, vous êtes belle!
Qui consola, pourtant, mon cœur déshérité?
Votre beauté l'a fait moins que votre bonté.

Vos yeux sont-ils voilés? Leur regard vous révèle!
Vous les vêtez en vain d'étoiles et de fleurs,
Malgré vous-même, ô mère, on voit qu'ils sont en pleurs.

Ah! quittez un instant cette parure vaine!
Que je vous parle enfin en de purs abandons,
Que je puisse baiser la main qui fait les dons.

Mais quel trouble imprévu vous prend, vous, souveraine?
Hélas! vous ramenez le voile constellé
Sur ce front de déesse un instant révélé. »

1889.

LE RÊVE DU VOYAGE

I

Nous n'irons pas plus loin ce soir, ô fiancée!
Car voici la Maison, toujours plus délaissée.

Pauvre toit caressé par tous les vents du nord,
Maison triste à son hôte et que hantait la mort,

Et chère à mes regrets comme une rude aïeule,
Je ne reviens pas seul, à toi toujours plus seule.

Mais l'enfant que j'amène est grave comme nous,
Et sous un deuil pareil se cache un cœur plus doux.

Ne crains donc rien de toi pour cette jeune tête:
Son sourire a compris l'âme que tu m'as faite.

Elle m'a pénétré comme un subtil parfum,
Et, depuis ce jour-là, nous ne faisons plus qu'un.

Tu vois bien que j'amène une sœur ingénue;
Pourrais-tu mieux l'aimer, si tu l'avais connue?

II

Et nous irons aussi vers la ville des cygnes,
Parmi des oiseaux fiers qui nous reconnaîtront.
Voilà le saint rosaire entre les mains bénignes,
Et ton respect, mon Dieu, sur les neiges du front!

Neige des fronts, candeur des linges, lys et neiges!
Les fleurs frêles d'un sang que rien ne trahit plus;
Et le bon souvenir menant ses blancs cortèges,
Et l'oubli des baisers que l'amour eût voulus,

C'est là toute la ville où nous irons ensemble!
Et nos baisers plus purs, et notre amour plus doux,
Dans cette ville en deuil, dont le deuil nous ressemble,
Au long de ces canaux, tranquilles comme nous.

Le silence, les cloches, le silence encore!
Et, pour en recueillir la douceur qui se meurt,
En nos cœurs rapprochés un seul cœur qui s'ignore,
Et ce dédaigneux cygne ivre de sa langueur.

O ville des beaux soirs, au songe plein de cierges,
Quelles sont selon nous, les fleurs de ton avril!
Tes vierges et tes lys meurent comme les vierges,
Et n'auront jamais su leur charme puéril.

O souche des vieux lys, lourde de fleurs plus belles,
Je veux les lys des prés, des cloîtres et des eaux;
Pour le front d'une enfant pareille à tes agnelles
Tu n'as rien de trop pur dans tes jardins royaux.

1888.

UN SOIR

L'hiver n'a point touché le val et la forêt :
C'est un pareil silence autour de mon secret,
Et l'Eden est le même, en un plus fier mystère.

Mais, dans ce calme soir, qu'on rêve plein d'aveux,
Un nuage, ô couchant, paré de tous tes feux,
Porte vers les forêts son lent vol solitaire.

O déclins! J'ai frémi comme devant mon sort.
Tant les bois recevront un rayonnant trésor
En sa chute inconnue aux enfants de la terre!

1890.

LÉGENDE

...a story of the silent death
Of some forsaken virgin...
BEAUMONT et FLETCHER.

« Laisse-moi respirer les fleurs de ma vallée.
Tout dort... Mais quelle voix des ombres m'a troublée?
Ah! nourrice, entends-tu? Mes cygnes ont chanté!

Que je doive mourir avec le chant du cygne,
C'est un royal présage, auquel je me résigne.
Combien d'enfants mourront qui l'ont mieux mérité!

Étrange et triste fable à conter aux veillées!
Mourir, pourtant, mourir!... Loin des fleurs effeuillées,
Comme se fane un lys que personne n'a vu!

O prince aventureux qui connus mon aurore,
Trop heureuses les mers que ton regard explore!
Tu m'as dit au revoir; hélas! t'ai-je revu?

Les musiques dansaient sur la mer printanière;
Tandis que ses marins regardaient en arrière,
Lui, le héros distrait, rêvait de toisons d'or.

Mais dérobe, ô mon cœur, un feu lent à s'éteindre.
Quand ses yeux me fuyaient, qu'étais-je pour m'en plaindre?
Pour rêver son retour, hélas! que suis-je encor?

S'il revenait, pourtant... Ah! nourrice, des roses!
Mais non, les soirs menteurs m'ont dit ces belles choses.
Laisse-moi, sous ses traits, expirer loin de lui,

Toute petite enfant, comme il m'a dédaignée....
Mais seule, et sans courroux, en âme trop bien née;
Voyez! et c'est la nuit; le silence et la nuit...»

1889.

L'APPEL VERS LES BOIS

— Euryanthe, mon lys, je t'épargne les fleurs.
Tes cheveux sont tressés des feuilles de la veille :
Une haie au printemps n'a pas d'autres senteurs.

Descendons vers les bois : c'est l'Eden qui s'éveille.
Ils sont beaux jusqu'aux pleurs, ces jardins inconnus !
Mais eux, dans ta beauté, voient une autre merveille.

Viens, partout égarés et partout bienvenus !
Si tu foules des fleurs trop pleines de rosée,
Mes baisers, tout à l'heure, essuieront tes pieds nus.

— Je suis lasse, il est vrai, comme une fleur brisée.
Emmène néanmoins une enfant qui veut voir !
Il suffit qu'en passant la brise m'ait baisée.

— Oh! tous les bancs de mousse où tu pourras t'asseoir!
Les calmes abris verts, faits à tes lassitudes,
Où chanteront pour toi les berceuses du soir!

Reconnais la patrie en ces sollicitudes.
C'est elle, ce jardin, ce feuillage et cette eau,
Dont le rêve longtemps trompa nos solitudes;

Mais nos rêves, pourtant, n'avaient rien d'aussi beau.

1890.

PRÉSOMPTION

A Francis Nautet.

Doux platonicien qui fais de tes douleurs
Un étrange bouquet d'impérissables fleurs,
Grand cœur que meurtriront maintes roses fanées
Et que n'a point changé la fuite des années,
O tendre et frêle enfant conçu dans trop d'amour,
Tu sauras les fardeaux qui pèsent tour à tour
Sur le cœur méconnu des bons et des timides;
Si je lis bien au fond des larges yeux limpides
Que mes baisers de sœur ont maintes fois fermés,
Tu seras de ceux-là qui veulent être aimés
Et malheureux, dès lors, à la façon des femmes.

Mais qu'importe? Ton âme, enfant, est de ces âmes
Que hausse vers leur songe un orgueilleux espoir;
Et je me jugerais sacrilège le soir
Où ma bouche amoureuse irait chercher la tienne,
Et, se complaisant trop dans une extase vaine,
Peut-être aspirerait ta force et ta fierté.

Reste seul, et grandis dans cette royauté,
Et que la songerie éparse en tes yeux vagues
Soit pleine d'un lever de glaives et de dagues.
C'est toi qui raviras un jour les toisons d'or
Qui seules aujourd'hui sont à ravir encor
Loin des pays conquis et des bornes atteintes.
Que nul être, ici-bas, ne réponde à tes plaintes
Le jour où tu voudras reposer un instant
Ton front lourd de pensée et ton cœur haletant,
Si ce n'est vous, ô fleurs de l'antique parterre
Par qui l'âme éternelle et bonne de la terre
Verse à l'homme meurtri ses consolations.
O sentes des grands bois muets où nous passions,
Tels des amants, parmi la caresse des choses,
Gardez pour cet enfant, dans vos fleurs entr'écloses,
Le triste et cher parfum du baiser des adieux;
Aimez-le comme moi, la femme, et l'aimez mieux,
Et que, tout à son rêve, il mêle dans son âme
Le mépris du baiser au dédain de la femme.

1887.

VERS POUR YSEULT

I

Pâle de tes adieux et vain de ton amour,
Me voici gravissant les pentes du retour,
Et les roses du soir me troublent jusqu'aux pleurs!

Je rentre dans la paix et dans le souvenir;
Mais des ailes en moi s'ouvrent vers l'avenir
A travers le hallier des présentes douleurs.

L'espérance vivace étouffe les regrets;
Et les vierges jardins de nos âmes sont prêts
A frémir avant peu sous de nouvelles fleurs!

II

Comme un vivant parfum de suaves verveines,
J'ai senti ruisseler ton âme dans mes veines
Aussitôt que tes mains s'enlacèrent aux miennes.

Et je souffre et jouis en ta chair et ton âme;
Et tes moindres propos sont de longs traits de flamme
Qui ravivent en moi les blessures anciennes.

Ton front puissant, Yseult, et tes sombres prunelles
Sont des gages certains d'extases éternelles;
Mais j'ai peur du baiser de tes lèvres païennes!

III

Dès que fleurit pour nous l'amour adolescent,
Une pareille ardeur brûla dans notre sang,
Et nous fûmes deux lys embaumant à la fois.

Nous allâmes longtemps par un même chemin :
Je n'étais qu'un enfant qui vibrait dans ta main,
Et les yeux suppléaient au silence des voix.

Puis ton âme grandit par delà les baisers;
Et me voilà pleurant tous mes rêves brisés,
Plus enfant et plus tendre encore qu'autrefois!

IV

Car ton rêve, aujourd'hui, s'envole, ivre d'espace,
Dans un ciel que l'orage emplit de sa menace;
Et c'est un fier aiglon qui s'évade de l'aire.

Les miens sont un essaim d'oiseaux tendres et sages
Qui soupirent d'amour sous de calmes bocages
En contemplant de loin ton essor téméraire.

Ah! que ne laisses-tu ces orgueilleuses fièvres
Pour le simple baiser des âmes sur les lèvres?
Voleras-tu toujours dans ton ciel solitaire?

V

O douleur! je ne puis, je n'oserais t'y suivre;
Viens avec moi goûter à la douceur de vivre
Parmi les humbles fleurs qui parent cette terre.

1888.

LE RETOUR

« Après ce fol et vain voyage vers les grèves
Où j'avais cru mourir en la mort de mes rêves,
Quand les chevaux cabrés d'un puéril orgueil
Se furent abattus, à la fin, dans le deuil
Qui paie obscurément nos colères mauvaises,
J'ai revu ton château parmi ses noirs mélèzes,
Au sein des genêts roux qu'effleurent de leur feu
Les rayons désolés qui lui disent adieu,
Ton château morne, Emma! dont l'antique verrière,
Qu'embrasait le reflet d'une clarté dernière,
Du fond de l'horizon me regardait venir.

Pour toi, tu m'attendais, sachant ton souvenir
Tenace à la façon des flèches barbelées
Et que tous les efforts de mes mains affolées
Ne feraient qu'affermir en moi le trait reçu!

J'étais là de nouveau, plus lâche et plus déçu,
Attendant, sans un mot, sur les degrés du trône,
Que tu vinsses à moi, de ce pas qui pardonne.
Tu pris donc en pitié mon remords éperdu,
Tes yeux, sombres d'abord d'avoir trop attendu,
Eclatèrent du seul orgueil de leur victoire!

Ainsi ton fier logis verrait la même histoire
Traîner dans ses splendeurs un songe inexaucé,
Et de tristes ennuis troubleraient son passé.
O lendemain du rêve expiré, soir des races
Qui ramène aux amours fanés les lèvres lasses,
Sans leur rendre pourtant la fraîcheur du désir!
Le paradis perdu de l'antique plaisir
Se rouvrait, dévasté par nous-mêmes naguère,
Et, par dessus l'humaine et commune misère,
C'était l'esseulement de nos remords princiers,
Un privilège amer de pleurs inessuyés,
Les vœux trop hauts, la vaine et folle impatience,
Et tous les maux naissant de plus de conscience. »

1887.

LES ADIEUX AU BORD DE LA MER

Dieu bénisse vos soirs, reine de mes tristesses.
Nous nous étions fait mal dans toutes nos caresses;
Quels longs adieux, pourtant, nous avons échangés!

J'ai baisé dans mes pleurs vos doigts las de leurs bagues;
Tant mon cœur s'effarait devant ces pays vagues
Où les soirs les plus beaux me seraient étrangers.

Le départ attristait les mers occidentales.
Vous m'avez attiré jusqu'à vos lèvres pâles,
Sous vos cheveux royaux semés de fleurs des eaux.

Que de sanglots d'enfant dans ce baiser suprême!
Adieux, derniers adieux d'une reine qui m'aime,
J'ai bien souffert par vous dans les pays nouveaux!

Beaux pays, et parés pour une bienvenue !
Hélas ! et que m'était cette terre inconnue ?
J'y portais votre amour comme un trophée amer.

Et votre orgueil connut ces paroles bénignes :
« Que vous ai-je donc fait qui rappelle vos cygnes ?
Ah ! laissez-les, sans vous, retourner sur la mer.

Pourtant, je sens faiblir un cœur longtemps rebelle :
Celle qui vous attend est, sans doute, bien belle ?
Allez ! Mais j'en mourrai, déçue en tous mes vœux... »

O ma sœur, ai-je dit, ne parlez pas de charmes.
Je ne sais qui m'attend, et vous voyez mes larmes ;
Daignent les soirs d'été vous rendre vos aveux.

Les soirs ! pleins de rayons, de chansons et d'haleines,
Et que j'explorerai sur de mornes carènes,
Ces soirs, tristes pour moi, Dieu vous les fasse doux !

Nous nous serons aimés, pourtant, cette seule heure !
Ah ! navire trop lent, reçois un cœur qui pleure ;
Fais le soir et la mer bien vastes entre nous.

1889.

ENFANCE

Temps du regard qui rêve et des lèvres mi-closes
Où les Eldorados sont proches et certains,
Est-ce une exhalaison mourante de tes roses
Qui m'arrive aujourd'hui du fond de tes lointains?

Des frissons familiers reprennent l'âme lasse.
Et voici que mon cœur frémit comme autrefois
D'entendre, tout au loin, siffler un train qui passe,
Sous ce toit où je dors pour la première fois...

On rêvait les splendeurs d'un jardin de mystère
Derrière le grand mur qu'on n'avait pu franchir;
Une chose était-elle ancienne et solitaire?
Des légendes, bientôt, paraient son souvenir.

Les beaux lieux visités laissaient dans la mémoire
Des émerveillements de forêts et d'étangs;
Et l'on rêvait encore un pays illusoire
Avec ce qu'on savait des pays existants.

Je me suis promené dans d'étranges contrées
Dont le regret s'accroît en moi, de jour en jour;
Les yeux tombés sur moi des vierges rencontrées
M'ont planté dans le cœur le rosier de l'amour.

Les lendemains ont pu me laisser sur la grève;
Un orgueil m'est resté, malgré de vains combats :
Je suis allé si loin dans le pays du rêve
Que ceux qui m'y suivront marcheront dans mes pas.

1887.

LE VALLON

A Iwan Gilkin.

Je revois en esprit de calmes paysages
Qui comprirent jadis les soucis de nos cœurs,
Des sites distingués des souffrants et des sages
Et qui font l'âme encline à de tendres langueurs.

Ils veulent être vus à cette heure indécise
Où se dorent de soir les blonds après-midis,
Et non par ces matins qu'une brume opalise,
Et non dans la rougeur des couchants refroidis.

Il semble, ce vallon de muettes feuillées,
L'abri prédestiné des dolentes amours,
Le discret confident des plaintes alliées,
L'alcôve des meurtris qui s'aimeront toujours.

Mais c'est l'asile aussi d'un étrange silence,
Quand, parfois, les amants s'en viennent enlacés,
Et, les yeux se fuyant, rêvent d'intelligence
De renaître peut-être aux doux frissons passés...

Il les guérit d'un mal dont il connaît les causes ;
Le calme chant des bois monte dans le soir d'or,
Et les lèvres des fleurs disent de telles choses
Que leurs yeux consolés s'osent chercher encor.

1887.

LA CRUAUTÉ DU PRINTEMPS

Qui me délivrera de l'insulte des fleurs ?
Car mon cœur, aujourd'hui, promène ses malades,
Hélas ! et trop de fleurs jonchent ces promenades.

Refermez-vous, lilas que j'eusse aimés ailleurs ;
Et toi, lys, orgueilleux comme une fleur qu'elle aime,
Laisse-moi me distraire et d'elle et de moi-même.

Annoncez-vous l'enfant que je n'espérais plus ?
Oh ! parfumez, alors, la sente qui l'amène ;
Effeuillez-vous, lilas, sous les pieds d'une reine.

Mais ne me rouvrez pas de paradis perdus,
Si j'en dois cueillir seul les fleurs pour elle écloses ;
Le souris qu'elle aura me navre dans les roses.

Je veux me résigner, ô toi qui ne viens pas ;
Mais donne à mon tourment la pitié de l'absence ;
Que nul autre printemps n'évoque ta présence.

Tantôt entre mes bras, tantôt loin de mes bras,
Pourquoi fuir à jamais mon rêve qui t'implore ?
Ton fantôme trop beau m'a lassé de l'aurore.

Tes dédains m'ont brisé ; j'en châtierai les fleurs !
Je vous effeuillerai, roses des rosiers mièvres ;
Vos lèvres, trop souvent, m'ont parlé de ses lèvres.

—Le vain courroux d'enfant, que trahissent des pleurs !
Tu m'as flétri le cœur, cher cœur de l'inconnue,
Mais je n'ai pas cessé d'espérer ta venue.

1890.

LE DON D'ENFANCE

I

En quel jardin fermé me suis-je réveillé ?
Ah ! rien que les sanglots d'un cœur émerveillé !
Des mots ne diront pas ce que l'âme veut dire.

Quelle Eve m'égara vers la paix de ces bois ?
Pardonnez-moi, mon Dieu, si j'en reste sans voix :
Mon âme est une enfant, et ne sait que sourire.

Mon cœur sanglote ! Hélas ! ne le voyez-vous pas ?
Mon cœur, qu'elle a ravi, défaille entre ses bras.
Achevez mon bonheur et faite que j'expire.

II

Je n'eusse pas osé les vœux que vous comblez;
C'est trop vite rouvrir l'Eden aux exilés;
Nous ne sommes pas faits à ces grâces soudaines.

Et toi, par qui je meurs, et qui ne pleures pas,
De quel ange envoyé foulais-tu donc les pas
Quand tu m'as retiré des présences humaines?

Mais que les purs léthés de ce paradis vert
Font aisément douter qu'on ait jamais souffert,
Et que mes guérisons mêmes me sont lointaines!

III

O toi, dont les beaux yeux me regardent mourir
Sans qu'un pleur de pitié vienne les obscurcir,
Cette félicité ne t'est donc pas nouvelle?

Etrange et triste cœur que rien n'étonne plus,
Tu l'as vécu, sans doute, en des soirs révolus,
Le bonheur inconnu que ce soir me révèle ?

Ne me raconte pas quelle nuit vint après !
J'en mourrai, je le sais, sous ces calmes forêts ;
Elle me saisit trop pour n'être point mortelle.

IV

Ah ! cueille mille fleurs pour un lit parfumé !
D'autres ne s'en iront qu'après avoir aimé ;
Ils ne seront pas morts d'une mort aussi belle.

1888.

LE LYS DES VALLÉES

En moi je sens mourir un cœur prédestiné
Meurtri de tout l'amour qu'il n'aura pas donné,
Mourir, sans en rien dire, entre les mains des anges,
A la simple façon d'un enfant dans ses langes,
A la simple façon d'un tout petit enfant.

O cœur, donné par Dieu, qu'un séraphin défend,
Toi, rien ne souillera ta robe originelle !
Sois content de la seule étreinte maternelle
Dont t'environneront quelques beaux soirs d'été,
Et meurs, dans ton désir et ta virginité.
Ton abandon t'a fait orgueilleux et timide ;
C'est par lui que ta vie est si vaine et si vide,
Toi, fait pour être aimé, toi, qu'on n'aimera pas !

Maintes vierges, tes sœurs, t'eussent tendu les bras,
Comme au roi souhaité de toutes leurs pensées,
Hélas ! et tu n'as pas connu ces fiancées,
Tu n'as pas vu venir dans la paix de tes soirs
Ces pensives enfants qu'appelaient tes espoirs,
Et tu te meurs de tout cet amour inutile,
Cœur à jamais meurtri, mon pauvre cœur stérile !

1888.

L'AINÉ

Vous avez oublié le frère qui vous pleure,
Et son tremblant amour penché sur vos sommeils,
O ma sœur d'autrefois lasse de mes pareils !

Mais où sont vos fiertés d'hermine qu'on effleure ?
Et ces beaux soirs songeurs, qui fleuraient le tilleul ?
Hélas ! loin de votre âme, et je m'en souviens seul.

Car je me les rappelle avec de douces larmes.
Moi seul aurai connu l'extase des regards :
Je vous ai vu dormir en vos cheveux épars.

Quelle ombre fraîche, alors, versaient sur nous les charmes ?
Et qu'ils fleurent longtemps au fond du souvenir,
Ces rameaux que vos mains n'avaient pu retenir !

Mains frêles, mains d'infante, encor vierges d'échanges,
Et qui, lasses des lys cueillis par ce beau soir,
En l'ingénu sommeil les avaient laissé choir.

O sourire endormi d'enfant qui rit aux anges,
Souffle digne des fleurs, parfums d'un sang bien né,
Seul trésor qui tentât les songes de l'aîné !

Frêles riens qu'elle oublie, hélas ! comme on s'oublie,
Vivez dans ce seul cœur mort de son seul espoir,
Qu'il souffre bien par vous, en ses heures de soir !

Je me suis enfermé dans ma mélancolie :
Si quelqu'un de mortel vit pleurer mes vingt ans,
Ce sont de fières fleurs mortes depuis longtemps.

1890.

LE RENDEZ-VOUS

All the spirit deeply dawning in the dark of hazel eyes...
TENNYSON.

Vous croyez vivre encor, morte pour qui vous aime,
Vivre, vos lys épars et vos joyaux perdus!
Mais, puisque en votre amour vous n'êtes plus la même,
L'amour, triste et serein, dit que vous n'êtes plus.

Celle que vous étiez vous survit dans le rêve.
J'étreins ses mains d'enfant; j'écoute ses aveux.
Est-ce le même soir que ce beau soir achève?
Je pense respirer les fleurs de ses cheveux.

Les cœurs, depuis longtemps, battaient sans se le dire.
Déjà les yeux parlaient assez; déjà les voix,
Dociles à l'amour comme une bonne lyre,
Etonnaient de leur chant l'écho distrait des bois.

Mais un soir s'en venait, plus beau, plus solitaire;
De plus calmes rayons moururent sur les prés.
Nos voix qui murmuraient, qui donc les fit se taire?
Nous baissâmes nos yeux qui s'étaient rencontrés.

Ce seul regard livrait le trésor des pensées!
Vos secrets étaient miens, les miens étaient à vous.
En ce profond regard nos âmes fiancées
Avaient eu leur premier et leur seul rendez-vous.

1891.

LA MORTE

Voilà donc les baisers que tu m'avais promis!
Fuis-moi dans le trépas, sans les adieux d'un cygne,
Tu n'auras pas vaincu ce cœur qui se résigne.

Les beaux astres couchés que tes yeux endormis!
Que l'aube en était pure au jardin de mon rêve,
Et faisait bien penser au bonheur qui se lève!

Quand la mort effeuilla tes roses, m'aimais-tu?
Ah! n'importe; que les ténèbres te soient douces!
Pleines de lits de fleurs, pleines de bancs de mousses.

Plus douces que mon cœur, faible cœur qui s'est tû
Et n'osa te troubler, reine, en ta rêverie,
Mais plein d'humbles trésors qui t'eussent attendrie!

Qu'il te soit pardonné ; tu ne le savais pas.
Nul ne soupçonnera ces joyaux de mon âme ;
T'en eussé-je parlé, si tu n'étais ma Dame ?

Hélas ! ne rien trouver dont ton cœur ne soit las !
En quels songes plus beaux me fuis-tu ? Quel mirage
T'appelle ? Est-ce déjà le sublime voyage ?

Mais tu ne m'entends plus, et je t'appelle encor !
Ainsi tu m'as laissé, sans quelque mot suprême
Qui me fût doux et triste et me dît que l'on m'aime !

Ainsi, sans un adieu, dans l'ombre et dans la mort !
Et je ne sais déjà quel vent d'inquiétude
Souffle autour de mon deuil et de ma solitude.

1890.

POÈME D'AMOUR

Sa robe où tous les plis contenaient de la grâce !
VICTOR HUGO : *Ruy Blas,* Ve act.

Elle a, sans le savoir, la fraîcheur d'un matin
Qu'emplit l'agreste odeur de la sauge et du thym.

Sa candeur, sa douceur enchantent la pensée :
Elle est comme une fleur couverte de rosée!

O délices! J'envie, à chacun de ses pas,
Le gazon qui fléchit sous ses pieds délicats!

A chaque mouvement, son corps nerveux et frêle
Dévoile, semble-t-il, une grâce nouvelle;

Et le lin virginal qui vêt cet être exquis
A, pour le révéler, les plus nobles des plis.

Sa parole, comme elle, est ingénue et tendre,
Et c'est chose charmante et douce de l'entendre.

Et cependant sa voix, que voile une langueur,
Est d'un accent profond qui fait trembler le cœur;

Hélas! et quand je vois son douloureux sourire,
Mon cœur en est troublé plus que je ne puis dire.

Elle est mon mal secret, ma joie et mon émoi,
Le doux être fatal qu'on aime malgré soi :

Et je ne sais plus rien, tant mon trouble est étrange,
Que sourire, en disant à mi-voix son nom d'ange;

Et mes yeux, désormais, n'aiment plus le printemps
Que parce qu'il me fait penser à ses vingt ans.

1894.

LA CHANSON DOUCE

« Une haleine a soufflé; la lampe s'est éteinte :
La nuit, bleuâtre et tiède, entre avec sa langueur.
Un chant d'oiseau lointain, triste comme une plainte,
S'élève, par instants, dans la paix de mon cœur.

Qu'il est doux d'être au monde ! Et d'aimer ! Et d'entendre
Un aveu dérobé répondre à ses aveux...
J'ai couronné ton front d'un rameau frêle et tendre;
Les larmes de la nuit tremblent dans tes cheveux.

Rapproche-toi.... L'amour a de ces mots suprêmes
Qui ne sont point compris, s'ils ne sont dits tout bas.
Vois-tu, ma chère enfant, je sais bien que tu m'aimes,
Mais mon âme, sans eux, ne le sentirait pas.

Plus près, plus près de moi ! Tout nous sépare encore !
Qu'un soupir, une haleine, un frisson moins discret
Me livre cet aveu que la parole ignore :
Il ne sera si doux qu'au prix d'un tel secret.

O mon enfant! Les morts, qui dorment sous la terre,
Ont tout perdu, sans doute, avec l'aspect du jour...
Mais rien n'afflige tant leur songe solitaire
Que le seul souvenir de cet instant d'amour.

Je t'aime... En cette nuit, toute claire d'opales,
Où monte en frissonnant la lune à son lever,
Les fleurs qui font aimer, adorables et pâles,
Se mêlent sur ta tête aux fleurs qui font rêver.

Nous nous croyons unis, et l'amour a des ailes!
Ah! parle, parle encor! Que j'entende ta voix,
Vague, ailée, enfantine, aux inflexions frêles,
Mourir dans l'air des nuits comme un lointain hautbois.

Prolonge-s-en toujours la douce résonnance!
C'est ton cœur qui tintait dans ce frais timbre d'or.
Endors-toi... J'entendrai chanter dans le silence
Tous ces aveux passés, dont l'écho vibre encor.

.... Une haleine a soufflé; la lampe s'est éteinte :
La nuit, bleuâtre et tiède, entre avec sa langueur.
Un chant d'oiseau lointain, triste comme une plainte,
S'élève, par instants, dans la paix de mon cœur. »

1894.

SON DOUX PARLER

Son doux parler m'était une chère musique ;
Et près d'elle, et parmi la senteur angélique
Qu'épandait, ce soir-là, sa présence éthérée,
Mon cœur, tremblant, disait :
« Sœur naguère ignorée,
Et trop céleste, hélas ! pour n'être pas un songe,
Ne vous en allez pas trop vite, cher mensonge ! »

Alors, en souriant, et comme font les mères,
Elle apaisait mon front entre ses mains légères.

« Encore, ô mon enfant, cette peur enfantine ?
Mais, ton front que ridait la mémoire chagrine,
L'ai-je fait moins morose avec les mains d'une ombre ?
Un clair matin de mai se lève en ton cœur sombre :

La voix qui te console est-elle d'un fantôme ?
Si tu ne m'en crois point, ah ! respire l'arome
De ma beauté terrestre ! Entr'ouvre enfin ces tresses
Et ces voiles ! Egare, aujourd'hui, tes tendresses,
Tu n'en flétriras point la neige de mes ailes,
Par ce jeune parterre aux frêles fleurs mortelles ;
Et, tandis qu'un tel soir est sur notre vallée,
Dépense le trésor de ma beauté voilée ! »

Ainsi chantait alors la douce voix éteinte !
Et l'âme d'une enfant était dans cette étreinte.
Mais la nuit s'en venait des horizons d'automne,
S'en venait des grands bois, moins profonde et moins bonne.

1890.

LA SŒUR QUI N'EST PLUS

Et ce fut leur amour, ce doux, ce long silence.
Quand elle vit son cœur, et toute cette enfance !
A peine gémit-elle : « Hélas ! et vous aussi ? »

C'était comme un parfum des champs après les fièvres,
Ce deuil des yeux avec ce sourire des lèvres.
« Sans doute, pensait-il, des anges sont ainsi. »

Et c'était un beau soir, triste et tendre, d'automne ;
Elle s'abandonnait comme une fleur qu'on donne,
Une humble et belle fleur, quelque lys dédaigné.

Cher cœur grave, resté profond comme l'enfance,
Offensé dans ses lys et content de l'offense ;
Plus riche mille fois de ce qu'il a donné !

Cet automne allait bien, enfant, à vos simplesses,
Quand, de vos lentes mains, vous dénouiez vos tresses,
Pour mêler vos cheveux de ses dernières fleurs.

Ce fut tout votre amour, chère enfant, chère sainte,
Ce silence d'un soir en cette longue étreinte,
Rare comme ces fleurs, lointain comme ces pleurs!

1890.

HANTISE

Le vent morne du nord emplit les bois déserts.
O trouble ! Mais, perçant la plainte des hivers,
Quelle voix familière et tremblante m'implore ?

Je suis seul ; et, soudain, frôlant d'un pas ami
La chambre chère et triste où tu t'es endormi,
Ton spectre bien-aimé vient me hanter encore.

O mon frère ! voici tes gestes et ta voix !
Tes bras d'enfant tendus vers l'horizon des bois,
Hélas ! et tes appels, et tes vœux chimériques...

« Oh ! dis-tu, n'en crois pas ces neiges d'un instant !
Je sais trop, dès ce soir, quel avril nous attend,
Et je me vois déjà dans ses jardins féeriques.

Il semble que son souffle ait caressé mon front...
Quelle aube éveillera, quels vents ramèneront
Parmi nos bois en fleur nos courses fraternelles !

Le cœur, à ces pensers, vois-tu, se sent plus fier !
Oh ! laisser les cachots où m'a reclus l'hiver
Pour ce monde promis où les choses sont belles ! »

Mais je n'écoutais plus cette voix qui rêvait :
Tant je pressentais bien à ce jeune chevet
Hélas ! en ce moment, la fatale étrangère !

Si fatale, et, pourtant, les anges sont moins doux !
Et fidèle à regret au morne rendez-vous,
Et sanglotant tout bas de se savoir amère !

Cher roseau ! Mais ta voix, ta frêle et vaine voix
S'éteignait, comme en songe, en me parlant des bois...
O candeur juvénile ! O suprêmes blessures !

Et la mort achevait son travail commencé,
Tandis qu'en mon amour vainement enlacé
Tu parlais, en riant, de nos courses futures...

1891.

LE DON DES LYS

A Albert Mockel.

Respire-s-en sur moi l'odorant souvenir.
Mme Desbordes-Valmore.

Vous me voyez, ma sœur, l'âme tout éperdue,
Mais pourquoi fûtes-vous si longtemps à venir ?
Car je vous ai longtemps, bien longtemps, attendue.

Bien des soirs, trop de soirs, j'ai fixé l'avenir,
Comme un bel horizon où fleurira l'aurore ;
Vous n'aurez de mes lys qu'un plaintif souvenir.

Ce sont des jours lointains qui les virent éclore,
Ces lys fanés en moi, que vous auriez cueillis ;
Mais je vous donne un cœur qu'ils parfument encore!

Ma sœur, pure aujourd'hui comme l'étaient mes lys,
Que vous arrivez tard, douce enfant désirée !
Ma robe nuptiale a perdu ses grands plis ;

Hélas ! et la voici flétrie et déchirée ;
J'ai si souvent étreint, pour tromper mon ennui,
La vaine vision qu'évoquait la vesprée !

Ah ! c'est tard, c'est trop tard, que votre aurore a lui,
Et ce jour juvénile éclaire des ruines.
Vous voyez, cependant, si j'en suis ébloui !

Vos séraphins, mon Dieu, n'ont pas dans leurs poitrines
Ce sang qui me fait mal, ce sang qui bat trop fort,
Et vous leur accordez des faveurs moins divines !

Mais le petit enfant qu'une berceuse endort
Ne dort pas le sommeil qui suivra nos étreintes ;
Ce sommeil sera bon comme une bonne mort.

N'avez-vous entendu mon appel ni mes plaintes ?
Mon âme, désormais, contient de tristes fleurs :
Voici des lys fanés et des roses éteintes.

Et telle est, néanmoins, la vertu des douleurs !
Quelque ingénuité que mon âme ait perdue,
Ma douceur de naguère a grandi dans mes pleurs ;

Car je vous ai longtemps, bien longtemps, attendue !

1889.

L'AVEU TROP TENDRE

A Albert Arnay.

I did hear you talk
Far above singing!
BEAUMONT et FLETCHER.

Ton doux sceptre, ô Candeur, est posé sur mon âme :
Ce sont des yeux de paix qui m'ont laissé tremblant.
Une petite enfant est à présent ma Dame,
Et je la briserais en le lui révélant.

« Mon âme est suspendue à tes lèvres naïves ;
Oh ! parle encore ! oh ! dis encore les doux riens !
Que je leurre ma soif à ce rêve d'eaux vives,
Que je pense cueillir tes lys élyséens !

J'ai dédaigné pour toi le parterre et l'allée,
Et les fleurs en moisson du bocage effeuillé :
Nulle n'a le parfum de ton âme exhalée ;
Que me veulent les fleurs, quand ma Dame a parlé ?

Devant ton simple lin de madone apparue,
En rêve, le sais-tu, pour la dernière fois,
J'ai rêvé d'une enfant que son âme eût vêtue.
Mais que je t'ignorais, en ignorant ta voix !

Pourquoi te taire, enfant, et sourire ? Oh ! pardonne
Les mots qui t'ont fait mal en te parlant de toi.
Si ton cœur, en s'ouvrant, ne sait ce qu'il me donne,
Mon cœur, en l'écoutant, ne sait ce qu'il te doit.

Mon cœur, je le vois bien, te devait le silence ;
Le silence, ou les pleurs, ou tes mots délicats.
Mais un aveu trop tendre a troublé ton enfance,
Hélas ! et tu t'en vas, mon cygne, tu t'en vas.... »

1890.

LETTRE A HORATIO

Tu verras quelle enfant règne sur mes pensers;
Tu verras sa fierté douce, ses yeux baissés,
Et son silence, et sa tristesse, et son sourire,
Et tout ce que des mots voudraient en vain te dire !

Et, quand tu la verras, certes, tu pleureras.

Car je tremble pour elle à chacun de ses pas :
« Oh ! lui dis-je, gardez vos forces défaillantes
Des pierres sans pitié dont sont faites mes sentes !
Pour y mener un peu ma pâle et frêle sœur,
Que n'avais-je un gazon docile à sa douceur
Et qui n'eût pas froissé ses pieds de nouveau-née ! »
Et la vierge sourit, comme une sœur aînée,

Mais avec un si tendre et si triste regard,
Qu'il semble dire : « Hélas ! enfant, qu'il est donc tard !
Pour fouler ce gazon, que votre sœur est lasse ! »
Et ces yeux douloureux semblent me rendre grâce,
Mais je meurs du secret qu'ils n'ont pu me celer.

J'ai beau flatter son mal avec ce doux parler
Que ne veut plus comprendre une âme qui s'exhale,
« Ma sœur, ma bonne sœur ! Serez-vous toujours pâle?
Ou verrai-je un printemps fleurir votre langueur ? »
J'entends au fond de moi se récrier mon cœur :
« Mais je t'aimerais moins, si tu n'étais si frêle ! »
Tout ce qui doit la perdre est ce que j'aime en elle.
Quel charme est la tristesse, et quel philtre est la mort?
Car elle est faible et triste, et n'a que ce trésor.
Ah ! pour me la briser c'est trop d'une parole !
Ne lui parle pas ! Laisse à l'ombre qui l'étiole
Une fleur des grands bois que flétrirait le jour !

De combien de pitié se mêle un tel amour ?
J'en veux pour seuls témoins tes yeux qui l'auront vue.
Mais souviens-toi de moi, devant cette inconnue !
Songe à moi, songe à nous, et songe à nos liens ;
Fais lui doux des regards qui ne sont pas les miens.

1890.

LES NOCES INGÉNUES

A Charles van Lerberghe.

— Loin de ton front d'enfant l'inutile couronne !
Que tant de purs trésors ne me soient plus secrets !
Car tu ne sais, vraiment, quel joyau te couronne
En cette royauté de tes cheveux défaits.

Voilà tous les apprêts d'une joie enfantine.
Mais que tu cèles mal un angélique effroi !
O mon rêve tremblant d'une sœur orpheline,
Laisse-moi dénouer tes mains jointes vers moi.

— Ces mains jointes vers vous, les voici dénouées.
Savez-vous quelle folle a peur entre vos bras,
Quelle petite fille, aux lèvres enjouées ?
O mon maître, voyez ! vous ne le saviez pas.

— En tes cris virginaux une reine s'ignore.
Un songe, s'il chantait, sans doute, aurait ta voix,
La voix de jeune sœur, et que j'entends encore.
Est-ce elle qui berçait mes sommeils d'autrefois ?

— Hélas ! et je ne suis qu'une fille ingénue,
Sans autre diadème à mon front préféré
Que la frêle beauté dont vos yeux m'ont vêtue ;
Votre seule pitié m'a faite à votre gré.

Pardonnez à mes yeux ce qu'ils ont de trop tendre.
Vous n'auriez jamais su que je pensais à vous,
Mais mon cœur trop épris n'a pas voulu m'entendre !
Et j'attends à vos pieds les pardons de l'époux...

— Que ne suis-je, moi-même, à tes pieds angéliques !
Est-ce à toi, mon enfant, d'attendre des pardons ?
Ah ! tu ne connais pas tes richesses mystiques,
Et ce don d'ignorer m'est cher entre les dons.

Mais sois le lys élu qui fleure en mes vallées,
Et l'immortel trésor du pauvre que je fus !
Il t'a suffi d'ouvrir tes mains abandonnées,
Pour en laisser pleuvoir des rayons inconnus.

— Quoi ! si pauvre, et paré de la richesse même ?
Votre place, seigneur, n'est pas à mes genoux.
S'il est quelques trésors dans un cœur qui vous aime,
Je vous les abandonne, ils n'y sont que pour vous.

1890.

II

Un Chant dans l'Ombre

A Charles van Lerberghe,
le cher poète *d'Entrevisions*.

AU ROSSIGNOL

Chante!... Ton chant dans l'ombre, ô frère ailé, m'est cher :
Quand il vient jusqu'à moi, si discret et si fier,
A travers la douceur de l'ombre et du printemps,
Il me semble que c'est mon âme que j'entends!
O souvenir qui trouble et charme ! Autour de lui,
Là-bas, on sent vibrer, plus sonore, la nuit,
Et le silence même a l'air d'être attentif.
Il est mélodieux, malgré qu'il soit plaintif;
Les soupirs, les sanglots, les longs appels d'amour
Que ton sein musical exhale tour à tour,
Tout désolés qu'ils sont, ont la beauté d'un chant.

Le bocage, que baigne une clarté d'argent,
Ecoute le poème incompris de ton cœur :
D'abord, c'est le désir, son trouble et sa langueur;
L'odeur du renouveau sort du bois enchanté,

Et tu te sens mourir dans sa suavité...
Tout s'apaise : le doux musicien s'est tû.
Mais bientôt tu reprends ton hymne interrompu :
Un cri monte ! un seul cri, prolongé, palpitant,
Tel que notre pauvre âme en jette par instant.
Qui se lamente ainsi ? Ta joie ou ton tourment ?
On ne sait ; car tous deux troublent également.
Plus calme, maintenant, tu modules en paix
Ta lassitude morne ou tes tendres regrets,
Ou la mélancolie exquise des heureux.

Tes pareils, ô chanteur, ne chantent que pour eux ;
Cœur fier, effarouché par le jour et le bruit,
Tu contes à toi seul ton adorable ennui ;
Chante ; comme à l'amour, l'ombre sied à tes chants ;
La nuit s'en va ; déjà l'aube blanchit les champs
Et glisse, par degrés, jusqu'au fond des bosquets.
S'il est vrai que tu crains les témoins indiscrets,
Hâte-toi ! Tout frissonne et s'agite, là-bas ;
Ceux qui vont s'éveiller ne te comprendraient pas.

1898.

LA DORMEUSE

A George Garnir.

Au doux jardin de rêve, au parterre d'erreur,
Où croît pour ses cheveux une flore idéale,
Comme un bel enfant nu tout vêtu de candeur,
Sans effroi, s'assoupit une Eve liliale.

Or, tandis que la nuit pare de tous ses pleurs
Mon trésor ignoré qui s'endort sous ses ailes,
Je veux faire à sa grâce un vêtement de fleurs,
Un beau manteau vivant de fleurs pâles et frêles.

Ainsi, dans leur exil, dorment les anges las!
Où sont les fleurs-enfants, innocentes comme elle,
Qui n'offenseront pas ses membres délicats?
Quelle ombre les pâlit? Quel vallon les recèle?

Un sommeil ingénu t'a surprise en nos jeux.
Tandis que je te veille, ô mon enfant brisée,
La lune qui s'en va met ses rayons neigeux
Parmi tes doux cheveux emperlés de rosée.

C'est le sommeil divin des êtres vraiment purs,
Tout en exaucements, plein de rêves tranquilles!
Mais quelle vision d'Eldorados futurs
Entr'ouvre innocemment tes lèvres puériles?

Oh! que de fois, jaloux de tes songes heureux,
Interrogeant ainsi, pendant tes sommeils d'ange,
Ton visage entrevu sous tes cheveux ombreux,
J'ai cherché ton secret dans ce sourire étrange!

Etrange et beau sourire, errant sur ton sommeil,
Qui te pare pour moi de tout ce qu'il dérobe!
J'ai cherché, j'ai songé... Mais déjà le réveil
Frissonnait dans tes traits comme une clarté d'aube...

1892.

AU JARDIN

Au parterre fraternel
Clair d'étoiles virginales,
Ce soir, ô chère, un beau ciel
Luisait dans les arbres pâles.

Comme en songe et malgré nous,
Nos âmes, ce soir écloses,
Parmi les mots lents et doux,
Se parlaient d'étranges choses ;

Tandis que les vents ailés,
Chargés de parfums de fête,
Flattaient nos cheveux mêlés
D'une haleine plus discrète.

« Où vont tes rêves ? » dis-tu,
Ah ! pensai-je, que ne puis-je,
Cœur tendre et las qui t'es tû,
Lui dire ce qui t'afflige !

Soir proche et déjà lointain !
O la claire et triste aurore !
Redescends seul au jardin
Que l'absente peuple encore ;

Et cueille au rosier perlé
De la pudeur des rosées
Le bouquet immaculé
Des roses qu'elle a baisées !

1892.

ÉGLOGUE

A Louis Delattre.

I

Nous rêvions. Mais quel souffle ineffable, parfois,
Secouant sur nos fronts le rêve des grands bois,
D'un désir inconnu troublait nos heures pures?

Ivre du vent nouveau qui souffle des halliers,
Je t'emmène aujourd'hui vers les bois familiers,
Toute pâle en tes pleurs, pour les amours futures.

Ton corps chaste frémit de n'être plus secret;
Laisse, en ces matins clairs, oh! laisse la forêt
Tresser à ta beauté d'odorantes ceintures!

II

Feuilles tendres des bois, ô floraison d'Avril,
Enlacez, enlacez à ce corps puéril,
Pour le parer encore, une flore enfantine.

Mêlez tout un printemps à ses cheveux obscurs !
En leur faste trop lourd inondez ses reins purs,
Descendez avec eux sur sa grêle poitrine !

Vêtez de chasteté ce jeune et frêle corps !
Vêtez-en les plus doux, les plus tendres trésors,
Feuilles fraîches, ô frêle et première aubépine !

III

Tu voilais le jaloux secret de ta beauté :
Mais, ô chère, tes mains ne m'ont point résisté,
Et j'épèle tout bas ton frissonnant mystère.

Douces rébellions ! O combats enfantins !
Je sens bien dans mes mains se dénouer tes mains
Et, sous mes longs baisers, fléchir ta tête fière.

Je te vois bien sourire, enfant, parmi tes pleurs.
Folle qui me défends de respirer tes fleurs !
Ce sourire ignoré te livre tout entière.

IV

Reste assise parmi les bois silencieux...
Après tant de regards et d'abandons, mes yeux,
Mes yeux extasiés croient ne t'avoir point vue.

Que tes cheveux sont beaux, enfant ! Oh ! laisse-m'en
Défaire mille fois le pli souple et charmant
Et palper mille fois la merveille inconnue !

Ils sont vagues et clairs comme un or nuageux ;
Leur ombrage indécis met sur ton front neigeux
Le charme, plus troublant, de la grâce entrevue.

V

Va, mon faon ! Que j'admire, au moindre de tes pas,
Le beau geste inappris de tes pieds délicats ;
Déroule tes beautés, toi, mon vivant poëme.

Mais, oh ! reste à jamais le bonheur de mes yeux ;
Mon tendre et svelte éphèbe au corps harmonieux,
Tout en éclosions, comme le printemps même ;

Paré de sa candeur et de sa nudité !
Mais exhalant pour moi, de toute sa beauté,
Le souvenir obscur de ces grands bois que j'aime...

1892.

RÉVEIL

Un cor, ce soir d'été, chantait dans les bois verts!

Que l'Idéal est loin! Que ces jours sont amers!
J'ai dénoué soudaïn l'étreinte commencée;
Mon cœur, ainsi touché dans sa fierté passée,
S'est détourné de toi pour entendre à loisir,
Cette haleine orageuse où chantait son désir!

Car tu m'avais en vain soufflé ton indolence!
Il suffit qu'une voix, seule dans le silence,
Réveillant tout à coup mon rêve puéril,
Éclaire autour de moi tout le deuil de l'exil.
Non, je ne suis pas fait pour ce bonheur inerte!
Mon rêve d'autrefois remplit la forêt verte;
Grandi chez les plus vils, né parmi les meilleurs,
Je m'en souviens enfin, ma patrie est ailleurs!

Longtemps j'aurai subi cette ombre que la femme
Jette, quand elle veut, devant les yeux de l'âme;
Ivre de ta jeunesse éphémère, hanté
Du fantôme menteur de ta vaine beauté,
Mon cœur, distrait par toi du seul soin qui l'élève,
A désappris bientôt ses regrets et son rêve.
Tu m'avais désarmé, je n'étais plus mon roi!
Quel espoir exhalai-je, en ces jours pleins de toi,
Dont tes baisers trop doux n'aient étouffé la plainte?
Quel geste ai-je tenté, libre de ton étreinte,
Dont tes bras souverains n'aient vaincu la fierté?
Quel regard orgueilleux, que tes yeux n'aient dompté?

Mais enfin, malgré toi, je renais à moi-même!
Un chant s'est élevé de ce pays suprême
Où la fleur de ma gloire est à cueillir encor,
Et la voix orageuse et plaintive du cor
Eclate longuement, au loin, dans la feuillée,
Comme le premier cri d'une âme réveillée!
Je m'en vais donc... Pour toi, dont l'énervant amour
Aura retardé trop ce grand, ce noble jour,
O reine d'un moment! si ton cœur resté tendre,
Affligé d'un destin qu'il ne saurait comprendre,
Malgré tant de mépris, me poursuit de son deuil,
Que mon erreur au moins te reste pour orgueil!

1892.

L'ORGUEILLEUSE LASSITUDE.

A Paul Gérardy.

> Aus Freuden sehn'ich mich nach Schmerzen...
> O Königin, Göttin! Lass mich ziehn!
>
> TANNHÄUSER.

Ces jardins font penser, en leur durable été,
Aux champs élyséens qu'a visités Virgile;
Et l'onde qui les baigne est un autre Léthé.

Naguère, à voir s'ouvrir le beau vallon tranquille,
J'ai cru que tant de calme était un doux destin:
Tu le sais, ma tristesse en a béni l'asyle.

Maintenant la lueur du soir et du matin
Enchante tour à tour la paix de ma retraite;
Et tout le deuil d'antan semble un songe lointain.

Qu'importe ? Je suis las d'une immuable fête,
Las d'atteindre sans peine, enfin, à des trésors
Dont l'éloignement seul fait aimer la conquête.

Plutôt souffrir ! et vaincre, en de nobles efforts,
Quelque âpre adversité que la gloire eût suivie !
Un bonheur aussi calme énerve les plus forts.

Car ces lieux sont trop beaux ! Car mon bonheur envie
Ceux-là qui sont partis en un rêve orgueilleux
Parmi la dangereuse épreuve de la vie.

Le flot monte, en chantant, dans leurs agrès houleux !
Toujours la vision des îles d'or enchante,
Au fond des mers du soir, les grands horizons bleus.

Oh ! labourer comme eux la mer éblouissante !
Tous les pays dorés dont je serai le roi
Requièrent désormais ma force adolescente !

Libre enfin de liens, mon cœur, éclos en moi,
Va chercher sous un ciel étranger aux tendresses
Un bonheur orageux que mêle quelque effroi !...

Pourtant, bleuâtre et tiède, et pleine de caresses,
L'ombre pare à souhait la chère qui s'endort;
Les fleurs pâles des nuits s'ouvrent parmi ses tresses.

Mais c'est en vain.... Tantôt, ensommeillée encor,
Pour un plus fier destin laissant celle que j'aime,
Mes voiles s'ouvriront dans une lueur d'or.

Excédé du bonheur, las du calme lui-même,
Puissé-je, cette fois, dans le jour vaste et clair,
Appareiller enfin vers quelque exploit suprême,

Avec les vents fougueux qui soufflent sur la mer!

1893.

L'HEUREUSE ENFANCE

Mon souvenir s'en va vers ce pays plus doux
Où, dans un pur secret, j'ai grandi loin de vous!
Là, parmi la beauté des choses ingénues
Que vos plus fiers désirs n'auront jamais connues,
Etendu comme en rêve, au bord des bleus étangs
Qu'enchante le reflet d'un fabuleux printemps,
Pardonnez, âmes sœurs, à ce qui fut un songe!
J'aurais pu dédaigner le monde de mensonge
Où, parmi votre amour, l'exil est moins amer;
Et, malgré les grands yeux dont le souvenir cher
M'aurait suivi longtemps dans ce vallon suprême,
Peut-être, chère enfant, vous oublier vous-même....

C'était assez pour moi du seul bonheur des yeux;
L'aspect, le seul aspect d'un monde harmonieux
Y contentait si bien ma plus lointaine envie!
Un horizon si clair environnait ma vie!

1893.

BOIS SACRÉ

Bois sacré du laurier céleste, et vous, sommets!
Les Muses vous ont fuis; vos échos sont muets;
Le chant divin des sœurs désole au loin la grève!

« O trop aimé mortel en allé sur la mer!
La paix même des dieux pesait à ce cœur fier:
A qui veut l'action, c'est trop d'un si long rêve.

Et nous t'avions admis dans l'immortel essaim!
Las du rameau béni dont les Muses l'ont ceint,
Quel moins noble souci distrait ce front tranquille?

Malheureux qui nous fuit vers l'orageux labeur!
Ne tente pas la vie! Epargne à ta valeur,
Il en est temps encore! une lutte inutile.

Ah! reviens-nous! reviens! Les myrtes sont en fleurs!
Et, parmi les baisers, les rires et les pleurs,
Bien longtemps, comme des amantes et des mères,

Enfant! gémirons-nous, ne t'aimions-nous donc pas ?
Où fuyais-tu ? quel trouble emportait ton cœur las,
Loin des Muses, hélas! vers nos sœurs éphémères?

Mais un plus pur désir a guidé ton exil!
Ce cœur trop confiant, qu'appelle un beau péril,
Ne cherchait que la gloire aux pays de la vie!

Rentre enfin dans la paix des songes! Laisse-nous
Clore tes yeux vaincus sous des baisers plus doux,
Oublie entre nos bras une aussi folle envie.

Si ton sang a rougi les chemins de l'erreur,
Ah! qu'importe? Un Léthé d'ineffable langueur
Baigne les vallons bleus où t'ont pleuré les Muses.

Que cherchais-tu, dis-nous, parmi le peuple vain?
La lyre t'a bercé, dans un calme divin;
Là-bas gronde à jamais la vie, aux voix confuses!

Mais toi, chanteur paisible, à l'ombre de tes bois,
Silencieux pour tous, pour toi peuplés de voix,
En quel bienheureux songe, enfant, tu te recueilles!

Reviens-nous! et, fidèle au rêve familier,
Ravis le bois céleste où grandit ton laurier,
D'un chant simple et nouveau comme le bruit des feuilles.»

1893.

L'OMBRE HEUREUSE

J'évoque, sous un ciel ignoré des regards,
Au pays pacifique où des clartés sereines
Attardent plus longtemps leur doux sourire épars,
Un bois tout murmurant de sources léthéennes....

Un soupir est dans l'air!... Tout le ciel en frémit!...
Au gré de la lueur plus vive ou plus tremblante,
Le bruit mélodieux s'élève ou s'assoupit,
Si vague, qu'on dirait de la clarté qui chante.

Au loin, par les sentiers, de beaux couples s'en vont...
Au loin, par le mystère adorable des sentes,
Le charme souverain de la douce saison
Mêle plus tendrement les bêtes innocentes.

Ces cœurs adolescents s'aiment sans le savoir!
Etrangement heureux, pleins d'obscures alarmes,
Ils respirent partout, dans la beauté du soir,
Comme un pressentiment d'ivresses et de larmes.

Mais d'autres, absorbés en un songe sans fin,
A quoi sert de parler? Les choses sont si belles!
Parcourent les forêts et l'horizon divin
Comme un livre ineffable entr'ouvert autour d'elles.

Les plus sages, pourtant, les yeux clos à jamais
Au mirage incertain qui trouble leurs sœurs pâles,
Regardent défiler, sous leurs fronts ceints de paix,
Des cortèges muets de formes idéales.

Heureux qui, déjouant l'énigme du destin,
Du songe ou de la vie a préféré le songe;
Même la pureté de ce ciel enfantin,
Au prix de ses pensers, n'est qu'un divin mensonge!

L'air, vague et lumineux, du calme paradis
Où glissent, deux à deux, ces âmes apaisées,
Fait, dans l'ombre des bois, sur ces sommeils bénis,
Trembler comme un halo la douceur des rosées.

L'une d'elles, parfois, parlant, comme à regret,
Avec la voix lointaine et tendre qu'ont les ombres,
Semble vouloir livrer un peu de son secret
A la complicité taciturne des ombres.

Que dit-elle? Des mots de paix et de pitié...
Des mots calmes, hélas! tels qu'une âme fiévreuse
N'en saurait, désormais, saisir le sens altier;
Et l'on ne comprend rien, sinon qu'elle est heureuse....

Que lui sont les amants? que lui sont les aimés,
Et ces cœurs enfantins que la terre émerveille?
Le plus beau songe encore est sous les yeux fermés,
Il n'est rien au dehors qui vaille qu'on s'éveille!...

189[illegible].

ÉPITAPHE D'UN POÈTE MORT JEUNE

Toi qui lis, sur ce marbre où s'enroule le lierre,
Combien mon lot fut noble et ma vie éphémère,
O passant, ne dis pas que les dieux sont jaloux!
Mais, plutôt, bénis-les! Ils savent mieux que nous
Quel souhait nous portons dans notre âme indécise,
Et, sans nous consulter, l'exaucent à leur guise.
Je n'ai rien souhaité que l'ombre et que la paix....
C'est pourquoi, jeune encor, je dors sous les cyprès,
Et n'aurai pas laissé de trace plus durable
Que le pas incertain d'un enfant sur le sable....

1898.

JARDIN HANTÉ

A Olivier-Georges Destrée.

Entre.... L'ombre des beaux jardins est transparente.
Mais garde qu'un seul mot n'effarouche en ses jeux
Le frêle et vaporeux chœur d'ombres qui les hante :
Les songes, tu le sais, sont un peuple ombrageux.

Et bientôt tu verras, parmi les herbes frêles
Qu'emperle de clarté le doux matin naissant,
Passer et repasser des ombres fraternelles
Et, tendre et douloureux, l'Amour, divin passant.

Toutes ! Celles qu'on aime et celles dont on rêve !
Il en est qui s'en vont mêlant de chers sanglots ;
Les autres, lys fermés, semblent sourire en rêve
Au merveilleux secret qui dort sous leurs yeux clos.

Puis elles s'en iront, calmes comme ces heures,
L'une ceinte de fleurs et l'autre de joyaux ;
Celle qui les suivra, bonne entre les meilleures,
N'aura pour tout bandeau que ses cheveux royaux.

Et, tandis que les fleurs de la forêt mouillée
Fléchiront tour à tour sous ses tendres pieds nus,
Elle balancera sa tête ensommeillée
En murmurant parfois de doux mots inconnus :

« Ne fus-je pas à toi du jour où tu m'as vue ?
Ah ! souviens-toi, j'ai vu, dans l'étang rencontré
Où, penchée avec toi, je me suis apparue,
Comme un rêve de fleurs à mon front ignoré.

Tu restes, malgré toi, le fiancé d'une ombre !
Partout, présent au cœur, invisible aux regards,
Mon souvenir te suit, fidèle comme l'ombre ;
Tu n'en briseras point l'enchantement épars. »

Et, pour remémorer le charme que vous fûtes,
Au jardin de nos joies, désormais calme et clair,
Sans doute un souvenir de lyres et de flûtes,
Très vague et très léger, s'éveillera dans l'air....

1893.

LA VIE EN SONGE

A celle qui chantait.

Un génie indulgent nous rend ces heures lentes.

Tel qu'un luth effleuré par des mains indolentes,
De loin en loin, ton chant, que voile un noble ennui,
S'élève... Tendre et triste, il enchante la nuit!
Car, si le deuil de vivre attriste ta parole,
Ta voix, restée enfant, est douce et nous console,
Et le divin sanglot s'en mêle quelquefois
Au soupir plus heureux qu'exhalent les hautbois.

Une ombre transparente enveloppe les choses;
Malgré l'éloignement, la nuit, les grilles closes,
La présence des beaux jardins trouble le cœur!
Les brises de la nuit, dans leur vague langueur,
Apportent, d'heure en heure, à nos mélancolies,
Le pénétrant parfum de ses fleurs pressenties.

Pourtant, des pleurs divins scintillent dans tes yeux,
Et ton deuil se répand en mots mélodieux :
« Tout l'attrait de la vie est fait de son mystère.
Ce que vous désirez dans cet obscur parterre
Qui, si vous le voyiez, vous paraîtrait flétri,
C'est le printemps léger dont vous l'avez fleuri.
Rien de ce qu'on y voit ne vaut ce qu'on en rêve :
Car la douceur de vivre est dans cette heure brève
Où votre illusion vêt le jour qui s'en vient
Du vague enchantement d'un songe élyséen. »

1896.

EXIL

Vois ! J'apporte un butin de tristesse et d'ennui.
Un deuil est dans les voix, une ombre est dans les yeux ;
Le seul pressentiment du soir et de la nuit
Attriste au fond des eaux le bleu reflet des cieux.

Toute fleur se flétrit dans la main qui la cueille.
Pendant que tu parlais d'avenir, tout à l'heure,
Des roses s'en allaient, dans l'ombre, feuille à feuille :
Elles m'ont fait penser à la fuite de l'heure.

L'espoir, tel qu'un rosier effleuré par l'hiver,
S'effeuille, à peine éclos, dans le soir rose et bleu.
Tout passe ; l'ombre pâle est fille du jour clair ;
Même la bienvenue a le son d'un adieu.

Plus d'un péril à vaincre invitera tes armes....
Plus d'une enfant recluse en la forêt hantée
Repose, ô doux printemps, captive de tes charmes,
Heureuse, les yeux clos, non pas morte, — enchantée !

Va-t-en ! La Belle-au-bois que suscitait mon cor
Se rendormait, déçue, avec un geste las....
Respecte en ses yeux clos ton désir vierge encor ;
Aime-la, si tu veux ; mais ne l'éveille pas !

Est-il un enclos d'ombre, un jardin solitaire,
Où la main, que séduit une aussi noble proie,
Cueille sans la froisser la rose du parterre ?
Un monde où le regret ne trouble pas la joie ?

Une brise d'automne erre parmi les fleurs.
Cette heure est inquiète et vague comme s'il
Passait de grands essaims d'ombres qui vont ailleurs ;
La beauté des lointains semble parler d'exil....

1894.

LA BIENVENUE

Einschlafen, fühl ich, will das Ding, die Seele,
Und näher kommt die rätselhafte Nacht.
STORM.

« Ne t'en va pas!... J'ai peur, vois-tu, d'être sans toi!
Au dehors, il y a des fleurs et du soleil,
Je le sais bien... Pourtant, ah! comprends mon effroi,
Je sens la nuit prochaine, et mon âme a sommeil....

Si jeune! s'en aller dans l'ombre où l'on est seul!
Quand le ciel et les bois sont en fleur! Quand, le soir,
De beaux groupes d'enfants, assis sous le tilleul,
Rêveurs, parlent entre eux avec des mots d'espoir!...

Je ne leur lègue, hélas! qu'un chant inachevé...
Mais qu'importe?... Ce chant, j'y pense sans regret,
Si nul ne l'a connu, du moins l'ai-je rêvé.
Que ce qui fut secret, ami, reste secret...

Rien ne m'affligerait, d'ailleurs, en tout ceci,
Car un rêve aussi haut console ses élus,
Si je n'avais au cœur ce douloureux souci
Des visages aimés que je ne verrai plus!

Êtes-vous là, vous tous?... Quelqu'un pleure tout bas...
J'entends confusément, à travers ma torpeur,
Comme un bruit étouffé de parole et de pas...
Puis, plus rien... Le silence, et la nuit qui fait peur...»

Le silence?... Et pourtant, du fond de cette nuit
Où ses pas exilés ne plongent qu'en tremblant,
Il semble qu'une voix s'en vienne jusqu'à lui,
Dont l'appel, bien que grave, est tendre et consolant!

« Que crains-tu? D'être seul? Ah! quitte sans effroi
Ce vain, ce triste monde où l'oubli seul est doux!
Vois, ceux qui, mieux comblés, s'en furent avant toi,
T'attendent, pleins de joie, au dernier rendez-vous.

Ici tu trouveras tout ce qui rend heureux!
L'ombre et la paix... Un calme, un éternel loisir...
Et tu désapprendras tes rêves douloureux
Et ce transport amer qu'on nomme le désir!...»

1894.

UN SOIR D'ÉTÉ

Un soir d'été tombait, lorsque, superbe et lente,
Notre nef s'éloigna du rivage enchanté :
L'air était langoureux, et la brise, indolente,
Et l'ombre se dorait d'une vague clarté.

Nous nous taisions, troublés par la beauté de l'heure !
Cependant, je voyais, pâle et silencieux,
Rayonner sur tes traits la joie intérieure,
Et des larmes, parfois, scintillaient dans tes yeux....

Pourtant, nous le sentions au trouble de notre être,
Le Bonheur, ce soir-là, nous avait effleurés !
Toute chose, à l'entour, disait la douceur d'être,
Et ce chant s'épandait dans les airs enivrés.

Le rythme de la mer berçait notre paresse ;
De loin en loin, avec les parfums de l'été,
Un souffle s'en venait, lent comme une caresse :
Nous pensions défaillir dans sa suavité !...

Mais, de quelque rayon que se dorât la vie,
Nous avions trop vécu pour ne pas être las,
Hélas ! et nous goûtions avec mélancolie
Ce merveilleux instant qui ne reviendrait pas....

O navrante douceur des choses éphémères !
Clair jardin du bonheur, qui fleuris une fois !
A peine a-t-on cueilli le lys de tes parterres,
Que la fragile fleur s'effeuille sous les doigts !...

Il traîne sur les flots comme un frisson d'automne...
Mon cœur est-il joyeux ou triste ? Ah ! je ne sais ;
Mais le ciel est obscur, et la mer, monotone,
Et, malgré moi, je pense à des instants passés....

1898.

LA VAINE CONQUÊTE

— Si la paix que les bois épandent de leurs faîtes
Suffisait à combler le cœur mystérieux,
Certes! tous les vivants t'envieraient ces retraites;
Jamais pays plus doux n'a réjoui tes yeux....

Mais, quel que soit l'Eden où le présent t'exile,
O frère d'autrefois, infidèle à ses vœux,
Je ne puis oublier ton geste juvénile,
Ni la mâle façon dont tu disais : « Je veux! »

Ah! viens... Les pâles fleurs de ce jardin d'automne
M'ont troublé, dès le seuil, de leur mortelle odeur....
Qu'importent au héros la palme et la couronne,
S'il a brisé sa force en souillant sa candeur.

Là-bas, l'enclos natal t'ouvre ses promenades ;
Oublie, ô cher vaincu, le beau rêve tenté ;
Viens réchauffer ton cœur et ton esprit malades
Aux indulgents rayons de son arrière-été.

— Il me souvient... C'était, dans sa joie âpre et fière,
Un fourmillant jardin de vie et de soleil...
Fuis, ah ! fuis, étranger, si ta force t'est chère !
Ici, toutes les fleurs exhalent le sommeil....

Le sommeil et la mort.... On s'étend dans la mousse :
Un grand trouble inconnu vous fait battre le cœur ;
Puis on sent, par degrés, invincible et très douce,
Se glisser dans le sang une étrange langueur.

Je ne vois plus le monde, et la vie, et toi-même
Qu'au loin, tels qu'en un songe et combien vaguement !
Ah ! ne tente pas de me sauver, si tu m'aimes....
Tout nage, autour de moi, dans un enchantement.

Naguère, souviens-toi !... Naguère, au temps des veilles,
Tel oracle oublié nous occupa souvent ;
Tant, malgré ce que l'âme y lisait de merveilles,
Le sens, obscur et grave, en était décevant !

Ne disait-elle pas, cette parole étrange :
« Nul ne peut, sans mourir, entrer dans son Eden? »
Ah! si ton cœur s'effraye à ce fatal échange,
Regarde seulement le ciel et le jardin....

Dormir est doux... Rêver console un peu de vivre...
Mais rien, ni le sommeil, ni les songes heureux,
N'excitera jamais le désir de revivre
Chez ceux qui sont partis pars les entiers ombreux....

1894.

LES DIVINES PASSANTES

...Un essaim d'ombres passe... Il semble qu'autour d'elles
On entende parfois palpiter un bruit d'ailes
Et qu'un nimbe léger frissonne sur leur front...
L'aube vient : le silence en paraît plus profond,
Le vent, plus frais, toutes choses, plus innocentes....
Sentant le jour prochain, les divines passantes
S'éloignent deux à deux en se parlant tout bas.
Elles disent des mots que je ne comprends pas;
Mais j'entends bien, au son de leur voix familière,
Qu'elles viennent d'un monde où j'ai vécu naguère,
Et quelque orgueil, alors, se mêle à mon regret.

Une lueur de songe enchante la forêt.
Telles, se murmurant d'impénétrables choses,
Elles vont; et parfois, sur leurs lèvres mi-closes,
On croit voir s'éveiller, vague et mystérieux,
Ce sourire chargé d'inconnu qu'ont les dieux....

1897.

MÉLANCOLIE

Je ne savais, enfant, quel diadème amer
Froissait de ses joyaux vos tempes puériles;
Et, pour vous consoler, je vous montrais la mer!

« Si votre cœur troublé rêve de calmes îles,
Oh! fuyons ce rivage où vous avez pleuré,
Et laissez-vous guider parmi des mers tranquilles. »

Tel, évoquant pour vous le mirage espéré,
J'en voulais réjouir vos yeux mélancoliques,
Comme d'un paradis qu'ils auraient ignoré.

L'air lui-même était plein de présages magiques!
La brise, on le sentait, avait frôlé des fleurs,
Et les échos plaintifs, entendu des musiques.

Tout parlait avec moi des rendez-vous meilleurs!
Mais vous vous détourniez en la même pensée,
Et, bien que parmi nous, vous nous sembliez ailleurs.

Et quelle mer sereine, enfant, vous eût bercée !
Et qu'en vous pressentant, ô chère, mon Eden
Se fût épanoui devant ma fiancée !

Je m'enivrais ainsi de mon rêve enfantin :
Mais vous ne m'écoutiez qu'avec un lent sourire,
Hélas! où la pitié cachait mal le dédain.

Et, de vos mots charmants caressant mon délire :
« Laissez-moi, disiez-vous, mes songes virginaux
Et cette solitude où votre sœur expire.

Appareillez sans moi pour vos Eldorados !
Je n'y pourrais celer le deuil qui me couronne,
Et l'ombre en troublerait vos instants les plus beaux ;

De grâce ! laissez-moi mes horizons d'automne ! »
Et vous fixiez la terre où furent nos malheurs,
Comme une enfant en peine, à qui sa peine est bonne ;

Et, bien que parmi nous, vous nous sembliez ailleurs....

1890.

PROFIL D'ENFANT

A Georges Barral.

Elle marche sans bruit dans le sentier moussu
Où ses pieds longs et fins ne laissent point de trace;
Devant son pur profil un instant aperçu
On a l'illusion d'un beau rêve qui passe.

...Le soir descend, hâtif; le grand parc ancien
Frissonne; les lointains se teintent d'améthyste;
Mais le pressentiment de l'automne qui vient
Ne messied pas, il semble, à sa grâce un peu triste.

Elle a beau se voiler, pudique ainsi qu'un lys;
On sent bien, malgré tout, qu'elle est exquise et fine;
Le tissu qui la vêt a de ces nobles plis
Où la beauté du corps féminin se devine.

Mais, comme elle est très jeune, encor presque une enfant,
Son charme ne va pas sans quelque gaucherie;
Il est doux de la voir, autant que décevant,
Car cette fleur si fraîche est à peine fleurie.

C'est un vierge cristal qui tinte dans sa voix;
Mais elle est nostalgique autant qu'elle est suave,
Et j'ai pensé souvent aux reines d'autrefois
En écoutant le son de sa parole grave.

Son sourire ingénu cache des profondeurs;
Une part d'elle-même y subsiste secrète;
Un savoir si subtil s'y mêle à des candeurs
Qu'on ne sait s'il enchante ou bien s'il inquiète.

Ses yeux surtout, ses yeux tendres et dédaigneux
Laissent notre pauvre âme étrangement troublée;
De merveilleux secrets transparaissent en eux;
Ils ont l'éclat très doux d'une lampe voilée . .

1896.

LE VOILE

Ton âme, qu'environne un virginal secret,
Transparaît, malgré toi, dans tout ce qui la vêt!
Tes yeux ont beau mentir, tes lèvres ont beau feindre,
Tout ton être ingénu, mal fait à se contraindre,
A beau, pour me celer ce que l'on voit toujours,
M'éviter et me fuir en d'innocents détours;
Ta candeur éblouit sous ce voile profane,
Et, quels qu'en soient les plis, leur ombre est diaphane!
Parle! Laisse à ton gré, dans l'air émerveillé,
Tinter ce pur cristal que nul deuil n'a fêlé;
Mais ne crois pas, pourtant, jalouse de toi-même,
Me celer par des mots l'aveu d'un cœur qui m'aime :
Il n'a pas de secret que ta voix n'ait trahi;
Quand tu me dirais non, ta voix me dirait oui.
Car tout parle chez toi! Ta grâce juvénile
De tout ce qui la trouble est un écho docile,
Et l'on voit frissonner, telle qu'une clarté,
L'âme, vague et divine, à travers ta beauté!...

1893.

L'INEFFABLE REGRET

Cette enfant, je l'aimai lorsque j'avais vingt ans :
Quand elle s'en venait dans l'aube et le printemps,
Ils semblaient un reflet de sa grâce adorable.

Hélas ! et maintenant que tout cela n'est plus,
A quoi m'intéresser, sinon aux jours vécus ?
J'ai pour toute fierté ce regret ineffable.

Ne fût-ce qu'un instant, j'ai senti, sous ses yeux,
Ce mal, si doux au cœur, qu'il fait envie aux dieux ;
Et ce seul souvenir est beau comme une fable....

1897.

L'ADIEU SANS PLEURS

I

J'écoute murmurer l'or voilé de ta voix :

« M'aimais-tu ? Si ton cœur, tendre comme autrefois,
S'en retourne demain vers celle qui te laisse,
O mon ami perdu, que ce soit sans tristesse !

Il ne faut point pleurer ce qui finit un jour.
Nul encor, dans son vol, n'a pu fixer l'amour :
Il unit à son gré les rêves et les charmes ;
Mais le divin passant qui ne voit point nos larmes
En brise quand il veut le chaste rendez-vous.
Que je ne sois pour toi qu'un souvenir très doux !
Une ombre aura passé.... D'autres viendront peut-être....
Mais celle-là, du moins, n'a pas troublé ton être,

Et portait, pour tout philtre, en ses regards lointains,
Un peu de la clarté des immortels matins.
Songe que, si je pars, c'est que l'âme est ailée ;
Hélène n'est pas morte : elle s'en est allée;
Et tu refouleras dans ton cœur attristé
Les pleurs, qui font injure à sa sérénité....»

II

La forêt solitaire est pleine de passants.
Parfois, au vent que font leurs ailes, je pressens
Des chœurs d'esprits en peine et d'âmes voyageuses.

La lune, cette nuit, verse confusément
Son jour, mystérieux comme un enchantement :
Les clairières des bois en sont toutes neigeuses.

Tout s'est tû, désormais, hors l'écho de ta voix.
Et j'écoute chanter, dans le calme des bois,
Ces mots tendres, tombés de tes lèvres songeuses....

1893.

LA DAME D'AUTREFOIS

« Souviens-toi ! Ce jour-là, j'ai cru qu'un bon destin
M'amenait par la main la sœur jadis promise ;
Tant notre rendez-vous fut un songe enfantin !

Que sais-je ? Le printemps, qui passait dans la brise,
Et tout ce qu'elle avait de frais et d'innocent
Ont fait durer longtemps l'adorable méprise.

Une fleur des talus, qu'on respire en passant,
A la suavité de ces instants propices ;
Et ceux qu'ils ont distraits sourient en y pensant !

Que m'importent l'aurore et le printemps complices ?
Si l'Amour souverain ne nous a pas comblés,
Ah ! nous aurons du moins respiré ses prémices !...

Tout change.... Au souvenir des beaux jours en allés,
Je sens auprès de toi croître ma solitude :
Nos destins, bien qu'unis, ne se sont pas mêlés! »

Mais elle, déjouant ma vaine lassitude
D'un regard sans colère à ces adieux ingrats,
M'entourait malgré moi de sa sollicitude.

« Va! » disait-elle enfin. « Mais, si ton cœur est las,
Ne crois pas à ton gré changer ce qui demeure.
Quels que soient tes adieux, je n'y répondrai pas. »

Car, malgré les adieux, l'Amour aurait son heure!
Et voici qu'attestant son éternel pouvoir,
La Dame d'autrefois rentre dans sa demeure.

Belle comme à souhait, belle comme l'espoir!
Et résumant pour moi, dans ses grands yeux étranges,
L'irréparable éclat de ce dernier beau soir!

« Naguère, me dit-elle, enviés par les anges,
Nous avons échangé nos cœurs silencieux;
Tu ne changeras rien à ces divins échanges.

Ai-je en vain dédaigné l'exil et les adieux?
Reconnais, malgré toi, que ton âme était folle :
Ma force reconquise éclate dans tes yeux. »

Elle parle, et voyez! tandis que sa parole
S'élève comme un chant dans le soir cristallin,
Mes rêves d'autrefois lui font une auréole.

O forêts d'où s'en va l'éblouissant déclin!
Tout tremblant malgré lui d'une joie ingénue,
Mon cœur exhale ainsi l'aveu dont il est plein :

«Est-ce toi que j'aimais? ou bien quelle inconnue
Trouble si doucement le pauvre qui la voit?
Je pensais t'oublier et ne t'ai point connue.

Que ton cœur offensé pardonne à tant d'émoi!
N'es-tu pas douce et fière? Et toute liliale?
Je le sens aujourd'hui, je n'ai pensé qu'à toi.

Seuls tes cheveux ont ceint ma couronne idéale.
Confondant désormais mon rêve et ta douceur,
Tu t'établis en moi comme une enfant royale.

O seule aimée! Ainsi, tandis qu'un vent d'erreur,
Insensé, m'éloignait de ta beauté cachée,
Tu m'as suivi sans crainte, avec des yeux de sœur,

Car, même en te fuyant, c'est toi que j'ai cherchée! »

1892.

LE VŒU COMBLÉ

I

En vain Eldorado surgit des mers! En vain,
Plein des parfums ailés d'un renouveau sans fin,
Un vent mélodieux souffle vers l'île heureuse!
Détournant, malgré lui, sa tête langoureuse
De ce monde inconnu, suave et parfumé,
Il pense aux délaissés, il pense au plus aimé!
Et devant ce pays de rêve, au seuil de l'île
Idéale, où l'attend un bonheur si tranquille,
S'étonne tristement de n'être pas comblé....

« Oh! dit-il, en sondant, d'un regard exilé,
L'orient, déjà sombre, où pâlit son sillage,
A quel trouble nouveau mène un si long voyage?
Pourquoi vous ai-je fuis, vous tous? Quel vœu hautain
M'a fait chercher sans vous ce paradis lointain?
Quel arrêt m'a banni sur ce rivage extrême?

Hélas! j'ai voulu fuir! Nul autre que moi-même
Ne m'a fait de l'exil un si cruel destin!

Seul mon cœur m'a troublé! Seul un rêve enfantin,
Un rêve, et rien de plus, tu le sais, toi, mon frère,
Ornait ces horizons d'un mirage éphémère!
Je m'exilai.... Vous tous, en des adieux sans pleurs,
Acclamiez, ce soir-là, mon vaisseau tout en fleurs;
Toi seul, de qui mon cœur n'a voulu rien entendre,
Tu m'as suivi de loin d'un regard triste et tendre....

Oh! ne repousse pas un cœur trop châtié,
Et qui, dès à présent, ne veut que ta pitié!
On se fait de l'amour lui-même, une habitude :
Hélas! Il m'a suffi d'un peu de solitude
Pour sentir, à jamais, combien tu m'étais cher! »

II

« Le soir, triste et trop beau, s'élève sur la mer.
Là-bas, c'est l'heure... Hélas! comme autrefois, sans doute,
C'est toi le plus discret, et c'est toi qu'on écoute.
J'y pense maintenant d'un cœur mal résigné :

Un charme grave et tendre est dans ta voix d'aîné !
Là-bas, vous vous aimez ! Là-bas, l'âme, autour d'elle,
Sent errer, même seule, une âme fraternelle.
Mais un regret si doux rend l'exil plus amer,
C'est en vain que mes yeux s'égarent sur la mer.
Je le sais, je le sens.... Mais en moi tout s'écrie :
Qu'on est seul, loin de toi ! Que cette île fleurie
M'offre d'étonnement, de tristesse et d'effroi !
De quel élan meurtri le cœur s'en va vers toi ! »

1892.

ARRIÈRE-ÉTÉ

Que je voudrais, ton bras appuyé sur le mien,
M'en aller lentement par un parc ancien!
Tu sourirais avec une exquise indolence;
Tes mots dits à mi-voix auraient, dans le silence,
La grave inflexion de ceux-là que jadis
Une âme virginale et tremblante m'a dits....
Nous irions pas à pas, savourant l'heure brève;
Après tant d'amoureux nous ferions le beau rêve
Dont les hommes toujours ont bercé leur ennui....
La nuit d'été viendrait, la tiède et calme nuit;
Et nos cœurs sentiraient, devant son grand mystère,
A quel point, quand on aime, il est doux de se taire.

1897.

LE CŒUR MÉCONNU

I

J'ai méconnu, naguère, un cœur si généreux
Que ce souvenir seul m'empêche d'être heureux !

Dans quel beau livre clos ma vie était écrite !
Une communion de sentiments d'élite,
En ces instants perdus, nous unissait toujours !
Aimer était bien doux, mais mêler ses amours !
Se bercer d'un beau rêve était digne d'envie,
Mais partager à deux le rêve de sa vie !
Mon rêve était le sien, mes vœux étaient ses vœux,
Et nous n'avions qu'un cœur, bien que nous fussions deux !

II

Nuls mots n'exprimeront cette entente idéale.
Car la pudeur étrange et presque virginale

Qui présidait toujours aux entretiens charmants
Prêtait un prix suprême à nos épanchements.
Nous nous mêlions en vain dans toutes nos pensées :
Un accord si discret les avait fiancées
Que nul lien, vraiment, ne semblait les unir !
Je m'en allais.... Hélas ! loin de m'en retenir,
Loin, enfin, d'invoquer, en cet instant suprême,
Cette prochaine absence, amère quand on aime,
« Allez, disait l'ami trop tendre, et qu'un beau jour
Fête votre arrivée en ce nouveau séjour !
Puissiez-vous être heureux, là-bas ! Puissent les rêves
Dont le lointain reflet dore à vos yeux ces grèves,
Etre exaucés, enfin, au gré de vos désirs,
Et qu'une paix divine enchante ces loisirs ! »
Nul regret n'effrayait tant de sollicitude !
Rien ne devait troubler en son ingratitude
Cet oublieux bonheur d'un cœur aimé qui fuit !
Aveugle que j'étais ! Je le sais aujourd'hui,
La bouche disait : va ! Le regard disait : reste !

Ah ! qu'en puis-je ? Et pourquoi cette bonté funeste ?
Dissipant d'un seul mot un songe puéril,
Il fallait m'arrêter au bord de mon exil.
Mais non ! Malgré ces yeux dont la douceur m'implore,
Fuis, disais-tu. — J'ai fui. Mon cœur en pleure encore....

1892.

DÉLAISSEMENT

Je rouvre tristement tes lettres de naguère ;
Tu m'écrivais alors, ô douceur éphémère !
« Nous croyons être seuls ; une âme pense à nous.
On échange de loin des mots discrets et doux ;
Dans tes aveux écrits j'entends ta voix qui tremble,
Malgré l'éloignement, nous nous sentons ensemble. »
Qu'une amitié si tendre est un cruel souci !
O mon ami lointain, tu n'avais pas senti
Quel besoin de caresse et de sollicitude,
Me détournait vers toi, sous tant d'inquiétude.
Car ce n'est pas assez qu'on m'aime ! Un rien détruit
Ce temple frêle et clair que l'amour a construit.
Il faut qu'à chaque instant une pitié voilée
S'en vienne rassurer cette âme désolée ;
Et mon cœur se résigne, en gémissant tout bas :
« S'il me connaissait mieux, il ne m'oublierait pas. »

1892.

LASSITUDE

Le soir, qui verse en nous le découragement,
Descend, plus sombre d'heure en heure, sur les routes :
J'hésite.... Je suis las.... Si tu m'aimes vraiment,
Ne me laisse pas seul, de grâce, avec mes doutes.

Mais garde-toi pourtant, ami, de me parler !
Car mon cœur est de ceux qu'une présence aimante,
Si moroses qu'ils soient, suffit à consoler ;
A défaut de la voir, c'est assez qu'il la sente....

...Ou plutôt, non ! Dis-moi que tout n'est pas perdu ;
Que, jusqu'en cet instant de disgrâce suprême,
L'avenir s'offre intact à tout cœur résolu ;
Hélas ! et, si tu peux, fais-moi croire à moi-même !...

1896.

PORTRAIT

A Albert Giraud.

Il est coiffé d'un casque en forme de chimère :
La gloire d'un destin qu'il pressent éphémère
Fait sourire à la fois l'allégresse et le deuil
Sur sa lèvre d'enfant, que crispe un pli d'orgueil.
Il sait l'inique arrêt qui pèse sur sa race ;
Inégal à ses vœux, déçu dans son audace,
C'est en vain qu'il dépense en travaux radieux
Les jours trop mesurés que lui donnent les dieux.
La trace de son pas est sur toutes les routes ;
C'est lui, dont le regard conjure les déroutes ;
Trésor, caché dans l'antre, et vierge, dans la tour,
Les plus nobles butins l'ont requis tour à tour.

Le voici tel qu'il fut, fier et même un peu sombre :
Déjà la nuit qui vient le nimbe de son ombre ;

Trop beau pour n'être pas de ceux qui mourront tôt,
Il songe quel laurier fragile fut son lot,
Quel éblouissement éphémère et splendide
Emplit tous les instants qu'il prit au sort avide.
Mais, bien qu'il soit vainqueur, il n'est point triomphant :
Un cœur tragique et haut battait en cet enfant ;
Il compare en esprit son trophée à son rêve ;
Et, jetant loin de lui le vain fardeau du glaive,
C'est d'un front détaché, fier et presque hautain,
Qu'il daigne, en roi qu'il est, accueillir son destin.

1896.

L'ASILE

Mon heure est là. Le soir est tombé sur ma vie.
Abdiquant, sans regret, mon héroïque envie,
J'ai regagné, du pas résigné des vaincus,
Le seuil, aimé trop tard, où nul ne m'attend plus.
Dans le ciel clair et froid court un frisson d'automne;
Parfois, interrompant la plainte monotone,
Le grand appel perdu que jette un cor lointain
Me fait, languissamment, sourire à mon destin....

Mais tout est dit. Plus rien ne me trouble, à cette heure,
Que le pressentiment de la chère demeure.
Elle est là : je la sens plus que je ne la vois.
La douceur de la lune, éparse sur les bois,
Voile de plus en plus cet heureux coin de terre
D'un indicible attrait de paix et de mystère;
Dans l'air, autour de moi, passe un conseil d'oubli;

Je ne sais quoi de bon, de grand, de recueilli,
Pénètre davantage, à chaque pas vers elle,
Mon âme, où gronde encor l'ancienne querelle.
Qu'importent désormais les orages d'été ?
Elle savoure enfin le calme souhaité,
Toute tremblante encore à la seule pensée
D'un monde où les plus doux l'ont mille fois blessée.

1895.

LA COURONNE

Flumina amem sylvasque inglorius...
VIRGILE.

J'ai revu ma forét, captive des hivers,
S'éveiller mollement à de tièdes haleines :
Déjà, dans l'air plus bleu, les grands arbres sont verts
Et le parfum des bois s'exhale vers les plaines.

C'est un bonheur antique et toujours inconnu :
Mon cœur, mon simple cœur tremble devant ces choses !
Tout perlé de rosée, un feuillage ingénu
Palpite, ce matin, sur mes forêts écloses.

O Muses ! si l'écho d'un amour si profond
Lui survit, grâce à vous, dans mes chansons prochaines,
N'offrez point d'assouplir aux rides de mon front
L'indocile rameau des lauriers ou des chênes.

Les feuilles s'entr'ouvraient, frêles comme des fleurs!
Oh! qu'un léger rameau de ces feuilles tremblantes,
Où la froide rosée aura laissé des pleurs,
Couronne à tout jamais mes tempes indolentes!

A de plus mâles fronts, les orgueilleux bandeaux.
Puissé-je, sans renom, vivre loin de la vie,
Et rentrer, tout entier, aux limbes virginaux,
D'où mon âme d'enfant n'était jamais sortie.

1892.

PRIMAVERA

Dans le soir sérieux, dans le soir violet
Où le beau jour vécu laissait un pur reflet,
Je ne sais quel frisson de feuilles nouveau-nées
Environnait tantôt nos têtes inclinées,
Ni quelle obscurité pleine d'éclosions,
Tombée autour de nous, pendant que nous rêvions !

Sans doute, mille fleurs éphémères et douces
Nous souriaient dans l'ombre, au sein des jeunes mousses,
Et, par le soir propice et lourdes de ses pleurs,
Les feuilles s'entr'ouvraient, plus frêles que des fleurs !
O jeunesse ! Et là-haut déjà gonflés de sève,
Les arbres qu'éveillait autour de notre rêve

Le souffle délicat du printemps renaissant,
Déployaient, en tremblant, leur feuillage innocent,
Et le premier frisson d'une forêt fragile
Montait, en murmurant, dans la clarté tranquille.

1892.

AU PAYS DU CALME

A Arnold Goffin.

Ce soir même, idéale et lointaine, une voix
Chante confusément, parmi ma rêverie,
Qui, pleine des frissons de la mer et des bois,
Trouble comme un écho perdu de la patrie.

« ...Là-bas, dans la lueur adorable de l'air,
Loin de vos troubles vains, loin de vos bruits profanes,
Le souffle éolien qui monte de la mer
Balance, en murmurant, les arbres diaphanes.

Entre, oublieux du monde, en ce divin loisir :
Les instants sont plus doux, les heures sont plus lentes;
Ton âme est-elle triste ? As-tu quelque désir ?
La joie au front fleuri s'avance par les sentes.

Rien n'en trouble jamais le calme merveilleux !
Et les jours et les nuits ont des clartés égales,
Et la lueur du ciel descend vers les flots bleus
Comme un ruissellement de perles et d'opales.

Et ces soirs violets et ces matins nacrés,
Pleins de rayons tremblants et d'ombres incertaines,
Dérobent à demi, sous leurs voiles sacrés,
D'harmonieux vallons où chantent des fontaines.

Es-tu las ? Étends-toi dans les gazons épais.
Les arbres musicaux, où pleure un vent des grèves,
Secoueront sur ton front, avide de leur paix,
Le bienfait d'un sommeil que peuplent de beaux rêves.

Dors à ton gré ! Pourtant, si ton cœur sans détour,
Malgré tant de beauté, s'offense du mensonge,
Rouvre aux clartés du ciel tes yeux épris du jour :
La nature elle-même est belle comme un songe....»

1892.

LE CŒUR EN DÉTRESSE

Plains-moi ! Rien ne fait mal comme une âme trop tendre.
Un jour, tu le sais, las d'espérer et d'attendre,
Consumé par moi-même et meurtri par autrui,
Ainsi qu'un prisonnier fuit sa prison, j'ai fui !
Où fuir ? Ah ! vers un lieu tranquille, où tant de flamme
S'éteignît, où la paix pût rentrer dans mon âme ;
Vers votre calme, ô champs, vers ton ombre, ô forêt ;
Que m'importait, pourvu que le lieu fût secret,
Que, las de tant d'élans refoulés en moi-même,
Je m'y sentisse enfin loin de tout ce que j'aime
Et seul !
Infortuné, qui crois aux solitudes !
Quel être généreux est sans inquiétudes ?
Il n'est rien, dans ces bois où tu fuyais ton cœur,
Qui, loin de l'apaiser, n'ajoute à son ardeur.
Qu'un espoir douloureux t'égare dans leurs sentes :
Vois les grands yeux levés des bêtes innocentes,

Ecoute, si tu veux, la plainte des oiseaux;
Hélas! tout ce qui vit, les feuillages, les eaux,
L'air même, tout palpite, et te trouble, et t'appelle!

Ne pouvoir t'embrasser, Nature fraternelle,
Pressentir seulement ton grand cœur ingénu,
Et lui parler toujours un langage inconnu!

1895.

LE LAC

Quel charme est dans son onde où le ciel se reflète?
Quand j'allais le quitter, quelle douceur secrète
M'a penché trop longtemps au bord de son miroir
Où le scintillement de l'étoile du soir
Se mirait, plus lointain et plus doux, comme en songe?
D'où vient que, loin de lui, le charme se prolonge
Et laisse dans le cœur cet immortel regret?
Ah! sans doute, beau lac, un merveilleux secret
Repose, loin des yeux, sous ta nappe profonde?
Quelle fée a jeté son anneau dans ton onde
Pour que ceux qui l'ont vue en restent enchantés ?...

Je ne sais.... Depuis lors, des sites plus vantés,
Jardins clos d'Orient ou golfes d'Italie,
Ont parlé, tour à tour, à ma mélancolie :
Si beaux qu'ils soient, mes yeux n'ont pas voulu les voir....

Les malheureux que ronge un amour sans espoir
Mettent tout leur bonheur dans une image vaine.
Certes, c'est une peine étrange que ma peine!
Pourtant, à ces seuls mots, ceux-là m'auront compris,
Car ils portent en eux le mal dont je languis.

1898.

NATURE

> Comme l'âme rentre aisément dans sa patrie primitive, dans l'assemblée silencieuse des grandes formes, dans le peuple paisible des êtres qui ne pensent pas !
>
> H. Taine.

Lentement, le soir vient ; l'heure est charmante et grave.
Triste et doux, le coucou jette dans l'air suave
Ses deux notes, qu'emplit la langueur du printemps ;
Et les grands pins, qu'un souffle effleure par instants,
Tremblent avec un bruit profond de mer lointaine.
Hors cela, tout se tait.
Je vais, le cœur en peine.
Une ombre peu à peu descend sur mes sentiers ;
J'en suis, avec lenteur, les détours familiers ;
Et leur calme est bientôt si grand, leur solitude
Est telle que je sens ma propre inquiétude
Se fondre dans la paix de ce site ignoré.

Au levant, le soir vêt d'un brouillard azuré
La ligne sinueuse et svelte des collines;
Elles dressent là-bas leurs silhouettes fines;
Le manteau de forêts dont leur faîte est chargé
Transparaît à demi sous le voile léger.
Tout est vague. La forme idéale et divine
Des choses se voit moins qu'elle ne se devine,
Et l'œil se réjouit de leur suavité.

A les voir, on revit dans le monde enchanté
Des êtres, entre tous heureux, qui n'ont point d'âme;
Ils possèdent le calme et l'oubli que réclame
D'un cri si désolé notre cœur anxieux,
Et ce don souverain les met au rang des dieux.
A cette heure surtout, où la nuit printanière
Enchante l'horizon, la forêt, la bruyère,
L'obscur esprit du lieu me domine à son gré;
Et c'est avec un trouble ineffable et sacré
Que je sens croître en moi le désir qui m'enivre:
Ne pas penser! Ne pas vouloir! Ah! ne pas vivre!...

1896.

III

Les Matins Angéliques.

A M. Ernest Verlant,

Directeur des Beaux-Arts en Belgique,
critique et penseur subtil.

LES MATINS ANGÉLIQUES

A Ernest Verlant.

Gesegnet, wer im Glauben treu :
Er wird erlöst durch Busse und Reue...
TANNHÄUSER.

L'aube s'en vient enfin, candide, inattendue.
Avec son grand frisson, on sent dans l'étendue
Courir l'étonnement ingénu du réveil.

Il a donc fui, le long, le douloureux sommeil !
Je me dresse, tremblant et chancelant, comme ivre,
Et, bien que tout meurtri, ravi, du moins, de vivre,
Et mon âme s'exhale en cet humble souhait :

« Me voici faible et nu, tel que vous m'avez fait,
Et, pour comble de deuil, tout transi par le doute.
Le pauvre qui s'assied sur le bord de la route,
Las d'aller devant lui dans l'ombre et dans le froid,

S'il me voyait, peut-être aurait pitié de moi.
Vous le savez, j'ai fui votre seuil, ó mon père;
J'ai fait plus : m'enfonçant dans la terre étrangère,
J'ai gaspillé vos biens, renié votre nom;
Il n'est pas de péché, pas de perversion,
Dont mon cœur dévasté ne porte en soi la trace,
Hélas! et j'ai ri, moi, pécheur, de votre grâce.
Et pourtant, aujourd'hui comme aux jours d'autrefois,
Votre grâce est visible en tout ce que je vois.

Je suis comme un fiévreux qui sort d'un mauvais rêve.
Est-il bien vrai, Seigneur, que votre aube se lève?
Hélas! j'ai si longtemps tâtonné dans la nuit
Que j'ose à peine croire au jour qui m'éblouit.
Pardonnez, si mes yeux sont si faibles encore....

Pourtant, autour de moi, tout le dit : c'est l'aurore!
Le jour grandit; j'en sens la douceur sur mon front;
Avec lui, peu à peu, s'épand dans l'air profond
Une vibration grave et lente de cloche;
Puis d'autres, à leur tour, montent de proche en proche,
Et tout le ciel s'emplit de leurs chants argentins.

Mais écoutez! Voici l'hymne des pélerins....
Il vient; ce n'est d'abord qu'une plainte lointaine;

On ne sait où, là-bas, une âme dit sa peine,
Ses remords, sa faiblesse et son indignité.
De pas en pas, tandis que grandit la clarté,
Elle s'approche ; et rien, dans ce matin d'automne,
N'égale en abandon ce sanglot monotone.
D'autres, plus douloureux encore, peu à peu
S'y joignent ; et ce chant monte dans le ciel bleu,
Navrant comme l'appel de la détresse humaine.

Mais, ce matin, la vie apparaît trop sereine ;
Il y a trop de joie et de pardons dans l'air !
Je sens, en écoutant ce douloureux concert,
Je ne sais quoi de calme et de bon qui s'y mêle :
La foi simple, l'amour contrit, l'espoir fidèle
Y font entendre peu à peu leur humble voix.

Vous avez eu pitié, Seigneur : j'aime et je crois.
Si vous ne portez pas en vain ce nom de père,
Achevez votre ouvrage, et faites que j'espère.... »

1897.

LA VENUE

A Franz Ansel.

Celle qui, si longtemps, fut un songe est venue....
Le verger n'est fleuri que pour sa bienvenue;
Et la neige des fleurs ne jonche les sentiers
Que pour faire un tapis virginal à ses pieds.
Douce comme le jour, pure comme l'enfance,
Celle qui fut un songe est venue en silence
Dans le rayonnement de sa simplicité!
La voici : comme fait un hôte souhaité,
Elle entre sous mon toit, naïve et familière;
Mais ses petites mains m'apportent la lumière,
Et mon cœur la bénit comme un ange envoyé.

Elle a pour compagnons l'Amour et la Pitié;
L'un sourit, l'autre pleure, et tous deux ont des ailes.
L'Espoir suit, jeune et beau, le front ceint de fleurs frêles;
Et l'enfant, que couronne un nimbe de douceur,
S'avance au milieu d'eux comme une jeune sœur.

1898.

L'ANGE DES PARDONS

Vous qui m'êtes venue en cet exil des cieux
Où ma faiblesse, en vain, luttait contre elle-même,
Quel ange des pardons se révèle en vos yeux ?

Vous pleuriez, n'est-ce pas, sous votre diadème ?
Est-ce pour mon néant que vous m'avez aimé ?
Mon cœur reste sans voix devant ce don suprême.

J'ai souffert trop de nuits, et tout est consommé.
Qui n'oublierait, pourtant, la fièvre et l'agonie,
Sous le manteau de fleurs dont vous m'avez semé ?

« Les cieux, déclos pour vous, ont vu votre insomnie.
Pourquoi désespérer, enfant, comme autrefois,
Parmi cette douleur que vous avez bénie ?

Vous fûtes longtemps seul, hélas! en d'humbles croix.
Ecoutez, à présent, des berceuses fidèles,
Tout le soir printanier qui chante dans ma voix.

Dormez! Et vous, Seigneur, avant les croix nouvelles,
Accordez le sommeil à mon frère brisé,
Ah! Seigneur, un sommeil éventé par des ailes. »

Et vous êtes partie, après un long baiser,
En laissant, après vous, des rayons de vos nimbes
Sur ce front de douleur, maintenant apaisé,

Ma sœur, ma sœur d'en haut, descendue en mes limbes!

1889.

RÉDEMPTION

« Des fleurs, mon Dieu, des fleurs ? Suis-je donc pardonné ? »
Et voyez ! Le soleil, convalescent lui-même,
Se pose, tiède et doux, sur l'enfant étonné.

Le poète du simple et suave poême !
Il suscita pour lui ce clair printemps du Nord,
Des fleurs, de pâles fleurs, toutes les fleurs qu'il aime.

O jardin oublié, mais qui fleuris encor,
Fais souffrir, fais aimer à ce doux solitaire
Des linges qu'ont glacés les sueurs de la mort.

L'enfant, seul dans son mal, se souvint de la mère ;
Seul, hélas ! seul toujours, sans qu'une femme en pleurs
Ecartât les cheveux de cette tête chère

Pour un muet baiser, tel qu'en donnent les fleurs!
Seul en ce long sanglot des mêmes insomnies
Sous des anges penchés qui pleurent un des leurs.

Qu'elles sont loin, ces nuits, ces nuits pourtant bénies.
Ecartez les rideaux : que le soir est donc pur!
Les claires voix d'enfants disant des litanies!

Et le convalescent, ivre de tant d'azur,
Se rappelle, à présent, mille choses éteintes,
Tout l'orgueil expié dans un tourment obscur.

Les yeux longtemps baissés des anges et des saintes
Peuvent s'ouvrir enfin sur un frère rendu.
Plus rien que d'enfantin dans ses dernières plaintes :

« Mes lèvres ont péché; vous m'avez entendu.
Vous fûtes doux, Seigneur, à mon cœur qui s'ignore;
Me voilà dans l'Eden que je croyais perdu.

Mais je suis faible encore, ah! je suis faible encore. »

1889.

ROYAUTÉ

Il est tard ; un fiévreux pleure, en ses nuits impures :
« Seigneur, ah ! qu'une enfant m'offre des grappes mûres,
Qu'elle fasse à ma soif le don d'un verre d'eau.

L'eau des sources ! les fruits d'un jardin qui soit vierge !
Et qu'elle attarde un peu ses fraîches mains de vierge
Sur ce front souverain que brûla son bandeau. »

Triste bandeau royal, et sur quelle humble tête !
Sentez-vous des respects dans la nuit inquiète ?
Voici le roi des beaux pays qui ne sont pas.

« Oh ! les étoiles dans les arbres ! les eaux pâles !
Est-ce l'aube attendue, en sa robe d'opales ?
Ayez pitié, car je suis seul, et je suis las ;

Et donnez-moi, Seigneur, après la nuit trop lente,
L'aube, le grand pardon d'une aube consolante;
Laissez dormir un cœur que vous avez élu. »

Mais l'ange des tourments passés, toujours le même :
« Va, laisse à la douleur, pour un plus clair poème,
Ton cœur, le livre ouvert où les anges ont lu. »

1889.

CONVALESCENCE

> C'était un de ces soirs comme il en faut aux convalescents pour se réaccoûtumer à la vie ! une de ces vesprées d'une beauté si chaudement splendide que l'âme la plus détachée de la terre n'aurait pas voulu cependant, ce soir-là, mourir !
>
> JULES BARBEY D'AUREVILLY.

I

Le soleil des pays perdus baise mes mains,
Ah! lasses, cette fois, des vains fardeaux humains,
Baise avec trop d'amour mes mains pâles encore!
Les premiers battements d'un grand cœur qui s'ignore
Ebranlent déjà trop mon sein convalescent,
Cœur nouveau-né de bienheureux et d'innocent,
Tout gauche et tout ravi devant les belles choses!
Le voilà qui faiblit dans la senteur des roses,
Et ma tête, trop faible encore, et trop de chair!
Défaille doucement sous les baisers de l'air
En des linges neigeux qui lui sont d'autres langes.
Envoyez-moi, mon Dieu, quelques-uns de vos anges,
Qu'ils soutiennent ma tête en ses ravissements,

De ces anges en pleurs, de ces anges charmants
Dont le sourire est beau comme un beau soir d'automne !
Qu'ils soutiennent ce cœur que la nature étonne,
Quand il défaillira dans des parfums trop doux,
Et m'aident quelquefois à rester à genoux,
Mon Dieu, devant d'aussi sublimes paysages !

Ou bien ce cœur épris des eaux et des nuages,
Qui devait vous aimer dans ce qu'il aimerait,
Mourra de trop d'amour devant cette forêt.

II

De quelles douces voix est donc fait le silence ?
Oh ! laissez-en, toujours, autour de mon enfance,
Dans les sérénités du paradis rouvert,
Laissez-en murmurer l'ineffable concert....

Cette heure est chère et triste à mon cœur hors d'haleine,
Chère comme un rappel d'une ancienne peine,
Triste comme un beau soir parmi des inconnus.
Je sens se rendormir mes désirs ingénus,
L'essaim convalescent de mes jeunes chimères,
Sous des baisers plus doux que des baisers de mères,
En mon cœur hors d'haleine après ses premiers pas,
En ce cœur trop heureux, qui ne se souvient pas.

1889.

LES BONS PROPOS

Mes bonnes volontés, pauvres enfants distraits,
Ce soir nous surprendra dans les mêmes forêts.

Mais aussi, que ces bois sont doux à mes langueurs,
Et que le cœur s'y berce en de chères erreurs!

Doux comme des baisers sur des yeux endormis,
Chers comme l'innocence et les péchés remis.

Et pourtant ce n'est pas l'état de grâce encor,
Hélas! ni ce qu'il faut pour une bonne mort.

Ah! ces péchés véniels me coulent dans le sang,
Oui, mon Dieu, dans mon sang clair de convalescent.

Ce soir, qui me verra dans d'obliques chemins,
Pénètrera mon cœur et sondera mes reins.

C'était peu de laisser, si tôt, les bons vouloirs;
Me voilà loin, déjà, des plus humbles devoirs.

Enfant prodigue à qui l'on pardonne tout bas,
J'ai de douces erreurs et ne m'éloigne pas.

— Je suis faible, Seigneur, et seul, en mon espoir!
Ne me délaissez pas, quand tombera le soir.

1888.

BÉNÉDICTION

Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut, pour tresser ma couronne mystique,
Imposer tous les temps et tous les univers.

CHARLES BAUDELAIRE.

L'automne a ramené le cher anniversaire.
« Ah! soupire l'enfant, que ne sens-je toujours,
Ma mère, autour de moi, votre amour tutélaire,
Et que ne puis-je croire à d'autres heureux jours? »

Heureux, et cependant d'une mélancolie
Dont son cœur orphelin s'est toujours souvenu,
Jours qui lui font bénir la chère ensevelie
Comme un ange en exil à jamais méconnu!

La mère, étrangement souriante et malade,
Emmène vers les champs, qui sont faits pour ses yeux,
Dans une douloureuse et lente promenade,
Un enfant doux comme elle et trop tôt sérieux.

Oh ! le premier sanglot des lys dans les vallées !
Ses yeux regardent tout d'un regard étonné,
Et la verdure et l'eau, tout à coup révélées,
Ont fait crier de joie un cœur aussi bien né !

Mais la mère contemple avec inquiétude
Ce fils de sa faiblesse, au cœur virgilien ;
Elle craint tout du monde et de la solitude
Pour ce cœur égaré comme l'était le sien.

Car le signe fatal d'une âme trop aimante,
Hélas ! n'a point trompé ses beaux yeux moribonds ;
Son enfant, en exil dans la vie inclémente,
Comme elle, souffrira la passion des bons.

C'est la même douleur, plus seule et plus amère !
Pourtant elle ne sait quelle rude fierté
Refoule dans ses yeux les larmes de la mère,
Et la console encore, en son adversité.

Et soudain, attirant sur sa frêle poitrine
Son fils presque orphelin, comblé de tristes dons,
Elle étreint longuement cette tête enfantine
Que ceignent, à ses yeux, d'ineffables rayons !

1889.

SALUTATION

Seigneur, voici l'enfant, distraite de la terre,
Que nous n'attendions plus, en ce mortel déclin;
Gardez des vains témoins son rêve solitaire,
Et qu'elle aille, avec vous, dans la laine et le lin.

Bienheureuse l'enfant que vous avez élue!
Elle a reçu de vous les yeux qui vous verront.
Sans doute, en ses réveils un ange la salue,
Moins ange et moins d'en haut devant ce jeune front.

Car ses seuls yeux baissés purifieront les âmes;
Toute petite fille, et telle qu'une fleur!
Elle sera par vous bénie entre les femmes,
Et vous la vêtirez d'un voile de splendeur.

Fleur des fleurs à venir, qui parfumes d'avance
Le bienheureux jardin où tu t'éveilleras,
Laisse-nous, en passant, un peu de ton enfance,
Et que les nouveau-nés reposent dans tes bras.

Ton cœur est l'innocent trésor évangélique
Que les pauvres d'esprit verront seuls entr'ouvert;
Et tu les quitteras pour ta gloire angélique
En leur voilant tes yeux, tout pleins du ciel offert.

Seigneur, voici l'enfant, distraite de la terre,
Que nous n'attendions plus, en ce mortel déclin;
Gardez des vains témoins son rêve solitaire,
Et qu'elle aille, avec vous, dans la laine et le lin.

1888.

SALUTATION ANGÉLIQUE

Tu ne sais rien du mal où s'en vont mes pareils
Pris au piège malin de tes sœurs indociles ;
Tes jours sont sans remords et tes nuits sont tranquilles
Et rien que de très pur n'accueille tes réveils.

Le linon de ta jupe est moins immaculé
Que les lys de pudeur de ton adolescence,
Et tel est ton écrin de céleste innocence
Qu'il ne te souvient pas d'un désir formulé !

Tout ce qui rêve au ciel de timide et de blanc,
Tuniques d'anges, fleurs du parterre des vierges,
Blancheur du pain sacré, des surplis et des cierges,
Auprès de tes candeurs est pauvre et chancelant.

Ton âme est ce jardin méconnu des pervers,
Où les boutons de fleurs ne doivent point éclore,
Un jardin blanc baigné d'une éternelle aurore,
Avec des arbrisseaux frêles, à peine verts!

Toi qui vas les yeux clos et le front ceint de lys,
Passe sans m'écouter, angélique étrangère;
Ta robe d'innocence est chose si légère
Que le seul mot d'aimer dérangerait ses plis!

1887.

CARISSIMÆ

Ton sourire indulgent m'a fait aimer la vie :
Tous les sentiers ardus où mes pas t'ont suivie
Se sont fleuris soudain d'une moisson de lys.
Loin de moi le regret de ce qui fut jadis !
A présent, insensible à tout ce que je laisse,
Je m'avance, conduit par ta simple sagesse,
O merveille ! et voici que je sens, jour par jour,
L'amour que j'ai pour toi me révéler l'Amour !
Ce n'est pas qu'éclairé d'une grâce suprême,
Je me sois, sans retour, évadé de moi-même ;
Mais, encor que mon cœur ait longtemps hésité,
De lueur en lueur, j'arrive à la clarté...

Il suffit de t'aimer pour aimer toute chose....
Longtemps l'orgueil amer et le dédain morose,

Le deuil morne alternant avec le lâche ennui,
Ont hanté tour à tour ce cœur épris de lui.
Ta parole angélique a dompté l'indocile,
Qui, soumis sans révolte à cet humble évangile,
S'étonne de trouver dans les maux d'ici-bas,
Une félicité qu'il ne connaissait pas....

1899.

LA DAME DE GRÂCE

Chacun marche ici-bas vêtu d'un lin céleste !
La plupart l'ont flétri, d'autres l'ont déchiré.
Si loin qu'il soit allé dans le chemin funeste,
Tel qui se croit perdu n'est jamais qu'égaré.

Car l'homme a ses instants d'ombre et de solitude :
On est las ; toute chair défaille sous l'effort...
Veille ! dit une voix. Vaine sollicitude !
Lorsque le soir est là, le plus zélé s'endort....

Puisque tu m'as donné ce nom de Béatrice,
Au nom du ciel, et de la grâce, et de l'amour,
Je veux être avec toi comme une ombre propice
Et, du fond de la nuit, te guider jusqu'au jour !

Si celui que j'aimais, tardif à se connaître,
Retombe, par faiblesse, au péché familier,
Je lui rappellerai l'ange qu'il se doit d'être ;
Si son âme s'endort, je viendrai l'éveiller.

Je prendrai, sache-le, pour parler à mon frère,
Cette voix sans merci que chacun porte en soi ;
Quoiqu'il doive en coûter à ton âme encor fière,
Tu seras mieux toi-même en acceptant ma loi.

Nous errons en pleurant dans l'ombre de la terre :
Nous n'avons, pour chercher le but mystérieux,
Qu'un jour qui nous aveugle autant qu'il nous éclaire ;
La mort, quand elle vient, dessille tous les yeux !

Préviens, si tu m'en crois, cette heure irréparable !
Un jour tu m'avoueras que je parlais en sœur,
Et, réunis enfin sur le seuil adorable,
Ton cœur, meurtri par moi, bénira ma douceur !

1893.

L'OMBRE GARDIENNE

Carissimæ.

Il m'est doux de penser, en ces heures de nuit,
Qu'une amie est au loin, dont le rêve me suit.
Même absente et lointaine, elle m'est tutélaire ;
On foule sans effroi les chemins qu'elle éclaire :
Elle va, je la suis ; et, seule, au fond du soir,
Elle dresse pour moi la lampe de l'espoir.
S'il est d'amers instants où, malgré tant de grâce,
L'âme, comme autrefois, défaille, faible et lasse,
Elle s'arrête alors et, tournant à demi
Vers celui qui la suit son doux visage ami,
Dans l'ombre de la vie et l'inconnu des routes,
Son regard plein de foi dissipe tous les doutes !

Sa puissance adorable est faite de douceur :
En subissant la reine on croit aimer la sœur.
Quel que soit son vouloir, il semble, tant la chère
Sait voiler à nos yeux ce qu'il a de sévère,

Que l'on cède soi-même au meilleur de ses vœux;
Car son sourire seul, sans un mot, dit : « Je veux. »

Tout ce qui provient d'elle est, comme elle, céleste!
Sa parole, sa voix, son sourire, son geste
Projettent dans le cœur un souverain rayon;
On sent au fond de soi comme une éclosion :
Feuille à feuille, en silence, au gré de sa parole,
La fleur du pur amour entr'ouvre sa corolle;
Il s'éveille, dans l'âme heureuse, un renouveau
Si profond, qu'il allie à son parfum nouveau
Tout l'arome envolé de la candeur ancienne!

Même absente, elle est là! Tel qu'une ombre gardienne
Attentive au danger que nous ne voyons pas,
Son souvenir voilé veille sur tous mes pas.
Ange, elle me conduit, reine, elle me protège;
Si j'ai franchi l'obstacle et déjoué le piège,
C'est que partout, comblé de ce présent divin
Que d'autres, moins heureux, implorèrent en vain,
Je sens à mes côtés sa présence fidèle;
Et je ne suis pas seul, bien que je sois loin d'elle.

1894.

LA BÉATRICE

A Gustave-Max Stevens.

« T'aimer ! oh ! seulement caresser d'une haleine
Ce cœur mal rassuré qui tremble comme un faon
Ne t'appeler, enfin, ma dame ni ma reine,
Mais une enfant encore et toujours une enfant !

Ou, plutôt, revoyant la forêt maternelle,
T'en faire dame et reine, en ses aubes d'avril,
Et, brisant pour toi seule un feuillage si frêle,
Ceindre ton front d'enfant d'un bandeau puéril ! »

O noces ! vœu divin d'une âme tout humaine ;
Ainsi, malgré la vie et, tels que des passants,
Oublieux des adieux suprêmes qu'elle amène,
Nous avions trop mêlé nos destins innocents.

Ephémères! Mais Dieu nous enviait ces heures!
Ce soir même, là-haut, la sœur au doux regard,
Seule aux balcons fleuris de ses claires demeures,
Pleure un bonheur nouveau dont je n'ai point ma part.

Je ne pensais à toi qu'en de bonnes pensées;
Tu le sais, ô ma sœur céleste, et vous, ses yeux,
Vous le savez, et vous, qu'un pur trouble a pressées,
Ses mains, joyaux perdus dont elle accroît les cieux!

Ministres sans détours de l'âme à jamais chère,
Dirigez-moi! Guidez d'un geste l'exilé
Qui la cherche en vain seul dans l'ombre de la terre,
Montrez-lui le chemin vers le seuil étoilé.

Que l'ineffable enfant soit votre Béatrice,
O mon âme toujours errante, et toi, mon cœur!
L'âtre réconfortant, la lampe protectrice,
Et le guide et le but, aux sentiers de l'erreur.

1891.

L'ANGÉLIQUE ADIEU

Cher parfum envolé !...
SHAKESPEARE.

Ce qui fut un instant n'est plus... Ne pleure pas !
Et souviens-toi, plutôt, qu'un jour tu m'appelas
Celle qui ne sait rien et s'ignore elle-même.

Car j'étais cette enfant qui rêve, les yeux clos ;
Mais un pas matinal est entré dans l'enclos ;
Et j'ai connu par toi la tendresse suprême !

Est-il vraiment passé, cet instant familier ?
... Un étranger est là, dans l'ombre du sentier,
Et j'écoute, en tremblant, l'ange qui me salue....

Tout sommeille, à l'entour... Il me parle tout bas...
Simple comme je suis, je ne le comprends pas ;
Mais mon âme tressaille et sent qu'elle est élue....

Pour venir jusqu'à moi dans mon obscurité,
Quel pays radieux mon hôte a-t-il quitté ?
Voici que le matin est entré sur sa trace...

Je ne sais... Et mon cœur en est comme ébloui...
Mais, quoique rien en moi ne soit digne de lui,
Quand je l'entends parler, je suis pleine de grâce....

Sans doute, tout cela n'est qu'un conte ancien ?...
Ah ! seigneur, souviens-toi quel trouble était le mien,
Lorsqu'en t'agenouillant, tu m'appelais ta Dame !

Ne pleure pas ! Je sais le merveilleux secret...
Riche de ce seul bien, j'exhale sans regret
Ce souffle frêle et pur que tu nommais mon âme....

1899.

CAMPO SANTO

Ici, ce qui paraît mourir s'endort à peine...
A Valère Gille. J. Méry.

J'ai visité souvent cet humble cimetière :
Nul endroit n'est plus cher au passant douloureux
En ce pays de paix, de joie et de lumière
Où tout, jusqu'à la mort, a des aspects heureux.

Le vent, quand il y passe, est doux comme une haleine.
Il semble, tant son souffle est discret et léger,
Qu'il craigne d'éveiller les cœurs naguère en peine
Qui dorment à présent dans ce sol étranger.

Et son murmure, ici, n'a pas l'air d'une plainte :
Il vague ça et là, sonore et musical ;
La paix de cet enclos, certes, n'est pas moins sainte
Pour ce que sa chanson y mêle d'idéal.

Tout sourit, en ce lieu... Cette ombre sans tristesse
Que versent aux tombeaux les beaux myrtes fleuris
Fait, autant qu'à la mort, penser à la jeunesse;
Il croît sous les cyprès des roses et des lys.

On s'éloigne à regret; on songe avec envie
A tous ceux que la mort cueillit comme des fleurs,
Aux vierges, aux enfants, à ceux pour qui la vie
Fut un rêve incomplet qu'ils achèvent ailleurs....

1896.

EN OMBRIE

Ce beau pays qui s'offre, à qui descend des monts,
Tout baigné d'aube, entre ses nobles horizons,
C'est l'Ombrie; un pays dont la douceur est grave....

O pélerin, qui vas, mais qui n'espères plus,
Arrête enfin les yeux sur ces coteaux élus,
Et dis-moi si ton rêve a rien d'aussi suave.

Là-bas, les horizons frissonnent dans l'azur;
L'air est en paix; le jour, idéalement pur;
Une joie angélique et chaste est dans l'espace.

Il semble qu'un matin pascal, tiède et charmant,
Enveloppe ici tout de son enchantement,
Et la nature a l'air d'être en état de grâce....

Mais, si délicieux que soit ce pays cher,
Quelque chose de plus que la douceur de l'air
Fait que l'âme s'y plait et s'y rêve un asyle...

L'amour divin, jadis, a visité ce lieu...
Vois! Jusqu'en notre siècle abandonné de Dieu,
Il rêve, en souriant, à l'ineffable idylle.

Si jamais notre cœur, secouant son fardeau,
Sut brûler ici-bas d'un feu digne d'en haut,
Seuls, les vallons d'Assise ont vu cette merveille.

Ce pays fit envie, un jour, au séraphin...
Quel que soit ton souhait, tu chercherais en vain
Une terre que nimbe une gloire pareille!

1897.

LA MAISON ÉLUE

A Thomas Braun.

Ce serait, vers Assise, au bienheureux pays
Que la douceur du ciel, jadis, a visité,
Un de ces blancs couvents, joyeux et recueillis,
Qui mêlent à leur paix un rêve de beauté.

A l'entour, au dessus de la maison élue,
Mariant à souhait leurs lignes fraternelles,
Sans doute monteraient vers la calme étendue
D'harmonieux coteaux couronnés d'arbres frêles.

Quelque chose de clair comme un site enfantin !
Des jardins et des prés, d'adorables enclos
Dont la sérénité d'un éternel matin
A peine effleurerait le printemps inéclos !

Et, là-bas, ce serait, avec les créatures
Dont la bonté divine a peuplé ces parterres,
Un entretien très tendre et tel qu'en leurs peintures
Des peintres ingénus l'ont raconté naguères.

J'y vois, comme aux matins heureux du paradis,
Les hôtes de la terre en paix autour de nous,
L'aigle près des ramiers, le loup près des brebis,
Dans la communion des humbles et des doux....

Puissé-je vivre là sans penser à la vie!
Et, le céleste espoir peuplant mes solitudes,
Comme un prédestiné, goûter, sans autre envie,
L'attrait, durable seul, des saintes habitudes !...

1897.

L'ÉTRANGER

Comme le soir tombait, un enfant est venu.
Qui n'a pas entendu son parler ingénu
Ne sait ce que la voix peut avoir d'angélique.

Une voix qui s'éloigne, un rayon qui s'éteint,
Ont seuls cette douceur mêlée à ce lointain :
Ses mots, même incompris, sont toute une musique.

Dis-nous, as-tu connu nos troubles, étranger ?
S'ils ont touché ton cœur, ils ne l'ont pas changé :
Il règne en ta parole un calme évangélique.

1894.

UN SIMPLE

A Eug. Demolder.

Il est celui qui va regardant et rêvant.
Bien qu'il semble, à l'entendre, un tout petit enfant,
Des anges, quelquefois, conversent avec lui.

Certes, le siècle est rude, et tout espoir est vain ;
Mais, si tard que ce fût, il a suffi qu'il vînt,
Et les cœurs, depuis lors, sentent moins leur ennui.

Et son humilité, pourtant, nous confond tous !
A le voir tel qu'il est, doux entre les plus doux,
La colombe et l'agneau pressentent un des leurs.

Il est parlé de lui dans les Fioretti :
C'est lui qui, s'inclinant vers l'humble et le petit,
Sut évangéliser les bêtes et les fleurs.

Amour, à qui tout cède, a placé dans sa voix
Cet ascendant si fort et si simple à la fois :
Les plus tendres, dit-on, sont les mieux obéis....

Tel il vit parmi nous, pauvre, innocent, joyeux ;
Mais, quand il pense au ciel, on voit dans ses grands yeux
Les pleurs de l'exilé qui rêve du pays...

1896.

AMOUR

— Je me remets, Seigneur, en vos mains tutélaires,
Et voyez combien seul, et combien alarmé !
Confiant dans vos dons, j'ai visité mes frères :
Pardonnez-moi, mon Dieu, s'ils ne m'ont pas aimé.

Que sais-je ? Ils m'ont parlé de haine et de colère...
O vous qui savez tout, quel langage est le leur !
Mon âme, en ce pays, est-elle une étrangère ?
Ou m'avez-vous fait don d'une rare candeur ?

Hélas ! car je ne sais qu'aimer ! Qu'il vous souvienne,
Mon Dieu, de vos présents célestes, et voyez !
De grâce, enseignez-moi la colère et la haine,
Que j'aie enfin ma part à ces dons oubliés.

— O candeur ! Je t'absous, enfant, de ton offense.
Mais à quoi bon ? Moi-même, ignoré-je mes dons ?
Tant ce cœur où les cieux ont mis leur innocence,
S'il ignore l'offense, ignore les pardons !

Recherche le méchant ! Aime-le pour lui-même.
Livre-toi ! Ne sois point avare de ton cœur ;
Et si l'infortuné se dérobe à qui l'aime,
Fais-toi jusqu'à son âme un chemin de douceur.

Tu pleures d'être seul ? Va, je suis dans ton ombre.
Tu te débats en vain sous les affronts subis ;
Rassure-toi, pauvre âme, un ange en sait le nombre :
Toute gloire durable est faite de mépris.

Sache-le, cet amour, dont le feu te pénètre,
Loin d'être un juste échange, est un pur abandon ;
Celui-là sait aimer qui, livrant tout son être,
Si grand que soit son cœur, l'estime un faible don.

Aime ! Car ta richesse est dans ton indigence !
Aime ! Et si ton cœur saigne, ô mon fils, aime encor !
Et sache que leur haine et leur indifférence
Sont des présents royaux dont s'accroît ton trésor.

1891

FIN

DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

DES

Poèmes ingénus

DE

FERNAND SÉVERIN

NOMENCLATURE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS LES « POÈMES INGÉNUS »

DE

FERNAND SÉVERIN

	Pages
PREMIÈRE PARTIE. — L'HUMBLE TRÉSOR	1
I. — La Joie des Humbles	3
II. — La Chanson d'un Pauvre	5
III. — La Dame au Voile	7
IV. — Le Rêve du Voyage	9
V. — Un Soir	12
VI. — Légende	13
VII. — L'Appel vers les Bois	15
VIII. — Présomption	17
IX. — Vers pour Yseult	19
X. — Le Retour	23
XI. — Les Adieux au bord de la Mer	25
XII. — Enfance	27
XIII. — Le Vallon	29
XIV. — La Cruauté du Printemps	31
XV. — Le Don d'Enfance	33
XVI. — Le Lys des Vallées	36
XVII. — L'Aîné	37
XVIII. — Le Rendez-vous	39
XIX. — La Mort	41
XX — Poême d'Amour	42
XXI. — La Chanson douce	45
XXII. — Son doux Parler	47
XXIII. — La Sœur qui n'est plus	49
XXIV. — Hantise	51
XXV. — Le Don des Lys	53
XXVI. — L'Aveu trop tendre	55

La composition typographique

DES

POÈMES INGÉNUS

de

FERNAND SÉVERIN

a été achevée

le quinze décembre mil-huit cent-quatre-vingt-dix-neuf

par

N. DEKONINK

Maître-Imprimeur à Bruxelles-Saint-Gilles, rue du Fort, 16

pour

La Collection des Poètes français de l'étranger

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION LITTÉRAIRE DE M. GEORGES BARRAL

A la librairie Fischbacher, rue de Seine, 33, à Paris, près l'Institut de France.

N. D.

THE LIBRARY OF THE

MAR 11 1932

UNIVERSITY OF ILLINOIS.

Publications récentes de la LIBRAIRIE FISCHBACHER

Rue de Seine, 33, Paris.

Envoi franco contre mandat-poste.

COLLECTION DES POÈTES FRANÇAIS DE L'ÉTRANGER publiée sous la direction de M. GEORGES BARRAL :

La Nuit. Poésies, par IWAN GILKIN. 1 vol. in-12 . . . . . 3 50

La Cithare. Poésies, par VALÉRE GILLE. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 1 vol. in-12 . . . . . 3 50

Héros et Pierrots. Poésies, par ALBERT GIRAUD. 1 vol. in-12 . 3 50

Le Collier d'Opales. Poésies, par VALÈRE GILLE, 1 vol. in-12 3 50

Le Cerisier fleuri. Poésies, par IWAN GILKIN, 1 vol. in-12. . 3 50

Prométhée. Poème dramatique, par IWAN GILKIN, 1 vol. in-12 3 50

Poèmes ingénus. Poésies, par FERNAND SÉVERIN, 1 vol. in-12 3 50

Les Créateurs de la légende Napoléonienne, par JULES GARSOU :

1° *Béranger et ses Chansons*, brochure in-12 . . . . . 1 50

2° *Barthélémy et Méry*, 1 vol. in-12 . . . . . 4 »

3° *L'Anglophobie de Barthélémy et de Méry*, 1 opuscule in-12 0 75

Les Grands Poètes Français. Notices biographiques, littéraires et bibliographiques, choix de morceaux, par ALPHONSE PAGÈS, avec portraits et autographes. 1 vol. in-4° . . . . . 4 »

Les Écrivains célèbres de la France, ou Histoire de la Littérature française depuis l'origine de la langue française jusqu'au XIXe siècle, par D. BONNEFON. 8e édit., 1 vol. in-12 . . . . . 4 »

Les Écrivains modernes de la France, ou Biographie des principaux écrivains français, depuis le premier Empire jusqu'à nos jours avec une analyse, une appréciation et des citations de leurs chefs-d'œuvre, par D. BONNEFON. 6e édit., 1 vol. in-12 . 4 »

La Poésie, son passé, son présent, son avenir, par RAOUL LAFAGETTE. 1 vol. in-24 . . . . . 2 »

Histoire des Relations littéraires entre la France et l'Allemagne, par VIRGILE ROSSEL, professeur à l'Université de Berne. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 1 vol. in-8° 7 50

Histoire de la Littérature française hors de France. — I. Suisse française ; II. Belgique ; III. Canada ; IV. Hollande ; Suède et Danemark ; V. Allemagne ; VI Angleterre ; VII. Les Littérateurs français en Orient, — par VIRGILE ROSSEL, professeur à l'Université de Berne. 2e édit., 1 vol. in-8° . . . . . 8 »

Histoire littéraire de la Suisse française, par PH. GODET. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 2e édition, 1 vol. in-8° 8 »

Histoire littéraire de la Suisse romande, par VIRGILE ROSSEL. (Ouvrage couronné par l'Académie française), 2 volumes grand in-8° . . . . . 15 »

Genève et ses poètes, du XVIe siècle à nos jours, par MARC-MONNIER. 2e édit. 1 vol. in-12 . . . . . 3 50

Poètes et Penseurs, par ALFRED MARCHAND. 1 vol. in-12 . . 3 50

Les Poètes lyriques de l'Autriche : *Lenau, Betty-Paoli, Feuchtenleben*, par ALFRED MARCHAND. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 1 vol. in-8° 7 50

Bruxelles. — Imp. N. Dekouink, 16, rue du Fort.